3 1761 03988 6494

LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

POÉSIES DIVERSES

DU CHEVALIER

De Bonnard

TIRAGE A PETIT NOMBRE

LE CHEVALIER
DE BONNARD

HCP

POÉSIES DIVERSES

DU CHEVALIER

De Bonnard

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

H. MARTIN-DAIRVAULT

58163
6/10/02

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1884

PQ
1957
B6H17
1884

NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE BONNARD

En 1771, *l'*Almanach des Muses, *le meilleur recueil poétique de l'époque, insérait, entre une pièce de vers de M. de Fumars et une idylle de M. Léonard, l'épître d'un jeune auteur inconnu. Cette épître, adressée* à M. le chevalier de B., *fit du bruit. On en parla dans les salons; et l'éditeur du journal fit paraître à la suite la réponse du chevalier de B., qui se terminait par ce vers :*

Et je me sens battu par mon panégyriste.

L'aveu était-il sincère? Il est permis d'en douter;

néanmoins, il avait son prix, venant d'un poète à la mode, le chevalier de Boufflers. Quant au jeune homme, il avait sans scrupule signé sa pièce de vers : le chevalier de Bonnard.

Le chevalier de Bonnard avait alors vingt-sept ans. C'était un officier de mérite du corps royal de l'artillerie. L'hommage que lui rendait le chevalier de Boufflers n'était sans doute pas exagéré, car il n'est que juste de ranger le débutant de 1771 *parmi les meilleurs auteurs de poésies fugitives de la fin du dernier siècle.*

***

Bernard de Bonnard était né à Semur-en-Auxois le 22 *octobre* 1744. *Son père, Émilian de Bonnard, qui appartenait à une famille noble, était seigneur de Chassenay et avait épousé Françoise Fournier. La Chenaye des Bois reste muet sur la famille de Bonnard, et plusieurs recueils manuscrits sur la noblesse de Bourgogne ne nous ont pas fourni plus de renseignements. Cependant l'*Armorial général de France, *recueil officiel dressé en vertu de l'édit de* 1696, *par Charles d'Hozier*[1], *mentionne à Semur en* 1698 :

1° *Claude Bonnard, avocat au parlement de Paris, portant d'azur à une flèche d'or ;*

2° *Jean Bonnard, conseiller du Roy, receveur audit grenier à sel (d'Arnay-le-Duc), portant d'azur à un arc bandé décochant une flèche, le tout d'or ;*

1. Le manuscrit original de cet *Armorial* est conservé à la Bibliothèque nationale. M. Henry Bouchot a publié la partie qui concerne la généralité de Bourgogne. (Dijon, 1875.)

3° *Bénigne Bonnard, avocat en parlement, mêmes armes.*

Tout porte à croire qu'Émilian de Bonnard, seigneur de Chassenay, appartenait à la famille des trois personnages ci-dessus nommés. Peut-être l'un d'eux était-il son père? Cependant je n'ai eu entre les mains aucune preuve de ce que j'avance; et je dois là-dessus me borner à des conjectures, qui ont tout au moins une forte apparence de vraisemblance.

Ce qui est plus certain, c'est que la famille de Bonnard était absolument dénuée de fortune. A la mort d'Émilian, survenue très probablement en 1759, *Françoise Fournier, sa veuve, se trouva chargée de trois enfants, trois garçons, sans aucun moyen de subsistance. Ils possédaient alors, à eux quatre, cent écus de rente. Fort heureusement, un ami d'Émilian de Bonnard, le marquis de Thiard, vint en aide aux orphelins et les prit sous sa protection.*

Garat, qui fut l'ami de notre poète et qui en 1785 *fit paraître un* Précis historique de la vie de M. de Bonnard, *nous apprend qu'il fut élevé chez l'instituteur de Semur. Cet instituteur, qui ne pratiquait point la méthode d'éducation commune, paraît avoir été un homme intelligent et doué de plus de jugement que ne l'étaient ordinairement ces modestes pédagogues. Je n'entends pas dire que c'était un savant, ni même un philosophe; mais il avait appris de lui-même bien des choses qu'on ne trouve point dans les livres. Ce brave homme se nommait M. Bizouard. Garat, dans son appréciation hyperbolique, prétend que « la nature lui avait appris sur l'éducation des vérités que les sciences ont si longtemps*

étouffées et que la philosophie a tant de peine à faire renaître ». En somme, l'humble instituteur de Semur donna à son élève de bonnes leçons dont celui-ci se souvint toujours avec reconnaissance. Plus tard, il sollicita pour M. Bizouard une place de finances et offrit de lui prêter 6,000 *livres pour son cautionnement. C'était la moitié de sa fortune.*

Je ne sais pourquoi Garat ne parle pas du séjour de Bonnard chez les jésuites. Dans la préface des Poésies diverses *de notre auteur, publiées pour la première fois en volume en l'année* 1791, *l'éditeur affirme positivement que l'éducation de Bonnard fut terminée par les jésuites de Dijon. Il aurait pu ajouter qu'il y fut le condisciple du célèbre critique Clément.*

En tout cas, il semble bien que le penchant de Bonnard pour la poésie soit né avant son entrée au collège de Dijon. La méthode d'enseignement de M. Bizouard avait dû dès l'âge le plus tendre développer les tendances poétiques du jeune Bonnard. Ce brave homme faisait apprendre par cœur à ses élèves des passages des poètes anciens, ce qui n'a rien d'étonnant; mais les poètes modernes n'étaient pas oubliés, ce qui a lieu de surprendre chez un instituteur de petite ville. Il paraît même qu'il lisait avec eux les Tropes *de Dumarsais. En un mot, il mettait sous les yeux de ces enfants tout ce qu'il croyait capable de faire naître chez eux l'habitude de l'harmonie, façonnant ainsi l'oreille au rythme avant même que l'esprit comprît bien la portée de la pensée.*

N'est-ce pas là, n'est-ce pas dans ces leçons du vieux maître qu'on doit chercher les premiers stimulants de la Muse *de Bonnard? S'il fallait trouver une autre cause*

à ce penchant à la rime, — car une cause est toujours indispensable à l'éclosion d'un poète, — je pense qu'il serait facile de la découvrir grâce à une indiscrétion d'un de ses biographes.

Dès l'âge de quinze ans le jeune Bernard devint éperdument amoureux d'une cousine de son âge, — l'antique histoire toujours recommencée. — Malheureusement, les deux jeunes gens n'étaient guère plus riches l'un que l'autre. La sagesse des parents les sépara. Alors il advint ce qui se voit d'ordinaire en pareil cas. La jeune fille fut mariée à un autre. Mais, contre l'ordinaire, le désespoir du pauvre évincé fut si grand qu'il se trouva subitement saisi d'une violente fièvre. Et, la fièvre disparue, il lui resta de ce vif chagrin un délire inquiétant, qui persista près de deux mois.

Sans doute, cette passion d'adolescent devait s'effacer ; mais elle ne disparut pourtant pas si complètement qu'elle ne laissât dans le cœur du poète une blessure profonde. Cette fièvre et ce délire avaient dû se déclarer en 1759 *ou* 1760, *puisque Bonnard était âgé de quinze ans lors de cette passion contrariée. Or en* 1781, *Garat, se promenant un jour à Saint-Cloud avec son ami, entendit celui-ci parler de cette cousine, mariée et morte deux ans après son mariage, en des termes qui ne laissaient aucun doute sur l'émotion qu'il ressentait encore à ce souvenir lointain. N'est-ce pas la mémoire de ce premier et malheureux amour que le poète a conservée dans sa jolie pièce* Comme j'aimais !

Aux premiers jours de ma jeunesse,
Dans l'âge heureux ou malheureux
Où le cœur s'ouvre à la tendresse,

Amour me brûloit de ses feux ;
Comme j'adorois ma maîtresse !
. . . . . .
Hélas ! pourquoi le souvenir
De ces erreurs de mon aurore
Me fait-il pousser un soupir !
Je dois peut-être aimer encore.
Ah ! si j'aime encor, je sens bien
Que je serai toujours le même ;
Le temps au cœur ne change rien :
Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'on aime ?

L'âme tendre du poète dut éprouver plusieurs fois des douleurs semblables. Une infidélité paraît encore avoir fait, à une époque qu'il serait difficile de préciser, une vive impression sur son esprit. C'est que Bonnard, quelque légèreté qu'il affecte, n'était point taillé sur le patron des galants poètes avec qui il vivait. Il ne prenait pas aussi gaiement que les Lattaignant et les Boufflers son parti d'un amour dédaigné. Et, dans la pièce dont je viens de citer quelques vers, ne croirait-on pas entendre plutôt les plaintes d'un contemporain de Musset que les couplets d'un ami de Dorat? Jamais il n'a su prendre le ton de persiflage, familier aux écrits de son temps. C'était un philosophe aimable, un cœur ardent et un esprit sérieux. Les études auxquelles il se livra pour être reçu officier dans le corps royal de l'artillerie font foi de son aptitude spéciale pour les sciences exactes et de l'esprit de réflexion qu'il apportait à toute chose. En un an, il acquit en mathématiques, en mécanique et en physique des connaissances qui, d'ordinaire, demandent deux années d'étude. Il fut reçu le premier et avec un tel éclat que le commissaire de l'Académie des sciences

chargé de l'examen des aspirants le distingua et le fit distinguer par le ministre qui lui adressa des éloges mérités.

Bonnard avait d'abord commencé l'étude du droit pour complaire à sa mère; mais lorsque celle-ci fut morte, il abandonna une carrière qui ne convenait aucunement à ses goûts.

Je n'insisterai pas davantage sur cette période de sa vie : tout ceci ne suffirait pas à prouver qu'il fut poète, j'en conviens; mais au moins cela montre qu'il n'est que juste de lui assigner une place à part au milieu des hommes frivoles, parmi lesquels il a vécu. Ceux-ci sentaient bien, d'ailleurs, la différence qui existait entre eux et lui; et s'ils se plaisaient à le nommer l'homme heureux par excellence[1]*, ils ne pouvaient s'empêcher de le regarder comme le plus raisonnable des fous qui composaient leur société. C'est ainsi que le comte de Cassini, dans une épître adressée à MM. de Pezay, Bertin et Bonnard soupant chez M. Dorat, fait de Bonnard le porte-voix de la raison :*

Toi, Bonnard, parle-nous raison.
Parler raison ! Oui, même à table,
Cette raison peut être aimable
Et n'être pas hors de saison.
De Bonnard, de l'aimable sage,
Dont j'aime les mœurs et les vers,
Raison, emprunte le langage;
Tous les cœurs te seront ouverts.

1. Une femme demandait un jour de ses nouvelles à un de ses camarades, et ne se rappelant point son nom : *Celui*, dit-elle, *qui est si heureux.* (Garat.)

*Les biographes du poète sont d'accord pour le peindre comme un homme d'une grande douceur; très bienveillant, il sut se faire aimer de tous ceux qui l'approchèrent, et compta d'illustres protecteurs. MM. de Mortemar, le comte de Maillebois, le duc d'Harcourt le considèraient non comme un protégé, mais comme un ami. Guéneau de Montbeillard, l'habile écrivain qui sut si bien s'approprier le style et les idées de Buffon, et qui rédigea une bonne part de l'*Histoire naturelle des oiseaux, *Guéneau de Montbeillard affectionnait tout particulièrement son jeune compatriote et ne dédaignait pas de* faire la fête *avec le poète ou de le tenir au courant de ses hauts faits :*

Hier, ami Bonnard, avec d'aimables fous,
De pampre et d'immortelle ayant ceint notre tête,
De l'amitié nous avons fait la fête,
Et t'avons bu par tous les bouts,
En Vosne ta santé, tes plaisirs en Champagne,
Et tes amours, que sagesse accompagne,
En liqueur de madame Amphoux.

Buffon lui-même témoigna toujours au poète une sincère amitié et l'admit souvent à savourer avant le public les belles pages de son Histoire naturelle. *Plus d'une fois, il s'efforça de pousser dans le monde ce bel officier bourguignon. Aux yeux du grand naturaliste c'était sans doute un assez mince mérite que cette habitude de taquiner la muse; mais il ne faut pas oublier que le chevalier, loin de se désintéresser, comme tant d'autres poètes de cette époque, du progrès des sciences, avait toujours montré une grande application pour les études*

*sérieuses. Même au moment où ses poésies, parues dans l'*Almanach des Muses, *lui assuraient une incontestable notoriété parmi les littérateurs, il s'était remis à l'étude des sciences et analysait les travaux de Buffon et de Montesquieu, de Newton et de Condillac. On peut dire que s'il fut lié avec tous ces beaux esprits railleurs de la fin du dernier siècle, il ne se laissa guère entraîner à la moquerie, qui fut la note dominante de ces agréables fats. L'*Épître à Zéphirine, *où Bonnard s'est mis à l'unisson et persifle tout comme un autre, suffit à démontrer victorieusement que s'il n'imita point ses contemporains dans cette mode, ce n'est pas faute de le pouvoir faire. La Harpe a rendu pleine justice au chevalier de Bonnard et parle ainsi de cette pièce qu'il a reproduite* in extenso *dans son* Cours de littérature : « *C'est la légèreté et l'inconstance réduites en principes, mais avec une mesure juste et des nuances délicates et gracieuses. Je crois faire plaisir au lecteur qui aime à s'instruire... en mettant sous ses yeux cette pièce...; il verra la différence de ce ton à celui des Dorat, des Pezay, de tous nos* agréables, *qui ont traité le même sujet.* »

***

Bernard de Bonnard, poète louangeur et ami fidèle, n'eut jamais un ennemi. Je me trompe; il en eut un, un seul; et cet ennemi fut une femme. Il semble qu'aucune femme n'eût dû avoir d'animosité contre un homme jeune, élégant, affable et, pour parler le langage de l'époque, sensible. Cela serait vrai, si l'amour-propre de celle qui fut son ennemie ne s'était trouvé en jeu. Mais

avant de parler de cet antagonisme, il convient d'exposer les causes qui le firent naître.

Bonnard, je l'ai déjà dit, était loin de ressembler aux autres poètes de son temps. Ce n'était point un coureur de ruelles; les vers chez lui n'avaient jamais été qu'un passe-temps, un délassement pour son esprit appliqué à des travaux d'un genre tout différent. En garnison, soit à Strasbourg, soit à Besançon, soit à Paris, il s'était lié partout avec ce qu'il y avait d'hommes illustres. Parmi ses amis, j'ai déjà nommé le comte de Maillebois et Buffon : ce furent ce soldat et ce grand homme qui formèrent le projet de lui faire obtenir une situation en rapport avec son esprit et ses goûts. Cette situation, extrêmement honorable par elle-même, devait en outre assurer au poète officier un revenu un peu moins maigre que celui dont il avait joui jusque-là. On s'occupait alors de nommer des chefs à l'éducation de deux enfants nés près du trône, et dont l'un devait un jour devenir roi des Français sous le nom de Louis-Philippe. Mme de Genlis, qui était à ce moment gouvernante des filles du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, se vante dans ses Mémoires *d'avoir appuyé ou même proposé la candidature de Bonnard à la place de sous-gouverneur des fils du duc. Cela est fort possible; en tout cas, elle fit dans la suite tout ce qu'il fallut pour faire oublier au jeune sous-gouverneur qu'elle lui avait autrefois rendu service. Quoi qu'il en soit de cette assertion, le comte de Maillebois et Buffon s'employèrent si bien que la place fut enlevée d'assaut, au grand contentement de tous. « Je vous suis obligé, écrit Buffon à Mme Daubenton, à la date du 28 novembre 1777, je vous suis obligé des infor-*

mations que vous me donnez au sujet du chevalier Bonnard; j'en ai fait bon usage, et j'ai le meilleur augure du succès de la demande que j'ai faite pour lui. Il m'a chargé de vous faire mille respectueux compliments; cependant il ignore que je vous aie consultée sur sa naissance. En tout, c'est un très bon sujet, et je serai charmé d'avoir contribué à son avancement... » *Il est permis de supposer que Buffon ne se borna pas à une simple demande : car le grand homme, contre son gré sans doute, était alors à Paris, loin de son tant aimé Montbard, comme en témoigne la mention* Au Jardin du Roi, *inscrite en tête de la lettre dont j'extrais ce passage.*

Bonnard n'avait que trente-trois ans lorsqu'il fut nommé sous-gouverneur des enfants du duc de Chartres. Sa nomination fut accueillie par tous avec une égale satisfaction, qui fit dire au grand-père de ses élèves, le duc d'Orléans : « *Il faut bien que ce soit un bon choix, car tout le monde nous le dit.* » *Un trait qui suffit à peindre notre poète est celui-ci. Sa première pensée, lorsqu'il devint sous-gouverneur, fut d'assurer à sa nourrice une pension de cent livres.*

Je crois bien, à la vérité, que le système d'éducation auquel Bonnard donna la préférence n'était pas fait pour plaire à tout le monde, surtout à Mme de Genlis. Il s'occupait assez peu de faire pénétrer par la force dans la tête de ses élèves les dates, les faits et des kyrielles de mots empruntés aux langues étrangères. Les meilleures leçons, il les donnait dans le bois de Saint-Cloud. Grand admirateur de la nature, comme son maître Buffon et son ami Guéneau de Montbeillard, il se montrait fort opposé aux abrégés très en vogue à

cette époque. Il prétendait que ce qui est nécessaire ne peut et ne doit pas être abrégé, et que ce qui est inutile, il ne faut pas l'abréger seulement, mais le supprimer radicalement.

Ce n'était point là tout à fait les théories de Mme de Genlis.

Le chevalier de Bonnard attachait au contraire une grande importance à l'éducation que j'appellerais extérieure, c'est-à-dire aux enseignements que les enfants puisent, en dehors des livres, dans les exemples vivants. Les exercices du corps tenaient aussi une large place dans le plan d'éducation de notre poète.

Cette fonction de sous-gouverneur, c'était sa vie, son but, son honneur. Il l'avait ardemment désirée. Son existence en avait été entièrement transformée. A partir du jour où il entrevit la possibilité d'obtenir cette charge, il réforma sa vie, de façon à pouvoir défier l'examen le plus attentif. Ses chères poésies elles-mêmes subirent cette transformation ; et déjà en 1777, *c'est-à-dire avant même sa nomination, les pièces de vers qu'il avait données à l'*Almanach des Muses *furent signées non plus* le chevalier de Bonnard, *mais simplement* M. de B., *et bientôt après elles parurent sans aucune espèce d'indication d'auteur.*

Aussi, qu'on juge de son désappointement, ou plutôt de sa douleur, quand subitement, sans avoir donné lieu à aucune plainte, il se vit remplacé par Mme de Genlis. A propos de cette révocation qui fut un si grand événement dans la vie de Bonnard, je pense qu'il est convenable de mettre sous les yeux du lecteur les pièces du procès. Voyons d'abord comment Mme de Genlis va pré-

senter les choses, et quel portrait elle a tracé du chevalier.

« *Cependant, dit-elle*[1], *M. le duc de Chartres s'occupoit vivement du soin de donner un gouverneur à ses fils. L'aîné, qu'on appeloit M. le duc de Valois, avoit près de huit ans. Ils avoient un sous-gouverneur nommé le chevalier de Bonnard,* qui me devoit sa place, *et que j'avois proposé, à la recommandation de M. de Buffon. Le chevalier de Bonnard ne manquoit pas d'esprit : il faisoit d'assez jolis vers; mais, ayant passé sa vie en province et n'étant pas né avec le bon goût qui peut rectifier promptement les habitudes, il avoit un mauvais ton. C'est lui qui fit une épître à son fils, avec ce titre :*

« *A Bonbon, mon fils, qui m'avoit envoyé le jour de* « *ma fête un bouquet de lis et de roses, avec des baisers* « tout par-dessus. »

« Il fit imprimer cette épître *qui se trouve dans ses œuvres : il fit aussi des vers pour moi, sur mes comédies du* Théâtre d'éducation, *jouées par mes filles, qui finissoient ainsi :*

Ces drames si beaux, si parfaits,
Ne sont pas ceux de vos ouvrages
Que j'aimerois mieux avoir faits[2].

« *Ce n'est là ni un bon ton, ni un bon françois; ce ton et des manières très mielleuses l'avoient rendu fort*

1. *Mémoires inédits de Mme la comtesse de Genlis, sur le* XVIIIe *siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours.* — Paris, Ladvocat, 1825; t. III, p. 139 et suiv.

2. Il faudroit *le mieux*. (Note de Mme de Genlis.)

désagréable à M. le duc de Chartres, qui mettoit beaucoup trop d'importance aux choses de ce genre. Au reste, M. Bonnard, sans être un poète distingué, a fait quelquefois de jolis vers. On a cité de lui, assez mal à propos, selon moi, car on pouvoit mieux choisir, les quatre vers suivants :

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage;
Le silence est l'esprit des sots
Et l'une des vertus du sage.

« *Le* silence *n'est ni une* vertu *ni un* vice, *car il peut être criminel ou vertueux, suivant l'occasion.* »

Voici le portrait peu flatté, et je puis dire peu exact du chevalier. C'est triste à dire, mais le mensonge même n'a pas coûté à l'ennemie de notre poète, quand il s'est agi de le ridiculiser. Mme de Genlis prétend que Bonnard fit imprimer « *l'Épître à Bonbon* ». *Cette assertion est fausse. Le chevalier de Bonnard avait composé ces vers pour sa femme, et sans doute il ne les destinait point à l'honneur de l'impression. Le premier qui les publia fut Garat dans une note de son* Précis historique *paru, comme je l'ai dit, en* 1785. *Ils furent ensuite reproduits par l'*Almanach des Muses *en* 1786. *Mais cette pièce de vers était insupportable à l'auteur d'*Adèle et Théodore : *ce n'était point ce* tout par-dessus, *qui lui tenait au cœur, mais sans doute plutôt les vers suivants, adressés à la femme et à l'enfant de l'ancien sous-gouverneur :*

C'est vous deux, c'est vous seuls que j'aime :
Deux enfants jadis avec vous

Partageoient cet amour extrême :
Vos cœurs n'en étoient point jaloux.
Hélas ! tu le voyois sans cesse
Avec quels soins, quelle tendresse
Des petits-fils du grand Henri
Ma main cultivoit la jeunesse :
Dépôt glorieux et chéri !
Je vous pleurai..., je le confesse...;
Mais éloignons ces souvenirs ;
Pour jouir encor de mon âme,
N'ai-je pas mon fils et ma femme ?

On remarquera que Bonnard, dans cette pièce écrite peu de temps après sa disgrâce (elle est datée du château d'Harcourt, 20 *août* 1782*), ne récrimine contre personne. Il est regrettable que Mme de Genlis n'ait pas imité ce généreux exemple, et qu'elle ait tenté de noircir et de ridiculiser, en* 1825, *un homme estimable, estimé de tous, et mort — victime de son dévouement — depuis plus de quarante ans. Quant au fameux* tout pardessus, *il eût été facile à un lecteur de bonne foi de s'apercevoir que Bonnard ne l'avait mis là que pour reproduire une expression de la lettre de sa femme, peut-être un mot de son enfant. Mais Mme de Genlis avait sans doute ses raisons pour comprendre ces vers à contre-sens.*

Arrivons maintenant à la nomination de la comtesse de Genlis et à la révocation ou à la démission — car, dans ce cas, ces deux mots sont synonymes — du chevalier de Bonnard.

« *M. le duc de Chartres, continue l'auteur du* Théâtre d'éducation, *croyoit qu'avec de la grâce, une grande politesse avec les femmes et de la droiture dans le carac-*

tère, un prince étoit parfait : la dernière qualité est en effet très nécessaire; mais la moindre des vertus est préférable à de jolies manières.

« *Un soir que M. le duc de Chartres vint, comme à l'ordinaire, entre huit et neuf heures, à Belle-Chasse, il me trouva seule et il me dit sur-le-champ qu'il n'avoit plus de temps à perdre pour nommer un gouverneur, parce que, sans cela, ses enfants auroient le ton de* garçons de boutique ; *et il me conta que, le matin, M. le duc de Valois lui avoit dit qu'il avoit bien* tambouriné *à sa porte, et que, dans le même entretien, il avoit ajouté, en parlant de ses promenades à Saint-Cloud, qu'on y étoit bien tourmenté par la* parenté, *ce qui signifioit, par les insectes appelés* cousins. *Voilà les choses importantes qui décidèrent M. le duc de Chartres à ne plus différer la nomination d'un gouverneur. Il me consulta sur le choix : je lui proposai M. de Schomberg, il le refusa, en disant qu'il rendroit ses enfans pédants; je proposai le chevalier de Durfort, il dit qu'il leur donneroit de l'exagération et de l'emphase; je parlai de M. de Thiars, M. le duc de Chartres répondit qu'il étoit trop léger, et qu'il ne s'en occuperoit pas du tout. Alors je me mis à rire, et je lui dis :* « *Eh bien, moi!* » — « *Pourquoi pas?* » *reprit-il sérieusement.* Je proteste que je n'avois cru faire qu'une plaisanterie, *et que, dans nos conversations précédentes, rien n'avoit jamais dû me préparer à une idée aussi singulière; mais l'air et le ton de M. le duc de Chartres me frappèrent vivement : je vis la possibilité d'une chose extraordinaire et glorieuse, et je désirai qu'elle pût avoir lieu. Je lui dis franchement ma pensée. M. le duc de Chartres parut*

charmé et me dit : « Voilà qui est fait, vous serez leur « gouverneur. » *Ce furent ses propres paroles : il me quitta, en m'annonçant qu'il viendroit le lendemain de très bonne heure : il vint en effet à huit heures, nous décidâmes tous les arrangements; il fut convenu que l'on conserveroit M. de Bonnard et l'abbé Guyot, précepteur,* qui avoit aussi été placé à ma recommandation ; *que ces messieurs amèneroient les princes tous les matins à Belle-Chasse à midi, et les ramèneroient à dix heures du soir; que l'on achèteroit une maison de campagne, pour y passer tous les ans huit mois, et que je serois maîtresse absolue de leur éducation.* »

A qui Mme de Genlis pouvait-elle espérer faire croire une pareille aventure? Qui eût pu prendre au sérieux que rien ne l'avoit jamais dû préparer à une idée aussi singulière, *de la part du duc de Chartres? Il est hors de doute que l'affaire avait été préparée dès longtemps. On raconte même que, lorsque le duc de Chartres s'ouvrit pour la première fois de ce bizarre projet au roi Louis XVI, celui-ci, qui ne partageait point l'engouement général de la cour pour la gouvernante du Palais-Royal, aurait répondu au duc en levant les épaules et en lui tournant les talons : « Gouverneur ou gouvernante! vous êtes le maître de faire ce qu'il vous plaira; d'ailleurs, le comte d'Artois a des enfants*[1]*!* »

1. Le *Supplément*, publié dans la contrefaçon du *Précis historique de la vie de M. de Bonnard*, paru en 1787, rapporte autrement cette réponse, p. 98. Le roi aurait dit : « J'ai heureusement un dauphin ; Madame est grosse ; Mme la comtesse d'Artois a des enfants...; vous pouvez faire des vôtres ce qu'il vous plaira. »

Plus loin, Mme de Genlis assure que sa nomination fut fort bien accueillie. « Je puis dire avec vérité, ajoute-t-elle, qu'en général la chose fut approuvée. »

En effet, la réponse du roi au duc de Chartres ne laisse aucun doute.

Mais un accroc à la vérité coûte peu à Mme de Genlis; et elle trouve tout simple d'affirmer que Louis XVI approuva de premier mouvement *la détermination du duc de Chartres. Elle imprime dans ses* Mémoires, *au lieu des paroles ci-dessus, cette approbation royale :* vous faites très bien et je le trouve bon.

Cette nomination à un poste essentiellement masculin a donné lieu au journaliste Hoffmann d'établir, avec une grande apparence de sérieux, que Mme de Genlis était un homme. Il appuyait son raisonnement sur ceci: 1° Mme de Genlis avait imprimé cette phrase singulière : « J'ai soixante ans et je suis homme de lettres »; 2° elle avait été nommée gouverneur *et non* gouvernante *des enfants du duc de Chartres; 3° Buffon, à la date du* 21 *mars* 1787, *lui écrivait : « Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent... » Rapprochant ces deux textes et le titre de* gouverneur, *le rédacteur du* Journal des Débats *concluait assez plaisamment par cette phrase : « Un sexe avoué par l'*homme de lettres, *confirmé par un prince et vérifié par un naturaliste, ne peut être contesté. »*

Ce n'est là qu'une des mille plaisanteries auxquelles donna lieu la bizarre fantaisie du duc de Chartres. Les railleurs de la cour prétendirent, entre autres choses, que Mme de Genlis étant devenue gouverneur *des enfants de la maison d'Orléans, M. le duc de Luynes allait être*

incessamment nommé nourrice *du Dauphin. Le duc de Luynes était alors le plus gros gentilhomme du royaume.*

Voyons maintenant comment la comtesse appréciera la conduite de Bonnard après qu'elle fut elle-même préposée à l'éducation des princes. « Le chevalier de Bonnard, qui me devoit sa place [1], *et qui jusqu'alors m'avoit montré le plus grand attachement, fut désespéré; il sentit qu'avec moi l'honneur de l'éducation ne lui seroit pas déféré, qu'il faudroit suivre mes idées et non les siennes; il lui parut très humiliant d'obéir à une femme : d'ailleurs il étoit accoutumé à passer toute la belle saison à Saint-Cloud, où il recevoit tous ses amis, il alloit perdre tous ces agréments; il ne put ni contenir ni cacher son dépit mortel. J'ai toujours eu la crédulité de compter sur l'amitié qu'on m'a promise; sa colère et son mécontentement me surprirent et m'affligèrent. Il dit qu'il donneroit la démission de sa place; alors je lui répondis que je le priois d'y réfléchir; que, s'il restoit, il trouveroit toujours en moi une amie; que je pourrois par la suite lui devenir d'autant plus utile, que, ne voulant rien pour moi, je m'occuperois davantage du sort de ceux qui seroient attachés à l'éducation, et que j'aurois plus qu'un autre le droit de demander des grâces pour eux; mais qu'enfin, s'il vouloit quitter, je demanderois pour lui le traitement que l'on accordoit ordinairement aux sous-gouverneurs qui avoient entièrement fini l'éducation.* Il n'y étoit que depuis dix-huit mois, *M. le duc*

1. Mme de Genlis oublie qu'elle a déjà placé cette petite phrase malicieuse cinq pages plus haut.

de Valois n'avoit que huit ans. M. de Bonnard quitta, et il eut le traitement que je lui avois annoncé; c'est une chose sans exemple. Loin d'en être reconnoissant, il devint et est resté jusqu'à sa mort mon plus ardent ennemi. M. de Buffon, *que je fis juge de toute cette affaire,* me rendit une pleine justice; *il loua hautement la noblesse de mes procédés;* son amitié pour moi s'en accrut. *Il dit et répéta publiquement que l'ingratitude de M. de Bonnard étoit inexcusable, et que d'ailleurs il ne concevoit pas qu'il n'eût pas mieux aimé se trouver sous les ordres d'une amie qui étoit la personne du monde qui pouvoit le mieux diriger, que d'obéir à un gouverneur qui n'auroit eu ni talents ni instruction. »*

Le panégyrique est complet. Cependant il est bon d'examiner la véracité de chaque assertion de l'auteur de ces Mémoires. *Mme de Genlis rapporte les bons conseils qu'elle donna à Bonnard; elle y a mis sans doute bien de la diligence : car celui-ci donna sa démission le 6 janvier* 1782, *et Mme de Genlis devint gouvernante le* 5. *M. de Bonnard a donc eu bien peu de temps pour réfléchir et pour profiter des conseils de son excellente et sincère amie. Passons à un autre point; l'auteur des* Mémoires *prétend que le chevalier ne fut sous-gouverneur que pendant une période de dix-huit mois. Le calcul me paraît peu exact : qu'on en juge. Il fut nommé sous-gouverneur en décembre* 1777, *peu de jours après la lettre de Buffon dont j'ai donné plus haut un extrait. Ses élèves furent remis entre ses mains le* 8 *novembre* 1778. *De novembre* 1778 *à janvier* 1782, *Mme de Genlis compte dix-huit mois; la bonne comtesse est décidément*

brouillée avec l'arithmétique aussi totalement qu'avec la vérité.

Troisième point. Buffon, toujours d'après la gouvernante des princes, aurait témoigné hautement que Bonnard avait tous les torts et que Mme la comtesse de Genlis était une victime de la jalousie des hommes. Or voici ce qu'on peut lire dans une note mise à la suite de la Correspondance inédite de Buffon : « *L'amitié de Buffon pour Mme de Genlis se refroidit un moment; ce dernier, qui protégeoit le chevalier de Bonnard et qui, avec l'appui du comte de Maillebois, l'avoit fait entrer au Palais-Royal, fut très mécontent des procédés de Mme de Genlis vis-à-vis du chevalier. Le jour où elle fut nommée* gouverneur *des enfants du duc de Chartres, le chevalier de Bonnard demanda son congé, et Buffon eut quelque peine à pardonner à Mme de Genlis le tort qu'elle faisoit à son protégé*[1]. » *Il y a tout lieu de croire que M. Nadault de Buffon, qui a eu entre les mains tous les papiers concernant son arrière-grand-oncle, n'avance que ce dont il est sûr.*

Les lecteurs qui voudraient être édifiés sur l'effet que produisirent à leur apparition les Mémoires *de Mme de Genlis feront bien de consulter le* Journal des Débats *de l'année* 1825. *Ils y trouveront d'abord, à la date du* 26 *mai, une très digne protestation du fils même du chevalier de Bonnard, M. A.-A. de Bonnard, alors inspecteur divisionnaire au corps royal des mines.*

1. *Correspondance inédite de Buffon*, recueillie et annotée par M. Henri Nadault de Buffon, son arrière-petit-neveu. — Paris, Hachette, 1860; t. II, p. 346.

M. A.-A. de Bonnard y proteste, entre autres choses, contre cette soudaineté de la décision prise par le duc de Chartres à l'égard de la gouvernante : « Il peut être permis de regarder comme inexact, dit-il, le récit de la manière dont M. le duc de Chartres se décida tout d'un coup *à nommer Mme de Genlis* gouverneur *de ses enfants;* les papiers que je possède renferment l'indication de circonstances très différentes, au moyen desquelles cette décision avoit été de longue main préparée et amenée. » *Les lecteurs trouveront également dans le numéro du* Journal des Débats *du lendemain* 27 *mai, un article fort instructif sur ces mêmes* Mémoires, *t. III et IV.*

Il reste encore une accusation. Le chevalier de Bonnard se serait montré, et cela jusqu'à sa mort, son plus ardent ennemi. Il n'y a guère apparence que Mme la comtesse de Genlis soit là plus sincère qu'ailleurs. Tous ceux qui approchèrent le chevalier de Bonnard dans les deux dernières années de sa vie sont unanimes à proclamer qu'il n'a jamais laissé échapper une parole amère contre celle qui l'avait si injustement traité. « J'ai vu, dit Garat, je le confesse même, j'ai observé quelquefois M. de Bonnard dans les moments où un nouvel ouvrage, qu'elle venoit de publier, faisoit comparoître de nouveau Mme de Genlis au tribunal de l'opinion publique..... Il ne savoit pas combattre, sans doute, les critiques vraies qu'on faisoit devant lui des écrits de Mme de Genlis; mais alors il savoit se taire, et parce qu'il lui avoit des obligations et parce qu'il croyoit avoir à s'en plaindre : et lorsque les critiques étoient fausses ou exagérées, personne n'étoit plus prompt que lui à les

détruire, à élever la voix pour citer les beautés. Mme de Genlis, qui a eu quelquefois besoin de défenseurs, n'en a jamais eu de plus zélé et de plus éloquent que M. de Bonnard. Si l'on pouvoit soupçonner qu'il eût à se plaindre d'elle, c'étoit à l'extrême empressement qu'il avoit à se montrer son défenseur. »

Je ne veux point quitter cette période de la vie du poète sans ajouter qu'il n'est pas de sottises que la comtesse de Genlis ne lui ait prêtées. Elle se vante d'avoir eu à débarrasser le duc de Valois, depuis Louis-Philippe, d'une foule de mauvaises habitudes, que lui avait fait contracter, cela va sans dire, le chevalier de Bonnard. Mme de Genlis fut, à l'en croire, chargée de balayer de véritables écuries d'Augias. Ici, c'est le duc de Valois, qui, pendant la leçon, se couche sur le canapé et met ses pieds sur la table. Là, il faut le défaire d'une quantité de mauvaises locutions et d'une infinité de manières ridicules. Plus loin, la postérité attentive peut apprendre que, le duc de Valois ayant peur des chiens, le chevalier de Bonnard avait poussé la longanimité jusqu'à faire marcher en avant deux valets de pied, pendant les promenades au bois de Boulogne, afin de chasser tous les chiens qui pouvaient se trouver sur la route que monseigneur devait parcourir. Mais ceci n'est rien, et voici un trait qui peint bien toute la noirceur d'âme de l'ancien sous-gouverneur. Croirait-on que le duc de Valois avait horreur de l'odeur du vinaigre! Si le chevalier peut se relever de ce dernier coup, ce ne sera pas la faute de Mme de Genlis. C'est la flèche du Parthe.

En vérité, on est honteux d'être forcé de s'arrêter à de semblables niaiseries; mais il faut bien voir de quelles

armes s'est servie la comtesse pour arriver à ses fins.

Ce n'est pas tout ; et pour me servir d'une expression empruntée au fils de Bonnard, il semble qu'elle ne peut lui pardonner, même après sa mort, le mal qu'elle lui a fait pendant sa vie. Nous avons vu comment, à plus de quarante ans de distance, elle l'attaque et le vilipende dans ses Mémoires. *Voici, pour compléter l'histoire du malheureux événement qui brisa les espérances du poète, un petit incident que Mme de Genlis a oublié de rapporter, mais qui a trouvé sa place dans une note de la* Correspondance de Grimm.

Dominique-Joseph Garat, le futur ministre de la justice et de l'intérieur, publia, je l'ai dit, un Précis historique de la vie de M. de Bonnard *en* 1785. *Ce petit livre, doit-on s'en étonner? contenait une appréciation des ouvrages et de la conduite de Mme de Genlis ; et ce jugement, quoiqu'il fût à mon gré trop modéré, eut la bonne fortune de mécontenter la gouvernante du Palais-Royal. La comtesse était alors toute-puissante auprès du duc de Chartres; elle le pressa de se plaindre au garde des sceaux, afin de faire punir l'auteur ou l'imprimeur de ce petit ouvrage. Que leur reprochait-on? En réalité d'avoir osé apprécier la conduite et les œuvres de Mme de Genlis ; en apparence de s'être permis de reproduire, sans l'assentiment de son auteur, une lettre*[1] *adressée par le duc de Chartres au chevalier de*

1. Voici cette lettre :

« C'est avec une vraie peine, monsieur, que je vous vois quitter l'éducation de mes enfants que vous avez dirigés avec tant de soin. Pour vous prouver ma satisfaction, je me ferai, dans toutes les circonstances qui pourront vous intéresser, un

Bonnard après sa démission. L'indiscrétion ne pouvait sans doute avoir de bien grands inconvénients, puisque cette plaquette n'avait point été mise en vente. Néanmoins, il est hors de doute que le sieur Didot alla passer pour ce fait quarante-huit heures à la Bastille. Il ne faisait pas bon, comme on voit, mécontenter le pédagogue féminin du Palais-Royal. Mme la comtesse de Genlis a jugé à propos de passer sous silence cette ridicule vengeance.

Mais laissons là Mme de Genlis et ses attaques injurieuses pour revenir à celui qu'elle a tâché de ridiculiser sans raison comme sans dignité.

*
* *

Dès que Bernard de Bonnard s'était vu assuré d'une situation qui le mettait à l'abri des hasards de la vie, il avait songé à se marier (1780).

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid.

plaisir de vous donner des preuves de mon amitié et de mon estime. Je vais travailler à rétablir votre activité militaire, en vous attachant à un de mes régiments. Je vous conserverai les appointements dont vous jouissez, en qualité de sous-gouverneur de mes enfants, et le logement que vous occupez au Palais-Royal. Je souhaite que vous trouviez dans ces témoignages de ma bienveillance, monsieur, une assurance des sentiments que je vous conserverai toujours.

« L.-P.-J. D'ORLÉANS. »

Il épousa Mlle Silvestre. Mlle Silvestre avait quinze ans, Bonnard en avait trente-cinq. Le mariage fut heureux. Les poètes ont de ces chances. Ils font tant pour l'amour qu'ils chantent, que celui-ci vient quelquefois à eux. Bernard de Bonnard devint bientôt père. En 1784, *le poète avait deux enfants; et peut-être oubliait-il entre ces trois êtres adorés le chagrin que lui avait causé son brusque départ du Palais-Royal. Aussitôt après sa disgrâce il avait été employé dans la province de Normandie auprès du duc d'Harcourt. Au mois d'août* 1783, *il avait été nommé chevalier de Saint-Louis. Il avait déjà le bonheur du foyer; il avait la gloire de l'esprit; il pouvait espérer un honneur plus grand que celui qu'il avait eu. Des bruits circulaient : on ne parlait de rien moins que d'une éclatante revanche pour le sous-gouverneur dédaigné. Il était question de confier à Bernard de Bonnard l'éducation du Dauphin. Tout allait de nouveau lui sourire et donner encore raison à cet ancien surnom oublié, hélas! l'*homme heureux.

C'est dans ces dispositions que Bonnard partit pour Semur dans le courant de l'été 1784. *Arrivé là, il jugea le moment opportun pour inoculer son fils. Il avait eu de si terribles exemples sous les yeux! Des parents, des amis, l'un de ses frères étaient morts de la petite vérole. Le frère qui lui restait, son compagnon d'armes, avait aussi payé le tribut à la cruelle maladie. Quant à lui, il ne l'avait point eue; mais que devait-il craindre? N'avait-il pas, tandis qu'il dirigeait l'éducation des enfants du duc de Chartres, surveillé et soigné ses élèves dans une circonstance analogue? Devait-il donc laisser à d'autres le soin de son enfant? Il resta auprès de son*

fils. La petite vérole se déclara bientôt, et trois ou quatre jours après Bernard de Bonnard portait la peine de son dévouement[1]. *Il était mort à quarante-deux ans.*

C'était un honnête homme, sinon un grand poète qui s'en allait. Jusqu'au dernier moment il était resté épris de poésie, cette passion de sa prime jeunesse. On se sert des vers dans sa jeunesse, écrivait-il, comme d'un bâton pour sauter un fossé, et quand le fossé est sauté, on laisse là le bâton. Cependant, ajoutait-il tristement, il n'y a que ce bâton qui reste.

Bonnard, je l'ai déjà dit, n'eut qu'un ennemi : Mme de Genlis. Quant à ses amis, il serait difficile de

1. La maladie de Bonnard se compliqua d'une humeur de goutte, à laquelle il avait toujours été sujet. On trouve souvent dans ses poésies des allusions à cette disposition maladive, et le chevalier de Bertin lui adressa même à cette occasion l'épître suivante qui fut imprimée dans l'*Almanach des Muses* de 1782 :

Est-il bien vrai qu'en ce moment
En proie au plus cruel martyre,
O du Pinde rare ornement,
Vos doigts engourdis tristement
Ne peuvent plus pincer la lyre?
Je me souviens bien qu'autrefois
Menant tous deux joyeuse vie,
A table auprès de Maillebois,
Humant, buvant jusqu'à la lie
Le vin d'Ai, le vin d'Arbois,
Le Rivesalte et le Hongrois,
Et celui de Commanderie,
Nous chantions d'une heureuse voix
Thémire et Glycère et Sylvie.
Mais je me souviens bien aussi
Que dès lors et prudent et sage
Avec ce qu'il faut, Dieu merci,
Pour ne l'être qu'au dernier âge,
Tandis que d'un si bon courage,

les citer; toute la société brillante et spirituelle de la seconde moitié du siècle lui fit accueil et lui ouvrit ses portes. Partout où il passait, les mains se tendaient vers lui. C'est à Besançon qu'il connut les Mortemart. Lui-même a raconté dans des Souvenirs *restés inédits cette anecdote qui montre sur quel pied notre poète vivait avec ses puissants amis : « Ces chers Mortemart, dit-il, en s'attendrissant un jour sur mon sort, disoient : Ce pauvre Bonnard! Il n'est pas riche; je parie qu'il n'a guère que cinq à six mille livres de rente. Ils furent bien étonnés, quand je leur dis que j'en avois beaucoup moins. » Parmi ses amis tout à fait intimes, il convient*

Me livrant à tous mes désirs,
Pourvu d'un moins riche héritage,
Je le semois sur mon passage,
Et dévorois tous les plaisirs,
Vous, pour en jouir davantage,
Voluptueux épicurien,
De tout faisant un peu d'usage,
Vous n'abusiez jamais de rien.
De l'éternelle Providence
Admirons les desseins cachés!
C'est moi qui commis les péchés,
Et vous en faites pénitence.
Mais, croyez-moi, consolez-vous
D'un mal qui vous fait des jaloux,
Et songez que l'on vous contemple :
Disciple harmonieux et doux
De l'aimable goutteux du Temple,
Comme lui chéri tour à tour
Et du Dieu que l'on nomme Amour,
Et du puissant fils de Sémèle,
Il ne vous manquoit aujourd'hui,
Pour égaler votre modèle,
Que d'être goutteux comme lui.
Mais votre gloire est plus brillante;
Vous devez vivre plus longtemps :
Car vous obtenez à trente ans
Ce qu'il n'eut, dit-on, qu'à soixante.

de citer Dominique Garat et Guéneau de Montbeillard.

C'est ce dernier, qui, après la mort de Bonnard, arrivée le 24 *septembre* 1784, *se chargea de composer l'épitaphe de son ami. Je crois que cette épitaphe est assez peu connue ; je la rapporterai ici. Elle montre bien ce qu'était l'esprit de Guéneau de Montbeillard. C'est, je pense, M. Nadault de Buffon qui le premier l'a mise au jour.*

Ci-gît que la vertu pouvoit seule charmer ;
Sa vie, hélas ! trop courte, en sut bien exprimer
Et toujours soutenir l'auguste caractère :
S'il approcha des grands, et s'il daigna[1] leur plaire,
Ce fut pour la leur faire aimer.

*
* *

Si l'homme a été aimable, l'écrivain le fut. Les poésies de Bonnard sont l'image de son caractère. Il est impossible, quoi qu'on en ait dit, qu'un poète s'isole de son époque. Si l'époque est petite, le poète qui suit l'impulsion, mais qui ne la donne pas, reste petit. Il semble que le sol littéraire, effrité par ces grands travailleurs du XVIIe *siècle, ait eu besoin de se reposer pendant près de cent cinquante ans, de* 1690 *à* 1830. *Né quelque soixante ans plus tard, Bonnard m'apparaît tenant dans la pléiade romantique une place honorable entre Alfred de Musset et Auguste Brizeux. Il n'eût peut-être pas*

1. En province : « s'il daigna ». A Paris : « s'il voulut ». A la cour « s'il osa » (*sic* sur le manuscrit). — *Note de M. Nadault de Buffon.*

rêvé les Nuits, *mais il eût soupiré* Marie. *Et je persiste à penser qu'il n'était pas né à une époque favorable au développement de son génie, dans le sens le plus large de ce mot. Quoi qu'il en soit, Bonnard reste encore l'un des écrivains les plus naturels de cette époque maniérée. La Harpe, qui voyait juste quand il n'était pas aveuglé par quelque rancune de tragique trébuché, a rendu pleine et entière justice à notre poète. « Bonnard, dit-il, était du petit nombre de ceux qui en ont su faire (des bons vers). Il était de la bonne école. Il écrivit avec pureté et élégance ; il a de la vérité, de la délicatesse et de la grâce : on pourrait lui désirer quelquefois plus d'expression poétique et plus de précision dans les détails ; mais en général son petit volume de poésies se lit avec plaisir, et, s'il y a des pièces faibles, il y en a d'excellentes. » Un autre avantage que La Harpe reconnaît au chevalier de Bonnard, c'est de ne pas donner dans les lieux communs.*

Je ne pousserai pas plus loin ces appréciations qui ne feraient que grossir inutilement cette notice déjà trop longue. C'est, du reste, au lecteur à juger du mérite de ces vers légers et sans prétention.

***

*Les poésies de Bonnard furent, suivant la coutume de l'époque, éparpillées, dès leur éclosion, dans les recueils poétiques qui pullulaient alors, comme pullulent aujourd'hui les journaux politiques. Ceux qui accueillirent plus spécialement les productions du poète semurois furent l'*Almanach des Muses *et les* Étrennes du

Parnasse. *Mais il ne songea point de son vivant à rassembler en volume ces feuilles qu'il jetait au vent.*

C'est en 1791 *qu'une main pieuse réunit pour la première fois ces épaves poétiques sous le titre de* Poésies diverses de M. de Bonnard, 1 *vol. in*-8°. *Paris, Desenne. En tête se trouve une notice anonyme qu'on a attribuée à Sautereau de Marsy et aussi à Dominique Garat. Cette édition contenait, outre les pièces déjà parues çà et là, quelques pièces nouvelles fournies par le frère de l'auteur.*

En 1824, *une nouvelle édition de ces poésies, augmentée de pièces inédites communiquées par le fils de l'auteur et précédée d'une notice nouvelle anonyme, parut, dans le format in*-18, *à la librairie Roux-Durfort aîné. Ces deux éditions sont ornées d'un portrait différent de l'auteur. Celle de* 1824 *reproduit l'épigraphe que l'auteur avait inscrite en tête de ses manuscrits :*

..... Me quoque vatem
Dixerunt Nymphæ, sed non ego credulus illis.

Deux ans après, en 1828, *paraissait une troisième édition dans la* Bibliothèque miniature, *in*-32. *C'est la reproduction de l'édition de* 1824, *sauf la notice, qui est plus étendue et qui est signée J. R.*

Enfin, les poésies de Bonnard ont été de nouveau publiées en entier dans les Petits poètes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours, *avec des notices biographiques et littéraires sur chacun d'eux, par Prosper Poitevin. Paris, Desrez,* 1839, *p.* 250 *à* 295. *Cette dernière publication fait partie du* Panthéon littéraire.

Comme documents à consulter sur la vie et les œuvres

de Bernard de Bonnard, il faut citer d'abord le Précis historique de la vie de M. de Bonnard, *par M. Garat,* 1 *vol. in*-24. *Paris, de l'imprimerie de Monsieur,* 1785. — *Il a paru de ce* Précis historique *une contrefaçon avec un supplément formé de pièces contre Mme de Genlis. Ce supplément, très rare, a paru en* 1787. *La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire.* — *Citons encore un éloge de Bonnard lu en* 1785 *à l'Académie de Dijon, dont notre poète faisait partie. On pourra aussi consulter avec fruit les* Mémoires secrets *dits* de Bachaumont *et la* Correspondance de Grimm.

H. MARTIN-DAIRVAULT.

POÉSIES DIVERSES

DU CHEVALIER

DE BONNARD

POÉSIES DIVERSES

ÉPITRE

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS[1]

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France :
On sait par cœur ces riens charmants
Que tu produis avec aisance;
Tes pastels frais et ressemblants
Peuvent se passer d'indulgence;
Les beaux esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,

1. *Almanach des Muses*, 1771.

Et leurs drames et leurs romans,
Pour ton heureuse négligence
Et la moitié de tes talents.

Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,
Au tour que tu fis à l'Église[1].
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour;
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.

On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses grâces!
Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Évremont.
Les ris le suivirent sans cesse,
Et sur son arrière-saison
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Temps, de son poison,
Voudroit amortir ta saillie :
Tu donnerois à la raison
Tous les grelots de la folie.

Jouis bien d'un destin si beau;
Sûr de plaire et toujours nouveau,

1. L'*Almanach des Muses* porte :

Le tour que tu fis...

Brille dans nos camps, à Cythère [1];
Chante les plaisirs et Voltaire;
Lis Végèce, Ovide et Folard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de housard.
Garde ton goût pour les voyages :
Tous les pays en sont jaloux,
Et le plus aimable des fous
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

1. Dans l'*Almanach des Muses*, l'ordre de ces deux derniers vers est interverti.

RÉPONSE

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS

On me l'avoit bien dit : tout flatteur est pervers,
Et le miel qu'il distille[1] est un poison caustique.
En feignant d'admirer mes vers,
Les vôtres en sont la critique.
Vos éloges ne m'offrent rien
Dont ma vanité ne s'attriste;
Vous me louez beaucoup, mais vous louez trop bien,
Et je me sens battu par mon panégyriste.

1. L'édition de 1791 porte :

Et le miel qu'il répand...

Mais le manuscrit qui est à notre disposition contient ce vers tel que nous l'adoptons ici. (*Note de l'édition de 1824.*) — Cette pièce de vers parut dans l'*Almanach des Muses* de 1771, p. 67. L'*Almanach des Muses* donne aussi le mot *distille*.

ÉPITRE SUR L'ENNUI[1]

A MADAME LA COMTESSE DE ***

Sur bien des choses dans la vie
Je suis un peu pyrrhonien ;
Je ne sais trop si c'est un bien :
Mais enfin c'est là ma folie.
J'entendois parler chaque jour
D'un personnage d'importance
Qu'on cherche et qu'on fuit tour à tour,
Que l'on déteste et qu'on encense.
Fixé par état à la cour,
Traînant avec pompe à sa suite
L'étiquette et la dignité,
Sur son passage, il met en fuite
Les plaisirs et la liberté,
Et va, sous le dais qu'elle habite,

1. *Almanach des Muses*, 1771 ; et *Mercure de France*, avril 1774, t. Ier.

Faire bâiller la majesté.
Étendant plus loin sa puissance,
De l'auguste palais des rois,
Il vient fort bien, sans qu'on y pense,
Troubler dans un cercle bourgeois
Le gros rire de la finance.
Sur tous les rangs il a des droits,
Et son empire est sans limites;
Souvent dans un cours de visites,
On le rencontre en vingt endroits.
La jeune duchesse à sa porte
Le consigne inutilement :
Jusqu'à son boudoir, sans escorte,
Il s'introduit furtivement,
Et sur un sopha feuille-morte
Se place entre elle et son amant.
Dans cette maison magnifique,
Dans ce salon voluptueux,
Que l'art le plus ingénieux
Orna par sa vertu magique;
Quand, loin d'un monde curieux,
De nos modernes la musique
Anime un repas somptueux;
Quand à le braver on s'applique,
On le voit entrer à pas lent,
Et dans l'assemblée à l'instant
Verser son pavot léthargique.
Dès le matin, courant Paris
Dans une élégante voiture,
Au spectacle, au milieu des ris,
Dans un souper fin chez Laïs,

Le soir il porte sa figure.
Quelquefois dans de vieux châteaux,
Sur de vieux titres de noblesse,
Il rit des orgueilleux propos
D'une gothique politesse.
Il se plaît auprès des mamans;
Il attaque à quinze ans les filles;
Il se glisse, à travers les grilles,
Dans tous les dortoirs des couvents.
Dans les fauteuils des vieux parents,
Il endort nombre de familles
Par des récits de l'ancien temps.
Il paroît et se multiplie
Sous cent visages différents
De prédicateurs, de savants,
De robins, d'actrice jolie;
Parfois même, à ce que l'on dit,
On l'entend à l'Académie
Parler avec beaucoup d'esprit;
Il laisse rire le village,
Où jamais il n'eut grand crédit,
Et fuit le cabinet du sage.
Cet être bizarre est l'Ennui.
Quoiqu'en tous les coins de la France,
On ne m'entretînt que de lui,
Je doutois de son existence;
Je ne sais pourquoi jusqu'ici,
Fronçant loin de moi son sourci,
Il respecta mon indolence;
Au sein des plaisirs les plus doux,
Ce n'est sûrement pas chez vous

Que j'en ai fait la connoissance.
Mais depuis ce moment d'adieux
Où, tâchant de cacher mes larmes,
Pour un devoir fastidieux,
Il fallut quitter tant de charmes;
Le matin, le soir et la nuit,
Certain du succès de ses armes,
Partout sans relâche il me suit.
Loin de vos charmantes demeures,
Le froid Ennui file ces heures
Que vous m'y faisiez oublier;
Le temps qui, dans sa marche égale,
Décrit leur cercle régulier,
Pour en allonger l'intervalle,
Semble arrêter son balancier.

Moi qui faisois ma grande affaire
D'une paisible oisiveté,
Qui savois si bien ne rien faire,
Aujourd'hui je suis tourmenté
Par ce repos qui sut me plaire;
L'action devient nécessaire
A mon esprit inquiété.

Si je me vois seul, je soupire,
Je deviens chagrin et rêveur;
Pour tromper le temps, veux-je lire,
Je maudis le livre et l'auteur;
Je me trouve, s'il faut écrire,
Et sans idée et sans chaleur;
Nos femmes qu'ici l'on admire

Me paroissent à faire peur;
Nos beaux esprits qui les font rire
Ne me donnent que de l'humeur :
Rien ne peut charmer ma langueur.
Je cherche en ce qui m'environne
Votre raison, votre beauté,
Les charmes de votre personne,
Ce tour que la nature donne,
Votre aimable naïveté,
Le sel heureux qui l'assaisonne :
Mais vous seule avez le moyen
D'unir tant de grâces ensemble;
Je ne vois rien qui vous ressemble;
Mes souvenirs font tout mon bien.
D'après cette légère image,
Jugez de l'état de mon cœur,
Et reconnoissez votre ouvrage.
Poursuivi par un mal rongeur,
Poison de l'âme appesantie,
Le sombre Anglois vient parmi nous,
En respirant un air plus doux,
Retrouver l'amour de la vie.
Je vais vous rejoindre demain;
Si vous fûtes, jeune Sylvie,
La cause de ma maladie,
Soyez aussi mon médecin.

ÉPITRE A ZÉPHIRINE[1]

Oui, mon départ est arrêté ;
Je vais vivre loin de tes charmes
Et n'en suis pas fort attristé :
Je crois bien que de ton côté
Tu n'en verseras point de larmes.
Moi, j'ai mesuré ma douleur
Sur celle de ma Zéphirine ;
Hélas ! En ce commun malheur,
Nous choisirons, je le devine,
Le plaisir pour consolateur.

Au vrai, que deviendroient les belles,
Si, pour un rien broyant du noir,
Chaque amant qui prend congé d'elles
Les réduisoit au désespoir ?
Il en fut des douleurs mortelles,

1. *Almanach des Muses*, 1780, p. 101, sans nom d'auteur.

Mais autrefois ! Dans le vieux temps,
Les princesses étoient fidèles,
Et les sièges duroient dix ans.
Les femmes, en ce siècle sage,
Maîtrisant les événements
Et mieux instruites par l'usage,
Perdront, s'il le faut, vingt amants,
Mais ne perdront jamais courage.

D'après leurs sublimes leçons
Qu'elles nous ont appris à suivre,
S'est formé l'art du savoir-vivre
Dans le beau siècle où nous vivons.
Cet art profond et nécessaire,
O Zéphirine, c'est à toi,
Aux jolis tours que tu sais faire,
A tes leçons que je le doi ;
Tes maximes ont su me plaire,
Et ta conduite a fait ma loi.
L'exemple est si puissant sur moi !
J'étois... (j'en rougis quand j'y pense)
J'étois un berger du Lignon,
Aimant jusqu'à l'extravagance,
Traitant la moindre liaison
Comme une affaire d'importance,
Enfin ce qu'on appelle en France
Un homme à grande passion,
Sur mon compte apprêtant à rire,
Bien ridicule et bien dupé,
Souffrant chaque jour le martyre,
Et n'étant jamais détrompé.

Je te vis; tu venois d'éclore
Pour le monde et pour les amours;
Plus fraîche qu'on ne peint l'Aurore,
Belle et brillante sans atours,
Tu me parus novice encore,
Ne voulant pas l'être toujours.
Soudain je désire et j'adore.
Taille de nymphe, dix-sept ans,
Grands yeux bien noirs, un air de fête,
Propos sans suite, mais charmants,
Tout cela me tourne la tête
Et porte le feu dans mes sens.
Tu distingues mon tendre hommage;
Mes désirs, mes transports brûlants
Passent dans ton sein; tu te rends;
L'Amour achève son ouvrage.
Ah! Zéphirine, quels moments!
Quels effets sur moi devoient faire
Ta piquante ingénuité,
Cet abandon de volupté
Qui me sembloit involontaire,
Et ta jeunesse et ta beauté,
Des caresses toujours actives,
Ces soupirs de feu, ces élans,
Et ces sensations si vives
Que je croyois des sentiments!
J'étois enivré de ma flamme;
Je m'en pénétrois à loisir;
Et la vanité, dans mon âme,
Se glissoit avec le plaisir.
Mais l'ivresse ne dura guère;

Quand je croyois mieux te tenir,
Tu m'échappas; je vis finir
Mon beau triomphe imaginaire.

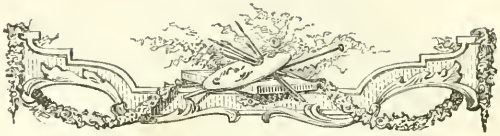
Chaque jour des amants nouveaux
Te trouvoient charmante et crédule;
Hélas! tu n'eus point de scrupule
De les rendre tous mes égaux;
Et j'eus, comme autrefois Hercule,
Des compagnons de mes travaux.
D'abord, en mon humeur altière,
Indigné de voir mes rivaux
Entrer ainsi dans la carrière,
Sentant mes forces et mes droits,
J'allois, sur ton humeur volage,
Crier, menacer, faire rage;
Mais je raisonnai cette fois :
Raisonner, c'est presque être sage.

« Modérons les transports fougueux
Que mon cœur jaloux fait paroître,
Me dis-je, et, si je fus heureux,
N'empêchons personne de l'être.
Ah! n'enchaînons point la beauté;
Aimons et jouissons par elle;
Mais respectons sa liberté:
Il faut qu'elle soit infidèle
Pour répandre la volupté.
Satisfaits de ce qu'elle donne,
Recevons ses bienfaits si doux,
Comme le jour qui luit pour tous,

Sans appartenir à personne. »
Depuis l'instant qui m'a changé,
De ma gothique frénésie,
Grâce à tes soins, bien corrigé,
Sans humeur et sans jalousie,
Jugeant de tout d'après tes lois,
Je n'ai vu dans tes goûts rapides,
Dans le caprice de tes choix,
Que l'amour des plaisirs solides.
J'ai dit : « Cette femme ira loin
Quelque jour en philosophie,
Puisque, sans avoir eu besoin
D'aucune étude réfléchie,
Sentant les erreurs de Platon,
Et voyant l'amour comme un sage,
Par un pur instinct de raison,
Elle est de l'avis, à son âge,
De Lucrèce et du grand Buffon. »
Ah! que Paris soit ton théâtre!
Là, ton sexe aimable, enchanteur,
Trompé tour à tour et trompeur,
Donnant des lois qu'on idolâtre,
Charme l'esprit plus que le cœur.
Là, plus d'une belle volage
En sait peut-être autant que toi
Sur l'amour et sur son usage;
Mais je jurerois bien, ma foi,
Que nulle n'en sait davantage.

Adieu donc, puisqu'il faut partir.
Je cours, en toute diligence,

Dans la capitale de France
Achever de me convertir.
Toi, pendant ce temps, sacrifie
Plus d'une hécatombe à l'amour;
Que sur ta douce fantaisie
Chacun ait des droits à son tour!
Après cinq ou six mois d'absence,
Je puis sans doute me flatter
Que tu voudras bien me traiter
Comme nouvelle connoissance.



EPITRE

A MON AMI REVENANT DE L'ARMÉE[1]

Ainsi donc la terre respire!
De concert, vainqueurs et vaincus,
Ennuyés de s'entre-détruire,
Ferment le temple de Janus,
Et la paix revient nous sourire.
Louis, arborant l'olivier,
N'a plus besoin de ton courage;
Tu vas, regagnant ton village,
Au pas tardif d'un vieux coursier,
Et fatigué, comme on peut croire,
Des maux que cause à ses amants
Cette déesse de mémoire,
Tu rapportes après cinq ans
Quelques dettes et de la gloire.
Enfant chéri de tes parents!

1. *Almanach des Muses*, 1776.

Aujourd'hui leur bonheur commence.
Ils ne craindront plus désormais
Que tous les lauriers de la France
Soient changés pour eux en cyprès.
En bénissant la destinée,
On dit chez eux chaque matin :
« Nous le verrons dans la journée ! »
Le jour passe : on attend en vain
L'heure qu'on avoit espérée,
Et l'on s'attriste la soirée,
En désirant le lendemain
Qui fuit de même... Mais enfin,
Cet objet d'une amour si vive,
Ce fils si longtemps attendu,
Il s'approche d'eux, il arrive,
Et tu vas leur être rendu.
Pour eux, pour toi, quelle allégresse !
Quel doux moment que ce retour !
L'heureux tableau de ce grand jour
A mon esprit s'offre sans cesse.
Cher ami, je sens ton ivresse ;
Ta joie... est aussi dans mon cœur ;
Elle m'anime, elle m'inspire,
Et, m'échauffant de ton bonheur,
Elle me force à le décrire.

L'ombre, de ses voiles épais,
Couvre encor l'étendue immense ;
La nuit au loin règne en silence ;
Toute la nature est en paix ;
L'avarice même sommeille :

En proie aux désirs inquiets,
Toi seul crois que le jour est près,
Et ta voix en sursaut éveille
L'hôte, l'hôtesse et les valets.
« Eh ! mais, monsieur, on n'y voit goutte ;
Le coq n'a pas encor chanté.
— N'importe !... » Te voilà botté,
Et bientôt après sur la route.
En vain pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerrière,
Veux-tu le pousser devant toi :
Il baisse l'œil et la crinière,
Marche en glissant sur les frimas
Et perce l'ombre à petits pas.
Mais l'aurore à peine s'apprête
A nous lancer ses premiers feux,
Que je te vois piquant des deux,
De temps en temps levant la tête,
Le serrer d'un genou nerveux,
Et galoper jusqu'à la crête
D'un mont étroit et raboteux.
De là, ton œil ambitieux
Dans le lointain cherche le faîte
Du séjour de tes bons aïeux,
Et pétillant d'impatience,
Confondant les objets entre eux,
Voudroit calculer la distance,
Et la juge d'après tes vœux :
Semblable au jeune Télémaque,
Tu penses que l'île d'Ithaque
Fuit devant un fils malheureux.

Mais quel est ce pin sourcilleux
Qui jette son front dans la nue
Et semble menacer les cieux?...
Tu le reconnois : à sa vue
Tu sens ton âme tressaillir;
Ta joie éclate; de plaisir
Ton œil se mouille, tu t'écries :
« Ah! ce n'est plus un vain espoir!
Lieux charmants, campagnes chéries,
C'est vous, c'est vous que je vais voir! »
Ton attente n'est point déçue;
Déjà semblent se rapprocher
Ces objets que dans l'étendue
Tes yeux errants alloient chercher;
Déjà la pointe du clocher
Dans l'air te paroît suspendue;
Bientôt tu vois ses alentours;
Bientôt il n'est plus de barrières
Qui puissent te cacher les tours
Du vieux château de tes grands-pères.
A leur aspect, quels mouvements
Dans ton cœur s'empressent d'éclore!
C'est là que ta première aurore
Fit le bonheur de tes parents;
C'est là que les soins caressants
De leur tendresse vigilante
Firent dans ton âme naissante
Germer les plus doux sentiments;
C'est là que depuis ton absence
Ils ont compté tous les moments.
Vois-tu leur bras s'ouvrir d'avance?

Ils t'appellent, tu les entends.
Ton coursier bondit et s'élance,
Voit le but et reprend vigueur.
On se range sur ton passage;
On te salue, on t'envisage;
Chacun se dit : « C'est Monseigneur ! »
Toi, tu ne réponds à personne;
Demain tu leur diras bonjour;
On parle, tu fuis, on s'étonne;
Le pont-levis sous toi résonne :
Te voilà dans la grande cour.

Dans un salon vaste et commode
De leur château peu régulier,
Tes parents, à la vieille mode,
Entourent un large foyer.
Les dames sont à leur ouvrage;
Quelques amis du voisinage
Et le bon curé du village,
Assis près du feu sans façon,
Règlent l'État, parlent d'affaire,
Du chaud, du froid, de la saison,
Puis des impôts, puis de la guerre,
Et puis du fils de la maison.
Mais un bruit soudain les fait taire :
Chacun se lève avec transport,
Court à la fenêtre, et d'abord
Regarde, doute, considère :
« C'est lui ! le voilà ! c'est Valfort ! »
Tous volent à toi, père, mère,
Avant eux ton aimable sœur :

« C'est toi, mon fils !... c'est toi, mon frère !...
Nous parlions de toi, j'avois peur...
Ah ! mon fils, enfin je t'embrasse,
Dit ton père, je te revoi !
Quoi ! cinq ans !... mais tu tiens ma place,
Et je te devois à mon roi.
Mon fils, je suis content de toi ;
Tu seras digne de ta race,
Poursuis... » Une douce chaleur
De ses sens ranime la glace ;
En te parlant, sa noble face
Brille du feu de la valeur ;
C'est l'œil fier du dieu de la Thrace,
D'un père heureux c'est la douceur ;
Entre ses bras il t'entrelace,
Et tu sens palpiter son cœur.
Ta mère, te fixant sans cesse,
Soupire, rit, pleure à la fois :
« Est-ce un rêve de ma tendresse ?
Dit-elle, est-ce lui que je vois ? »
Voisins, amis, chacun s'empresse,
Et se livrant au sentiment,
Te disant tout ce qu'il inspire,
T'embrasse, te fait compliment,
Et se hâte de te conduire
En triomphe à l'appartement.
Mais ta sœur précipitamment
Saisit ton bras, elle le serre
Contre le sien... « Ce pauvre frère !...
Qu'un jour de l'autre est différent !
Que j'étois triste d'ordinaire !

Et que je suis aise à présent !
Es-tu bien las ?... te suis-je chère ?...
A propos tu ne m'écris guère ;
C'est mal, à moi qui t'aime tant !... »
On entre, on s'assied, on te presse ;
Sur ton visage épanoui
Se peint le bonheur et l'ivresse.
On t'interroge, on te caresse :
Tu ne réponds ni non ni oui ;
Ton cœur rempli par la nature
Est pénétré de tous ses droits ;
Il jouit !... sa volupté pure
T'ôte l'usage de la voix.
Arrive ce valet fidèle
Qui prit soin de tes premiers ans ;
Le rire en ses yeux étincelle ;
Il hâte ses pas chancelants :
« Quoi ! c'est Monsieur ! que je le voie !
Qu'il est grand ! qu'il étoit petit !
Béni soit Dieu qui le renvoie !
Qu'il est bien avec cet habit !
Ah ! combien Madame a de joie !
Combien j'en ai ! »

Nœuds enchanteurs !
Amitié ! nature ! patrie !
Que celui qui vous injurie
N'éprouve jamais vos douceurs !
Régnez sur mon âme attendrie.
Qu'il me soit toujours inconnu,
Le mortel qui, sans être ému,

Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec
Et ne sourit point à l'aspect
De la cabane de son père !

EPITRE

A M. LE MARQUIS DE BERCY[1]

C'est à toi qu'il convient d'écrire
En belle prose, en jolis vers,
Toi, dont l'esprit est sans travers
Et que la raison même inspire,
Homme aimable autant qu'éclairé,
Père tendre, époux adoré,
Qui, maîtrisant les destinées,
Libre habitant des plus beaux lieux[2],
Vois dans tes loisirs studieux
S'enfuir tes rapides journées,
Et sais aimer et vivre heureux
Dans le calme délicieux
Des passions bien ordonnées.
Quant à moi, toujours reporté

1. *Almanach des Muses*, 1779, sans nom d'auteur.
2. Le château de Bercy, près de Paris, aujourd'hui démoli.

Vers les erreurs du premier âge,
Hélas ! j'ai bien la volonté,
Mais non la force d'être sage.
Aussi conçois-tu mes regrets?
Conçois-tu ma peine cruelle?
De deux femmes que j'adorois,
L une déjà m'est infidèle;
Et soit dit entre nous, je voi
Qu'un mien ami l'a rendu telle;
Et l'autre, coquette rebelle,
Qui sembloit s'offrir à ma foi,
De mes seuls hommages avide,
Aujourd'hui qu'elle se décide,
Ne se décide pas pour moi...

Et puis fiez-vous à ces dames!
Croyez à leurs constantes flammes!
Pour moi, qui vécus sous leurs lois,
J'appris, par plus d'une infortune,
Qu'on les sent échapper vingt fois,
Sans pouvoir leur échapper une.
Que de revers! que d'embarras!...
Pourtant je ne m'en pendrai pas.
Sous ma surface assez frivole,
Je réfléchis de loin en loin;
Et de temps en temps, au besoin,
La réflexion me console.
Je me suis dit : Pourquoi vouloir
Que l'on t'adorât sans te voir?
C'est aussi par trop d'exigence;
Dieu le commande en vain pour soi,

A notre foible intelligence,
Il faut malgré Dieu, malgré toi,
Un objet de culte en présence.
Si ton ami plaît aujourd'hui,
Tant mieux! jouis de sa victoire;
Eh! qui peut t'empêcher de croire
Que c'est toi seul qui plais en lui?
Ces rapports, cette convenance
Par où nos deux cœurs sont unis,
Ta maîtresse les a saisis :
Elle aime en lui ta ressemblance;
D'ailleurs, c'est l'usage à Paris.
Une femme à celui qu'elle aime
Ne se livre point à demi,
Et le prouve en aimant de même
Tôt ou tard son meilleur ami.
Quant à la belle un peu maligne,
Quant à l'amant prédestiné
A lui paroître le plus digne,
Ma foi! je leur ai pardonné;
Parce qu'entre nous je soupçonne,
A travers ses yeux ingénus,
Qu'étant belle comme Vénus,
Elle est de même un peu friponne.
Et si l'hiver suivi des jeux
Ici dans peu nous la ramène,
Mon rival et moi dans ces lieux,
Dépouillant bientôt toute haine,
Nous nous trouverons trop heureux
Qu'elle veuille prendre la peine
De nous bien tromper tous les deux.

Je vivrai dans cette espérance.
En attendant ces doux moments,
Pour charmer mon impatience,
Pour tromper l'amour et le temps,
Je bois et ris en assurance.
Je vois et j'entends Maillebois [1];
C'est pour galoper sur sa trace,
Pour le suivre depuis trois mois
Que j'ai déserté le Parnasse,
Et quitté mes auteurs de choix,
Tacite, Xénophon, Horace;
Mais je n'y perds rien cette fois;
En génie, en talents, en grâce,
Il les égale, il les surpasse,
Et lui seul les vaut tous les trois.
Guidé par lui dans la carrière,
Je parcours ces champs du Hainaut,
Théâtre fameux de la guerre,
Où le sang humain à grand flot
Féconda si souvent la terre
Et rougit les bords de l'Escaut.
En m'instruisant dans l'art sublime
Où l'on admire les héros,
Je conviens qu'il fait bien des maux,
Et que la gloire est un grand crime;
Je la condamne dans mon cœur :

1. Yves-Marie Desmarets, comte de Maillebois, lieutenant général des armées du roi, sous lequel M. de Bonnard avait servi quelque temps. Le comte de Maillebois, né en 1715, mort le 14 décembre 1791, était fils du maréchal de Maillebois.

Mais malgré mon cœur je l'estime,
Et brigue le fatal honneur
D'être quelque jour sa victime.

Ainsi chez nous tout est erreur,
Illusion, inconséquence.
L'éclat nous tient lieu du bonheur;
On ne sait jamais ce qu'on pense.
Louant et blâmant tour à tour,
Nous n'agissons que par saillie.
La gloire et l'amour sont folie :
On aime la gloire et l'amour.

A M. LE COMTE DE BISSY[1]

D'une tranquille indifférence
La raison souvent doit s'armer;
Il faut voir avec patience
Ce que l'on ne peut réformer.
Le Temps rapide, qui sans cesse
A grands pas s'éloigne de nous,
Emporte, hélas! avec vitesse
Nos plaisirs si courts et si doux.
Dans sa course toujours nouvelle,
Loin d'être jamais arrêté,
La triste voix qui le rappelle
Augmente sa vélocité.

Il est trop vrai : nous finissons
Presque au moment qui nous voit naître.

1. Claude de Thiard, comte de Bissy, lieutenant général, gouverneur du Languedoc, gouverneur du palais des Tuileries, de la ville et du château d'Auxonne, né en 1721, mort le 26 septembre 1810, membre de l'Académie française en 1750.

Entre les jeux et les chansons,
A peine, hélas! nous commençons
A sentir la volupté d'être :
La raison vient nous apparoître,
L'ennui la suit, nous vieillissons.
Mais il est toujours pour le sage
Des fleurs en toutes les saisons,
Et le plaisir a plus d'un âge.
Quand vous jouissiez autrefois
Du beau talent d'être volage,
Avoir deux femmes, souvent trois,
N'étoit pour vous qu'un badinage.
Vous en aimiez auprès des rois,
A Paris, et même au village,
Les trompant toutes à la fois.
Vos désirs satisfaits sans cesse
Renaissoient pour se varier :
Chaque jour nouvelle maîtresse,
Chaque jour nouveau créancier.
Pour vous guérir de cette ivresse,
Qu'il n'est pas aisé d'oublier,
Un vieux oncle en mourant vous laisse
Château, terres et mobilier.
Je sais ce que vous allez faire :
D'abord calculer et payer,
Changer, bâtir, jeter par terre,
Comme le doit un héritier :
Puis, au lieu de la pruderie,
De l'imposante gravité
Qui toujours conte et nous ennuie
Des vieux faits de sa vanité,

Dans votre séjour enchanté
Unir en bonne compagnie
Les bons mots, la douce gaîté
A la jeunesse, à la folie,
Et surtout à la liberté.
Comte, entre nous, si quelque belle
Vouloit vous aimer tendrement,
Ne pouvant plus être inconstant,
Vous feriez bien d'être fidèle.
On revient de l'ambition;
De chimères longtemps avide,
A rire de l'illusion
Notre esprit enfin se décide;
Tout ce qu'on nomme passion
Dans le cœur ne laisse qu'un vide;
L'amitié seule le remplit;
Du sage elle entend la prière,
Vient régir son âme, y survit
A la vanité mensongère,
Et ne garde dans son réduit
Qu'un peu de place pour son frère

A M. DU PUGET D'ORVAL

Capitaine d'artillerie à l'armée de Corse[1]

Honneur aux vainqueurs de la Corse !
Malgré leur nombre et leurs cailloux,
Nos ennemis ont du dessous :
Le vrai courage fait la force.
Quant aux femmes de ces hiboux,
Qui, dit-on, n'étoient pas cruelles,
Ami, je suis fâché pour vous
Que vous n'ayez rien fait pour elles.
Je sais qu'elles n'étoient pas belles ;
Mais quoi ! faut-il des agréments,
Des grâces et de la jeunesse,
Pour avoir des droits sur vos sens ?
On ne doit connoître à vingt ans
Ni de laideur ni de vieillesse.

1. *Étrennes du Parnasse*, 1772, p. 63. — Dans les *Étrennes du Parnasse*, cette pièce est intitulée : *Épitres aux officiers françois en Corse.*

Je dis plus : braver la laideur,
Au plaisir préférer la gloire,
Caresser un objet d'horreur,
C'est remporter une victoire;
Et pour un François plein d'ardeur,
De courtoisie et de valeur,
Seroit-ce donc la mer à boire?
Vous savez ce que fit Robert
Pour cette bonne fée Urgelle;
De tout ce qu'il avoit souffert
Il fut récompensé par elle.
Si vous eussiez été galants,
La Corse eût chéri la mémoire
De ces aimables insolents,
Qui savoient rire, vaincre, boire
Et faire de jolis enfants.
Le sexe en eût écrit l'histoire;
Et les filles dans soixante ans,
La lisant et n'osant la croire,
Auroient regretté le bon temps.
Mais votre respect malhonnête
Vous brouille avec tout ce canton.
Quelque jour en branlant la tête,
Au souvenir d'un tel affront :
« Ils savoient vaincre, dira-t-on,
Mais non jouir de leur conquête. »

A M. DE VALFORT

Qui avoit adressé des vers à l'auteur

Que vos airs sont doux et touchants!
Je les écoute et les envie;
Mon esprit admire vos chants,
Mais mon cœur seul vous remercie.
Loin d'Apollon et de sa cour,
Plaisirs, beaux-arts et poésie,
J'ai tout quitté, jusqu'à l'amour.
Adieu, trop aimable folie!
L'ordre bizarre du destin,
Au lieu d'un luth plein d'harmonie,
Aujourd'hui me remet en main
Le compas glacé d'Uranie.
Quand, timide calculateur,
Je cherche à mesurer l'espace,
Prenant l'Amour pour conducteur,
Montez hardiment au Parnasse;
Tenez-y de plein droit la place

Que je n'obtins que par faveur;
Et, dans ce séjour enchanteur,
Parlez souvent avec Horace
De son ancien admirateur.

A MADAME DE...

En lui envoyant les Cœurs *du chevalier de Boufflers*

Si l'on en croit ces vers charmants,
Boufflers est en amour un matérialiste.
Que n'ai-je encor mes dix-sept ans !
J'aurois trouvé mon moraliste.
Notre âme alors est dans nos sens ;
Le temps qui fait tout l'en dégage ;
Il épure nos feux qu'il rendra moins ardents ;
De nos sensations il fait des sentiments,
Et l'homme plus heureux jouit de son ouvrage.
Oui, sans doute, le cœur qu'a célébré Boufflers,
A ma combustible jeunesse
Commandoit à tort, à travers.
L'âge m'a fait présent d'un cœur d'une autre espèce.
C'est à lui que je dois mes plaisirs et mes vers ;
Il est sensible et tendre avec délicatesse ;
Esprit, grâces, talents, tout a sur lui des droits ;

Mais parmi cent objets, son tact avec justesse
Sait en distinguer un qu'il doit aimer sans cesse;
Il parle, et l'autre cœur obéit à sa voix

Pour jouir d'une double ivresse
Ici-bas tout mortel a-t-il deux cœurs en soi?
J'en ai douté longtemps, Zulmé, je le confesse,
Mais j'en suis assuré depuis que je vous voi.

A MADEMOISELLE

DE FLAVIGNEROT

Qui prétendoit qu'il n'existoit pas d'amants constants

Il n'en est point de cœurs constants !
Belle cousine, quel blasphème
Dans une bouche de vingt ans !
Grâce à ce maussade système,
J'entends le peuple des amants
Sur toi crier à l'anathème !
Dans l'âge heureux des agréments,
Dans le moment de la tendresse,
Avec tes grands yeux si touchants,
Remplis de feux et de finesse,
Cette démarche de déesse,
Dont la douce légèreté
Fait mieux remarquer la noblesse,
Ce sourire non concerté,
Cette fraîcheur de la jeunesse,
Qui ressemble à la volupté ;

A tous les cœurs sûre de plaire,
Tu serois la seule bergère
Qui crût à l'infidélité.
Va, crois-moi, change de langage :
L'Amour est le dieu de ton âge,
Laisse-lui tous ses attributs;
Il est moitié fou, moitié sage,
Et les plaisirs sont ses vertus.
Si tu fais longtemps la sévère,
Ce dieu si jaloux, si colère,
Dont je connois l'ambition,
Peut un matin, comme un corsaire,
Venir escorté d'un notaire
Détruire ton illusion,
Ravir la fleur qui t'est si chère,
Et cela sans te laisser faire
Une seule réflexion.

A UN NOUVEAU MAJOR[1]

Tu n'es donc plus ce lieutenant
A qui son rang et sa jeunesse
N'avoient laissé jusqu'à présent
Que le droit d'obéir sans cesse;
Ce subalterne inquiété
Que l'on fait trotter dans la plaine;
Ce mobile si ballotté
Que le son dirige ou promène
De l'un et de l'autre côté!
Tu deviens maître de la scène :
Tel dont tu fis la volonté
Va désormais faire la tienne.
Un beau brevet en parchemin,
Que Louis signa de sa main,
Vient de changer ton existence;
Le roi veut que mon cher Valfort
Devienne un homme d'importance;
Le roi le veut, il n'a pas tort.

1. *Almanach des Muses*, 1772.

Çà! prends bien vite l'air austère,
Le ton imposant du mystère
Et les attributs d'un major...

J'aime à me peindre ta personne,
Ton grand sabre, ton baudrier,
Le jeune orgueil de ton coursier,
Ta vitesse qui nous étonne
Et semble te multiplier.
Ta voix qui s'enfle, éclate, tonne,
Arrête, meut, fait déployer
Piquets, escadrons et colonne.
Parmi les bataillons flottants,
Dans le choc affreux des armées,
Au milieu des morts, des mourants,
Et de cent bouches enflammées,
C'est toi qui conduis ces géants
A l'œil fier, à moustache noire,
Nobles et braves fainéants
Qui vendent leurs jours à la gloire;
Tu diriges leurs mouvements
Et les mènes à la victoire.
Bravant les tubes orageux,
Souples à la main qui les guide,
Je vois leurs chevaux courageux
Former une masse solide :
Ils volent; sous leurs pas égaux
La terre au loin est frémissante;
Devant ces centaures nouveaux
Marchent la mort et l'épouvante;
C'est le torrent d'une eau bruyante

Qui détruit, abîme en ses flots
Tout ce qui s'oppose à sa pente.
Entraîné, contraint de plier,
Cédant à l'homicide acier [1],
L'ennemi fuit, le François chante ;
La France te doit son laurier.

Mais tant que le dieu de la guerre,
Las du tumulte des combats,
Quittera nos champs pour les bras
De la déesse de Cythère,
Laisse reposer tes héros,
Sans te venger sur eux des maux
Qu'à ta jeunesse on a pu faire.
Ris avec moi de tes rivaux,
Qui, pour se donner l'air capable,
Fatiguent hommes et chevaux
Avec un zèle infatigable ;
Nous assomment à tous propos
Des froids détails de leur police,
Ou de leurs sublimes travaux
Sur la tenue et l'exercice.
Songe qu'en ces moments si courts,
Dans le silence du tonnerre,
Ce sont les Jeux et les Amours
Qui sont les maîtres de la terre.

1. Ce vers ne se trouve pas dans l'*Almanach des Muses*.

A MONSIEUR

GUENEAU DE MONTBEILLARD[1]

Guéneau, quel est ton art pour trouver sans efforts
Aux propos les plus ordinaires
Les plus ingénieux rapports?
A tes côtés sont les Grâces légères;
Sur tes écrits, dans tes discours,
Elles sèment ce sel attique
Qui nous réveille, et nous flatte, et nous pique;
Tu nous instruis, tu nous charmes toujours.
Digne ami de Buffon, de la métaphysique
J'aime à te voir atteindre les hauteurs,
Porter partout un œil philosophique,
Du cœur humain sonder les profondeurs,

1. *Almanach des Muses*, 1773. — Philibert-Guéneau de Montbeillard, collaborateur de Buffon pour l'*Histoire naturelle des oiseaux* et compatriote de Bonnard, né à Semur le 2 avril 1720, mort le 28 novembre 1785.

Aux jeunes gens parler vers et musique,
A la beauté dire des riens flatteurs,
Avec les grands raisonner politique,
Près des chardons faire naître les fleurs.
J'aime à te voir, dans nos cercles, à table,
Nous animer du feu de tes bons mots,
Oublier ton savoir, pour n'être rien qu'aimable
Et donner de l'esprit aux sots.
J'aime à te voir sentir la vive flamme
De l'amitié, ce doux plaisir de l'âme,
Fixer dans ta maison les beaux-arts et la paix,
Et, toujours épris de ta femme,
Sans négliger ton fils, cultiver tes œillets.

O couple vraiment respectable!
Cœurs sensibles et vertueux!
Jouissez d'un bonheur durable.
Le ciel, en vous voyant si dignes d'être heureux,
Fit à chacun de vous rencontrer son semblable :
Puisse un jour votre fils ressembler à tous deux!

A MADAME D'AUTIGNY

En lui donnant une lampe de nuit le jour de sa fête

L'AMOUR, qui n'a point d'yeux, ne se plaît que dans l'ombre;
Il rêve tout le jour et voyage la nuit:
Précédé des Désirs, le Mystère le suit :
Ils assurent ses pas dans l'obscurité sombre.
C'est avec eux qu'à petit bruit
Il recueille ces fleurs de volupté sans nombre,
Que trop souvent, hélas ! l'éclat du jour détruit.
Aussi toute clarté le blesse, il la redoute,
S'éloigne en hâte de celui
Qui veut s'éclairer sur sa route;
Et pour être bien avec lui,
Il faut comme lui n'y voir goutte.

Qu'Hymen est différent ! Hymen a deux bons yeux
Et n'est pas fâché qu'on le croie;
Quand il est gai, content, joyeux,

Il est bien aise qu'on le voie ;
Il avoue hardiment ses feux,
Tire sa gloire de sa joie
Et dit tout haut qu'il est heureux.
On applaudit alors au charme de ses nœuds,
Et la vertu sourit aux transports qu'il déploie.
L'Amour même en est envieux.

Depuis Psyché l'infortunée,
On n'ose offrir une lampe à l'Amour ;
C'est un présent qu'on garde à l'Hyménée,
Et c'est à vous qu'on le doit en ce jour.

A MONSIEUR LE PRINCE

DE TONNAY-CHARENTE[1]

Qui venoit de quitter Strasbourg[2]

PRINCE, tandis qu'à tour de roue,
Par un temps froid et pluvieux,
Des postillons couverts de boue
Vous entraînoient loin de ces lieux,
Savez-vous ce qu'en votre absence
On faisoit ici parmi nous?
Nos vieux chefs et nos jeunes fous,
Si différents en apparence,
Ce jour-là se ressembloient tous.
La vérité n'a qu'un langage;
Comme chacun d'eux l'avoit pris,
En dépit du rang et de l'âge,

1. Louis-Paul de Rochechouart, d'abord prince de Tonnay-Charente, puis duc de Mortemart, né le 29 septembre 1710.
2. *Almanach des Muses*, 1772.

Ils étoient tous du même avis.
Vous vous en étonnez. je gage :
Mais moi, je n'en suis pas surpris.
Ils parloient de votre voyage,
De leurs regrets, de vos talents,
De votre sage emploi du temps,
De vos droits à la renommée,
Enfin de tout ce que l'Amour,
La France, Louis et l'armée
Doivent dire de vous un jour.
Dans leur éloquence guerrière,
Nos canonniers de Riverieulx
Vous célébroient à leur manière :
« Ce prince, brave et généreux,
Quoiqu'il quitte la compagnie,
N'oubliera pas les habits bleus :
On se retrouve dans la vie.
Ah ! qu'il nous mène un jour au feu !
Nous savons comment nous y prendre,
Pour le faire vaincre, morbleu !
Nos canons se feront entendre,
Et les Anglois verront beau jeu. »
D'un ton de voix moins formidable,
Plus d'une dame très aimable,
Tout haut pour vous formoit des vœux,
Et disoit : « Son âme est si tendre !
Il est si digne d'être heureux !
Celle que lui gardent les cieux
Du dieu d'hymen ne doit attendre
Que des instants délicieux. »
Quant à moi, dans mon ermitage,

Je me rappelois vos adieux;
Quelques pleurs humectoient mes yeux
Qui se fixoient sur votre ouvrage[1];
Je me disois, dans ma douleur :
« Sa main fit ces traits; c'est un gage
Que l'amitié laisse à mon cœur.
Qu'il est bien peint, ce paysage!
Que ce morceau m'est précieux!
Mais qu'il le seroit davantage,
Si, dans ce tableau gracieux,
Le peintre eût placé son image! »

1. Le prince de Tonnay-Charente avait fait cadeau au chevalier de Bonnard d'un paysage peint par lui.

A MADAME

LA MARQUISE DE CASSINI

HOUDARD, l'ami de Fontenelle,
Houdard, fameux par son esprit,
Que jadis trop on applaudit,
Et qui, chez la race nouvelle,
A trop perdu de son crédit,
Par l'amour et l'eau d'Hippocrène,
Sur ses vieux ans ragaillardi,
Pour chanter l'auguste du Maine,
De son cœur noble souveraine,
A fait une épître au mardi.
Si, loin des rives de la Seine,
Mon feu n'étoit pas engourdi,
Si, pour ma paresseuse veine,
Un vers bien doux, bien arrondi,
Ne coûtoit pas un peu de peine,
J'en aurois fait une au jeudi.
Ce n'est pas que, dans mon système,
Je fasse un prodigieux cas

De notre bruyant jeudi gras
Ou du saint jeudi de Carême;
Ni que le nom de Jupiter,
Nom très païen du dieu de l'air,
Que la très chrétienne Sorbonne
En beau latin toujours lui donne,
Soit un nom qui me soit fort cher;
Mais enfin c'est le jour que j'aime.
C'est lui qu'à Rome, au temps des dieux,
J'aurois, avec un soin extrême,
D'un beau marbre bien précieux,
Aussi blanc que la neige même,
Désigné pour mon jour heureux.
C'est le jour où je vous ai vue
C'est le jour où pendant trois mois
Mon âme doucement émue
Par les doux sons de votre voix,
Par votre gracieux sourire,
Votre aimable vivacité.
Connut chez vous le double empire
De l'esprit et de la beauté.
Là se rencontroient la gaîté,
La décence et la liberté,
Beaux esprits sans pédanterie,
Contes joyeux, propos divers,
Quelques grains de philosophie,
Mais trop peu de vos jolis vers.

Vous, dont le dieu du goût enlace
Les chiffres au même écusson,
Vous Cassini, vous d'Al.....,

Couple charmant que rien n'efface
Pour l'esprit et pour la raison,
Pour les talents et pour la grâce,
Mon cœur sourit à votre nom.
Ah ! si jamais sur l'Hélicon
Je suis, au gré de mon audace,
Dûment breveté d'Apollon,
Oui, je vous promets au Parnasse
Un beau temple de ma façon.

Sur les frontières de la France,
Parmi des milliers d'étourdis,
Je marche en un grave silence,
L'œil fixe et les bras enroidis,
Au son du tambour, en cadence.
Ce noble exercice a son prix ;
Mais, quelque goût qu'on puisse y prendre,
Auprès de vous deux dans Paris,
J aimerois encor mieux attendre
La semaine des trois jeudis.

A M. DE LA CHAISE[1]

Eh! qu'importe, ami, d'où provient
La vive et tendre sympathie,
Qui dès nos jeunes ans retient
Mon âme à la tienne assortie?
Cherchons en Montaigne pourquoi
Il aimoit tant la Boétie.
Si l'on m'interrogeoit de toi,
Je ferois même repartie :
« C'est que c'est lui, c'est que c'est moi. »
Aimons-nous; finissons la vie,
Comme on nous la vit commencer.
D'amitié comment se passer?
Sa volupté jamais n'ennuie;

1. M. de la Chaise, officier de cavalerie, commandait le régiment de Royale Normandie, lors de la révolte de Nancy, en 1791. Il a été depuis maréchal de camp et préfet du département du Pas-de-Calais. (*Note de l'édition de 1824.*)

L'âme qu'elle a su caresser
N'est plus qu'en elle épanouie,
Et d'autant plus *elle est jouie*[1],
D'autant moins peut-on s'en lasser.

1. Expression de Montaigne.

A MADAME DE SAINT-M....

En lui envoyant le livre intitulé : les Grâces [1]

Loin de moi la mythologie
Et ses rêves ingénieux !
J'aimois autrefois sa magie ;
Mais la vérité vaut bien mieux.

Euphrosine, Aglaé, Thalie,
Groupe charmant, trio vanté,
Zirphé vous remplace ; elle allie
Tout ce que l'on vous a prêté.

Vous n'êtes qu'un tableau fidèle
Dont elle est la réalité ;
On vous eût peintes d'après elle,
Si vous ne l'aviez pas été.

1. *Almanach des Muses*, 1772.

C'est votre taille, votre aisance,
Votre douce vivacité;
Dans ses yeux brillants, la décence
Le dispute à la volupté.

Sa vive et facile éloquence
Nous persuade sans effort;
Son esprit plaît sans qu'elle y pense;
Quand elle y pense, il plaît encor.

Oui, voilà les Grâces réelles!
Hélas! il n'est plus dans nos mœurs
D'élever des temples pour elles;
Mais leurs autels sont dans nos cœurs.

A MADAME

LA MARQUISE D'ARGENTEUIL

Adélaïde est un nom fortuné
A qui le sort aisément s'intéresse;
Quand on porta ce nom prédestiné,
On fut toujours reine, sainte ou princesse.
Le ciel pourtant ne vous a pas donné
Pour père un roi, des États pour partage;
Mais quoi! le trône est-il un avantage?
Pour être reine, en a-t-on plus d'appas?
N'enviez point ce superbe héritage;
Plaire et charmer, voilà votre apanage;
C'est un trésor que les reines n'ont pas.
Peut-être aussi n'est-ce point chose aisée
Que vous soyez un jour canonisée.
Mais être sainte, est-ce un honneur si doux?
Il en est tant!... Ah! quand on a votre âge,
Votre gaîté, vos yeux, votre langage,

Naissance, esprit, fortune, aimable époux,
On peut fort bien n'avoir pas grande envie
De se trouver encor par-dessus nous
Reine ici-bas, et sainte en l'autre vie.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE MORTEMART

Que j'aime en vous, mon cher marquis,
Cet esprit sain, ce tact exquis !
Ce que donne l'expérience,
Vous ne sauriez l'avoir acquis,
Vous l'avez deviné d'avance.
A vingt ans vous fuyez la cour,
Tout ce qu'à votre âge on encense,
Le jeu, les fêtes et l'amour,
Pour vous mûrir dans le silence.
Votre âme s'accroît, elle pense ;
Dans le travail de chaque jour
Vous voyez votre récompense.
L'amitié, mère du bonheur,
Divinité des cœurs honnêtes,
Est sûre, partout où vous êtes,
De trouver un adorateur.
En dépit de la flatterie,

Du rang et de la dignité,
Vous garderez, je le parie,
Votre amour pour la vérité,
L'indifférence réfléchie
Pour ce qui n'est que vanité,
Et cette sensibilité
Qui fait le charme de la vie
Et mène à la félicité.
Le public, ce juge volage,
Qui loue et qui blâme au hasard,
Admirant ce rare assemblage,
Deviendra juste à votre égard
Et dira de vous tôt ou tard
Que vous joignez l'âme d'un sage
A tout l'esprit des Mortemart.

A MONSIEUR

LE DUC DE MORTEMART

Sur son mariage
avec mademoiselle d'Harcourt de Lillebonne

Je ne crois point à nos amants
Et ne crois pas trop à leurs belles;
S'il en est qui de notre temps
Se soient promis d'être fidèles,
Le zéphyr léger sur ses ailes
Emporta bientôt leurs serments.
Tous leurs feux sont des étincelles;
L'éclair passager du moment,
C'est assez pour eux et pour elles.
Mais vous, dont ce siècle charmant
N'a point corrompu la droiture,
Vous dont l'âme est honnête et pure
Comme il la faut au sentiment,
Si vous jurez d'être constant

A l'adorable Lillebonne,
Vous le serez assurément;
Et que rien en cela n'étonne :
Amour lui-même en est garant.

Dans un des bosquets de Cythère
Je m'étois glissé l'autre jour :
Au pied d'un myrte solitaire,
Loin des ris qui forment sa cour
Étoit l'Enfant qu'on y révère.
Sur son visage courroucé
On voyoit la trace des larmes;
Sur son front doublement plissé,
Il ne restoit rien de ses charmes;
Son œil étoit morne et baissé;
Près de son carquois renversé,
Ses traits épars couvroient la terre;
Les ruisseaux de ce beau séjour
Cessoient leur murmure ordinaire;
Les fleurs se fanoient alentour :
Tout s'alarmoit de la colère
Que ressentoit le dieu d'Amour.
« Attaquons un dieu téméraire,
Disoit-il, et sachons punir.
Peu m'importe qu'il soit mon frère!
Je me sens né pour le haïr.
Un mortel qui de mon empire
Eût été l'honneur et l'appui...
C'est pour me braver aujourd'hui
Qu'en ses liens Hymen l'attire;
Vengeons-nous... » Ainsi que les rois,

Les dieux sont justes quelquefois.
Après un moment de silence,
Je vis aux signes du courroux
Succéder ceux de la clémence.
Ce n'étoit plus ce dieu jaloux,
Dont la voix sombre et menaçante
Jusque dans le fond de mon cœur
Venoit de jeter l'épouvante;
Il avoit le souris flatteur
De la tranquille bienfaisance,
Et peu s'en fallut, quand j'y pense,
Tant son air me paroissoit doux!
Que moi-même avec confiance
Je ne m'exposasse à ses coups.
« Ma foi! dit-il, je lui pardonne.
Puisque Mortemart, en effet,
Est seul digne de Lillebonne,
Je consens qu'Hymen la lui donne;
Moi-même n'aurois pas mieux fait.
Que tous mes biens soient leur partage!
Qu'ils soient unis! qu'ils soient heureux!
Toujours l'un de l'autre amoureux,
Qu'ils usent du droit du bel âge!
Que le temps ajoute à leurs feux!
Que, loin d'affoiblir ces beaux nœuds,
Il les serre encor davantage!
Qu'ils puissent bientôt tous les deux
Sourire ensemble à leur image
Dans des rejetons dignes d'eux,
Qui retraceront le courage
Et les vertus de leurs aïeux! »

Remerciez la destinée :
Il est arrivé, ce grand jour.
Je vous vois conduit par l'Amour
Dans le temple de l'Hyménée.
C'est là qu'en présence des cieux,
Le front tout brillant d'allégresse,
Vous prononcez avec ivresse
Ce mot qui va combler vos vœux.
Mais celle que votre cœur aime,
Dans un trouble religieux,
Belle de son embarras même,
Près de vous baissant ses beaux yeux,
Le dit aussi... ce oui suprême.
Le temple aussitôt s'embellit ;
Hymen est content, il sourit.
Le laurier du dieu de la Thrace
Sur l'autel au myrte s'unit,
Et la rose avec eux s'enlace.
La douce innocence rougit.
L'Amour bat des mains avec grâce,
Et toute la France applaudit.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE MORTEMART

En lui adressant l'épître sur le mariage de son frère

L'Amitié, l'Hymen et l'Amour
Sont les bienfaiteurs de la terre ;
Ces dieux sans cesse en font le tour,
S'arrêtant chez qui sait leur plaire,
Et pour se choisir un séjour,
Aux riches palais de la cour
Souvent préfèrent la chaumière.
Quel bonheur pour l'humanité,
Si, vivant comme de bons frères,
Dans leur voyage concerté,
Loin d'avoir des routes contraires,
Ils marchoient du même côté !
Mais ensemble on ne les voit guères.
Toutefois un heureux bruit court :
On dit que ce trio s'apprête

A venir embellir la fête
Qui se donne au château d'Harcourt;
De la touchante Lillebonne
Ils ont ouï la douce voix :
Ils viennent former sa couronne
Et veulent désormais tous trois
Se fixer près de sa personne.
De ces trois dieux, jusqu'à ce jour,
J'en ai servi deux, et j'espère
Servir le troisième à son tour.
Vous qui méritez de leur plaire,
En leur disant un grand merci
De ce qu'ils font pour votre frère,
Appuyez l'hommage sincère
Que ma muse leur offre ici,
Et faites-leur une prière
Pour qu'ils me traitent bien aussi.

A M. DE LA MARCHE

Premier président honoraire du Parlement de Bourgogne le jour qu'il eut soixante-dix ans

Oui, Fontenelle avoit raison,
Et vous confirmez son adage,
De nos ans l'arrière-saison
Commence le printemps du sage;
C'est l'aurore de son bonheur;
Caché dans un coin de la terre
Et content d'être spectateur,
Il y voit, comme du parterre,
La scène dont il fut acteur.
Assis au port, il voit l'orage;
Sur la mer de l'ambition
Il voit les fous faire naufrage,
Et notre jeunesse volage
Se livrer à l'illusion,
Douce compagne du bel âge.

Tranquille au sein de l'amitié,
La longue chaîne des chimères
Qui bercent nos têtes légères
Lui paroît digne de pitié.
Mais instruit par l'expérience,
Songeant au passé sans rougir,
Il nous voit avec indulgence
Et plaint l'homme sans le haïr.

Sur le théâtre de la vie
Vous parûtes avec éclat;
L'homme se doit à la patrie,
Vous avez vécu pour l'État :
Vivez aujourd'hui pour vous-même;
Après tant d'austères travaux,
On goûte le bonheur suprême
De la retraite et du repos.
Joindre l'utile à l'agréable,
Partager ses loisirs heureux
Entre les plaisirs vertueux
Et ce que les arts ont d'aimable,
Encourager tous les talents,
Sur l'infortune et l'industrie
Étendre ses bras bienfaisants,
Faire aux laboureurs indigents
Connoître l'amour de la vie,
Instruire, orner l'humanité
Par ses écrits, par ses exemples :
Aux beaux ans de l'antiquité,
Vous auriez mérité des temples.
Qui peut comparer son printemps

A celui de votre vieillesse?
Vous nous cachez vos cheveux blancs
Sous les roses de la sagesse.

O vous, dont l'esprit nous séduit,
Digne rival de Fontenelle,
Suivez en tout votre modèle,
Et vivez cent ans comme lui!

VERS

DE M. LE VICOMTE DE NARBONNE

A MADAME DE NERMONT

Non, la félicité n'est pas une chimère :
Bonnard, l'heureux Bonnard me le fait confesser.
Sa candeur, son esprit, son air tendre et sincère,
Tout en lui, dites-vous, sait vous intéresser.
Je conçois le bonheur par celui qu'il éprouve.
Plus il est grand, hélas ! plus il est envié.
Il a raison : il est une félicité :
Je vous vis, et j'y crus; il vous plaît, il la trouve.

VERS

FAITS A L'OCCASION DES PRÉCÉDENTS

Je crois à l'esprit de Narbonne,
A son art de parler, d'écrire élégamment;
Mais au bonheur qu'il me soupçonne,
Je n'y crois point assurément.

Hélas! j'ai beau dire et beau faire,
Il me faudra demain croire à mes vingt-neuf ans;
Quant à cette Raison, triste fille du Temps,
En vérité, je n'y crois guère.

O ma belle maîtresse, aimable liberté!
J'ai vu l'heure où sur moi tu perdois ton empire.
Nermont paroît, et l'on désire;
Près d'elle, malgré soi, l'on se sent arrêté;
On la voit, on l'écoute, et bientôt on soupire.
Elle a tout ce qui nous attire,

Tout ce qui pare la beauté;
O sages! craignez son sourire,
Et sa voix douce, et sa gaîté.
Sur vingt cœurs à la fois elle essaîra ses armes;
Un coup d'œil lui suffit pour régner à son gré;
Tout ce qu'on me dira du pouvoir de ses charmes,
Sans hésiter je le croirai.
Mais qu'on donne des lois à cette âme rebelle,
Ou qu'on croie en venir à bout,
Qu'on puisse l'enflammer, être adoré par elle,
Oh! je ne le crois point du tout.

Avec beaucoup d'esprit, on est souvent bien bête.
Vous tous que sous son joug elle sait asservir,
Si vous craignez l'amour et les maux qu'il apprête,
Quand un pareil objet à vos yeux vient s'offrir,
Il n'est qu'un moyen, c'est de fuir
Et de ne pas tourner la tête.

A MONSIEUR

LE VICOMTE DE NARBONNE

Qu'il me seroit doux de vous croire,
Lorsque vous vantez mon bonheur !
Moi, de Nermont être vainqueur !
Hélas ! ce seroit trop de gloire
Et trop de plaisir pour mon cœur.
Loin de moi ce rêve enchanteur !
Par vos louanges mensongères,
Vous ne me convaincrez jamais.
Les bons vers ne sont-ils pas faits
Dans le beau pays des chimères !
Sans doute, ou la cour d'Apollon
Est votre séjour ordinaire,
Ou vous en avez bien le ton :
Car en trompant vous savez plaire.
Ah ! faites souvent des chansons ;
Le chœur des Muses vous l'ordonne :

C'est à moi qu'il faut des leçons.
Près de vous, aimable Narbonne,
J'en prendrois de l'art de rimer ;
De l'art peu connu de charmer,
Je sais bien que Nermont les donne :
S'il s'agissoit de l'art d'aimer,
Je n'en recevrois de personne.

A MADEMOISELLE FANNIER[1]

En lui envoyant un petit Amour habillé en housard[2]

Le voilà, l'enfant de Cythère,
Qui suit les drapeaux du dieu Mars,
En qualité de volontaire,
Dans les dragons ou les housards!
C'est un franc pandoure, un corsaire,
Qui, sans discipline et sans frein,
Ne se plaît qu'au mal qu'il peut faire,
Querelleur, hargneux et mutin,
Vrai héros de petite guerre,
Ne respirant que le butin.
Que j'aime à le voir sous les armes!
Que l'uniforme lui sied bien!
Quel grand sabre! son air vaurien

1. Alexandrine-Louise Fannier ou plutôt Faniez (1745-1821), actrice. Elle joua à la Comédie-Française, où elle obtint surtout un succès de beauté.

2. *Almanach des Muses*, 1775.

Lui prête encor de nouveaux charmes.
Il semble nous menacer tous
D'entrer chez nous par escalade.
Tremblez, mortels, fuyez ses coups;
Mais, en le fuyant, gardez-vous
De tomber dans une embuscade.
Si, par malheur, sur le chemin,
Vous rencontrez Alexandrine,
Avec sa friponne de mine,
Son nez en l'air, son œil lutin,
Ne songez pas à vous défendre;
Hélas! en cette occasion,
Ne songez pas même à prétendre
Une capitulation;
Sans résister, il faut vous rendre,
Et vous rendre à discrétion.

A M. LE COMTE DE BISSY[1]

Cher comte, quand pourrai-je apprendre
Que l'on a vu le Saint-Esprit,
Dans Versailles, sur vous descendre
Et se placer sur votre habit !
Je sais bien, pour qui l'envisage
Un peu philosophiquement,
Que, malgré les grands et l'usage,
Un cordon bleu n'est qu'un ruban;
Et, me dira-t-on gravement,
Qu'est-ce qu'un ruban pour un sage ?
Ce n'est rien, d'accord; mais pourtant,
Si, comme a dit le vieux Normand[2],
Il est des hochets pour tout âge,
Il en est aussi pour tout rang.

Si le hochet tant honorable

1. *Almanach des Muses*, 1775.
2. Fontenelle.

Dans le pays des courtisans
Se donne au mérite, aux talents,
A l'art de plaire et d'être aimable,
Vous ne l'attendrez pas longtemps.

A M. DE GUIBERT

J'AIME de ton pinceau la mâle liberté;
Ce tableau que ton âme offrit à ma patrie,
L'éloquence et la vérité
L'ont tracé de leur main hardie.
Suis tes nobles projets dans les camps, dans les cours;
Interroge la voix des guerriers et des sages;
A t'instruire, à penser employant tes beaux jours,
Achève heureusement tes utiles voyages.
Dans le nord de l'Europe habite la raison.
Hélas! depuis longtemps de la France on l'exile,
Et loin de nous, c'est là, dit-on,
Qu'elle établit son domicile.
Mais la triste Pologne en proie aux factions,
Aux feux de la discorde, à la guerre civile,
Déchirée et sanglante en ses divisions,
N'est pas sans doute un des cantons
Que la sage déesse a choisis pour asile.
Tu la verras plutôt à la cour des Césars,

Aux lieux où l'on chérit Thérèse ou Catherine.
Affermi sur le trône, à l'abri des hasards
Que provoquoit naguère une brigue intestine,
Ce Gustave qu'elle illumine
Voit son nom glorieux voler de toutes parts.
Frédéric la connoît; ce favori de Mars,
Cet émule fameux d'Horace et d'Alexandre,
Grand homme couronné, digne ami des beaux-arts,
T'a jugé digne de l'entendre.
En admirant tes vers, il te lira les siens.
L'un de l'autre charmés, dans vos longs entretiens,
Vous approfondirez ce grand art de la guerre,
Art savant, mais terrible, et pourtant nécessaire,
Qui guérit quelques maux et nuit à tous les biens.

Quand ton juste coup d'œil, embrassant toutes choses,
Aura dans chaque État comparé les ressorts
Qui font en sens divers mouvoir ces vastes corps,
Les maux avec les biens, les effets et les causes,
Rapporte à ton pays le fruit de tes efforts;
Et, pour mieux le servir, redoublant de courage,
A la vérité seule ayant fait ton serment,
Malgré la calomnie et sa jalouse rage,
Sur sa base solide assied ce monument,
Des mœurs, des arts, des lois admirable assemblage,
Dont le vaste et sublime plan
Immortalise ton jeune âge.
Ta main en a jeté les premiers fondements,
Elle achèvera son ouvrage;
Et jamais des plus beaux talents
On n'aura fait plus bel usage.

Mais en applaudissant tes desseins vertueux,
Qui peut t'en assurer la réussite entière?
S'il est beau d'éclairer la terre,
Ce sublime plaisir est toujours dangereux.
De ton zèle illustre victime,
Tu pourrois aux mortels arracher leur estime
Et n'en être pas moins persécuté par eux.
Que la timidité d'un cœur pusillanime
N'aille pas retarder ton essor généreux!
Obéis au génie, à son feu qui t'anime;
En servant les humains, vois la postérité;
C'est elle dont la voix fait le destin du sage.
Si ton siècle injuste ou volage
Refuse à tes vertus un laurier mérité,
Vois-la de ce laurier couronner ton image;
Espère enfin qu'un jour nos neveux enchantés
Se reposeront sous l'ombrage
Des arbres que pour nous ta main aura plantés.

A MADAME BARBIER[1]

Ce je ne sais quoi si vanté,
Ce ton, ces grâces qui préviennent,
Et qu'on préfère à la beauté,
Vous les avez, c'est vérité :
Les femmes mêmes en conviennent.
Soit que sur la harpe parfois,
Promenant une main charmante,
Aux accords formés sous vos doigts
Vous joigniez votre voix touchante;
Soit qu'au bal nous regardions tous
Votre danse vive et légère,
Ces pas voluptueux et doux
Qui ne font qu'effleurer la terre;
Soit que, rendue au sentiment,
Et vous y livrant tout entière,
Vous nous laissiez voir une mère
Qui folâtre avec son enfant;

1. *Almanach des Muses, 1776.*

C'est toujours en vous même aisance,
Même grâce en vos mouvements,
Et toujours nouveaux agréments,
Cachés sous l'air de négligence.
Votre esprit ne veut point primer ;
Il est comme votre figure ;
Ainsi qu'elle, pour nous charmer,
Il n'a pas besoin de parure :
C'est un feu doux en son éclat,
Dont la lumière naturelle,
Même à l'instant qu'il étincelle,
Ne blesse point l'œil délicat.
Il faut que je le dise encore :
Vous joignez à ces dons divers
Une qualité que j'honore ;
C'est votre estime pour les vers.
Églé, vous devriez en faire ;
Je gage que ces vers heureux
Sont dignes enfants de leur mère,
Simples comme elle, et gracieux.
Voulez-vous que je vous apprenne
Comme, en cadençant des chansons,
L'oreille veut que l'on ramène
Plus d'une fois les mêmes sons ?
Cet art est un léger mystère,
Que vous aurez bientôt appris ;
Mais j'attends de vous en salaire,
Pour moi-même et pour mes écrits,
Quelques leçons de l'art de plaire.

A MADAME

LA COMTESSE DE MANDELOT[1]

Après son départ

En tous lieux on vous rend les armes,
O Mandelot, vous le devez savoir;
Le naturel, la décence et les charmes
Sur les cœurs ont bien du pouvoir.
Ici l'on pleure votre absence;
Ce séjour avoit mille appas,
Embelli par votre présence ;
Mais la gaîté n'est plus où vous n'habitez pas.
Nous écoutons pourtant volontiers la vieillesse
Faire de vos vertus, de vos traits, de vos yeux,
Avec le feu de la jeunesse,
Un éloge sentencieux.

1. Marie-Huberte Dubreuil de Sainte-Croix, comtesse de Hautepierre, baronne de Mandelot, femme auteur (1755-1822).

Celui qu'on vit jadis tant amoureux,
Si bien traité, si médisant des dames,
Comme vous, s'il en trouvoit deux,
Consentiroit à bien parler des femmes.
Amis, parents, tout s'entretient de vous;
On vous loue et l'on vous désire :
De nos loisirs c'est l'emploi le plus doux.
Quant à moi, mes regrets ne sauroient se décrire;
Par ma main, s'ils étoient tracés,
Je craindrois de trop vous en dire,
Ou bien de n'en pas dire assez.

A M. CLÉMENT[1]

Pourquoi, guidé par le flambeau
D'une sombre philosophie,
Regarder le cours de la vie
De l'œil dont se voit un tombeau?
Il vaut mieux, sans misanthropie,
Voir, avec un prisme flatteur,
Les erreurs dont elle est remplie
Sous une agréable couleur.
Les hommes, quoi qu'on en publie,
Sont les hommes de tous les temps,
Toujours guidés par la folie,
Toujours légers, mais peu méchants.
Loin de moi la raison sauvage,
Qui chagrine au lieu d'éclairer!
Démocrite me paroît sage;

1. C'est le célèbre critique et l'ennemi particulier de Voltaire, Jean-Marie-Bernard Clément.

On peut rire : à quoi bon pleurer ?
Qu'à Jean-Jacque exhalant sa bile
Tout ici-bas fasse pitié :
Pour moi, je suis moins difficile ;
Je crois, dans ce monde futile,
Aux vertus, même à l'amitié.
Si c'est, hélas ! une chimère
Pareille aux rêves du sommeil,
Elle a du moins de quoi me plaire,
Et je crains l'instant du réveil.

EPITRE [1]

A M. LE CHEVALIER BONNARD

PAR ANTOINE BRET [2]

Mon jeune ami ! je ne viens point t'instruire
En l'art des vers, où dès le premier pas
Avec transport ta muse se fit lire.
Sous l'étendard de ce dieu qui t'inspire
Je suis au plus au nombre des soldats ;
La gloire veut qu'on l'aime avec délire,
Je soupirai, mais je ne brûlai pas.
J'avois gardé tous mes feux pour Thémire.

Mais toi, l'amant de la Divinité
A double titre, et l'amant bien traité,
Remplis ton cœur de flammes pour la belle,

1. *Mercure de France*, avril 1774, t. II, p. 36.
2. Antoine Bret, auteur dramatique (1717-1792).

Consume-toi, surtout sois-lui fidèle;
Que tour à tour sa main, d'un beau laurier
Ceigne le front du chantre et du guerrier.
A Maillebois ton destin fut de plaire;
C'est un présage heureux pour tes travaux,
De nos soldats sa voix fait des héros;
Tu le verras quelque jour à la guerre,
Près de Condé n'avoir plus de rivaux,
Tu marcheras, ami, sous leurs drapeaux :
En les suivant que ne peux-tu pas faire?

Sur l'autre point, je te sais des amis
Qu'en ses projets Apollon t'a choisis...
Et ce Bertin dont la joyeuse sève
Décrit si bien les bachiques concerts;
Et ce Dorat qui, chaque jour, s'élève
Et qui servit de modèle à tes vers.

Toujours féconde en hommes de génie,
Du seul Buffon notre heureuse patrie
Peut se vanter; Buffon en vaut plus d'un;
Il les vaut tous; mais de la poésie
Le luth se tait; rends-lui ton harmonie :
Il est à toi, s'il doit être à quelqu'un.
Ce luth sacré perdit sa mélodie
Au même instant qui nous ravit Piron,
Et sous ses doigts rendit le dernier son.

Si tu le prends, Melpomène ou Thalie
Viendront bientôt s'offrir à tes regards;
Mais sauve-toi des modernes écarts.

Ton cœur est vrai; suis son heureuse pente,
Et ne vas point, travestissant nos arts,
Prendre une voix faussement éloquente,
Te proposer de factices vertus,
Des passions dont l'excès épouvante,
Et démentant la nature constante,
Changer ses tons par un cruel abus.

Il est encore un écueil redoutable,
Écueil funeste aux beaux esprits du temps;
On te dira qu'il suffit d'être aimable,
Qu'un vain savoir ne fait que des pédants :
Si tu le crois, tu bornes ta carrière
Au seul plaisir de caresser tes sens.
Eh quoi! Toujours avec des vers galants
Payer le cœur d'une beauté peu fière
Qui te paroît sensible à tes accents,
Mais qui se rend à ta fraîcheur première,
Au doux tribut qu'annonce ton printemps?

Et quand du poids des rapides années
Ton cœur flétri sentira les effets;
Quand du matin les fleurs seront fanées,
De ton midi quels seront les succès?
Flore à tes yeux, de son aile légère,
Caressera le bouton jeune et frais;
Tu gémiras : est-ce un moyen de plaire?
Flore te laisse à de tristes regrets.

Ah! mon ami! Racine à son aurore
A des anciens déjà vu les trésors;

Il les relit, il les médite encore.
Il n'a point fait d'inutiles efforts.
Racine laisse un nom que l'on adore,
Lorsque Pradon, écrivain ignorant,
Des froids rimeurs obtient le dernier rang.

Dussé-je ici passer pour pédagogue,
A ce propos écoute un apologue
Court si je puis, utile heureusement.

On dit qu'un jour l'orgueilleuse Science
En son chemin trouva le Bel-Esprit.
Fier des succès qu'il eut toujours en France,
Dit-il un mot, lui-même s'applaudit;
De cent objets prend la superficie
En un moment, et croit qu'il se varie,
Qu'il est profond et fait tout pour charmer.
Il croyoit vrai. Notre beauté romaine
Le trouve aimable et finit par l'aimer.
Or voilà donc le petit-maître en scène;
Comme François, il sait, tendre et coquet,
Saisir l'instant; l'aventure lui plaît
Tant et si bien que la bonne Lucine
Est appelée et vient, à la sourdine,
Après neuf mois faire le dénouement.
Quel fruit heureux d'une union si belle!
Lui seul pourroit se peindre dignement.
Un feu rapide en ses yeux étincelle,
Ce qu'en son sein la nature recèle
N'a rien d'obscur pour son entendement.
Tout ce qu'il peint, il le peint d'après elle.

Ici l'Albane, et, quand il veut, Apelle;
Il réunit la force à l'agrément :
D'un demi-dieu c'est l'image fidèle.
De son front part un céleste rayon :
Tout garantit la durée éternelle
Qu'auront ses jours; *le Génie* est son nom.

Cher chevalier, ma fable te plaît-elle?
Au bel esprit réunis le savoir,
Et tes écrits (j'en ai le doux espoir)
Seront payés d'une vie immortelle.
Lorsque, arrivant aux bords de l'Armançon [1],
Tu reverras l'émule de Buffon,
Ce Pline aimable en qui de la science,
Depuis longtemps tous les trésors ouverts
N'ont pu ravir ni la mâle éloquence,
Ni l'agrément, ni le don des bons vers,
Guénault [2] enfin, ami sûr et fidèle :
Dans le transport qui viendra te saisir,
Tu t'écrieras : oui, voilà mon modèle,
Et j'avouerai qu'on ne peut mieux choisir.

1. Rivière qui passe à Semur, ville natale du poète.
2. Guéneau de Montbeillard.

A M. BRET[1]

Que, rival du dieu de la Thrace,
Maillebois, menant nos soldats,
Leur fasse gaîment sur ses pas
Braver le soleil et la glace;
Que sa vive et prudente audace
Sache épier l'occasion,
Asseoir un camp, marquer la place,
Où, réduit à l'inaction,
L'ennemi doit demander grâce;
Et qu'unissant tous les talents,
Il fasse encor des vers charmants,
Dignes de Catulle et d'Horace;
Que Buffon, planant dans les cieux,
Et déchirant d'une main sûre
Le voile épais qui pour nos yeux
Cacha si longtemps la nature,

1. *Almanach des Muses*, 1779.

Parle d'elle comme les dieux :
Je sais honorer le génie
Dans Maillebois et dans Buffon;
J'applaudis au nerveux Piron
Dans sa belle *Métromanie ;*
J'admire Voltaire, et je dis :
Voilà les dignes favoris
De la déesse de mémoire !
Voilà les beaux noms que la gloire
Place parmi ses noms chéris !
Entre eux et moi quelle distance !
Comme rimeur, comme guerrier,
C'est bien la gloire que j'encense :
Mais pour un obscur officier
Végétant d'après l'ordonnance.
Pour un auteur sans conséquence
De quelque ouvrage familier,
Prétendre à son double laurier,
Ce seroit double extravagance.
N'y pouvant atteindre, je prends
Le parti de l'insouciance.
Aux douces erreurs du printemps
J'abandonne mon existence.
Sans ambition, sans tourments,
Voyant un jour suivi par l'autre,
Je lis des livres du vieux temps,
Et je sers des beautés du nôtre.

A MONSIEUR

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU

Qui m'avoit envoyé son Épître à M. de Voltaire sur le mois d'auguste

Hélas ! oui, vous avez raison :
Dans ce temps de philosophie,
Malgré sa triple académie,
Malgré d'Alembert et Buffon,
Malgré son Encyclopédie,
Notre charmante nation
Conserve un peu de barbarie.
Notre langue sage et polie
Auroit pour sa perfection
Parfois besoin d'être ennoblie ;
Au lieu d'y mêler le jargon
De notre bonne compagnie,
Plus d'une vieille expression
Y pourroit être rajeunie...

Mais avant de changer les mots,
Si d'abord nous changions les choses ?
Mœurs, abus, préjugés, impôts :
Quel champ pour les métamorphoses !
Louis promet qu'il les fera ;
Un roi peut tout ce qu'il veut faire ;
S'il y parvient comme on l'espère,
Dieu sait comme on le bénira !
En attendant, il est bien juste
Que nous rendions, en son honneur,
Au mois chéri du laboureur
L'antique et le beau nom d'auguste.
L'équitable postérité
Saura qu'en sa splendeur première
Ce mois fut réhabilité
Par votre muse printanière,
Et que vous avez mérité,
En commençant votre carrière,
Que Voltaire vous ait chanté.
Dans son estime soutenue
Pour l'Homère de notre temps,
Elle contraindra dans cent ans
L'Envie étonnée et vaincue
De lui bâtir un monument,
Où se placera la statue
Qu'on lui dressa dès son vivant.
Là seront, chacun à leur place,
Autour de ce dieu des beaux vers,
Ornés de lauriers toujours verts,
Les saints, les élus du Parnasse.
Mais sans beaucoup se souvenir

De tous les François de l'Église,
De ces tristes François-Xavier[1],
De Salles, de Paule et d'Assise,
Dans ce temple solide et beau
D'une architecture immortelle,
Elle réserve une chapelle
Pour le François de Neufchâteau.

1. L'auteur prononçait évidemment *Xavir,* puisqu'il fait rimer ce mot avec *souvenir.*

A MONSIEUR

LE DUC DE MORTEMART

Qui venoit d'obtenir le régiment de Lorraine

Vous m'avez fait plaisir extrême,
Aimable duc, et j'ai déjà
Chanté vingt fois alléluia,
Quoique nous soyons en carême.
Le cœur a sa religion :
Sur les succès de ce qu'il aime
Il règle sa dévotion.
Ce que c'est que la vie humaine !
Je vous ai vu mon lieutenant,
Sur l'esplanade et dans la plaine,
A droite, à gauche, en mouvement,
Quatre fois au moins par semaine,
Sous mon grave commandement.
O révolution soudaine !
C'est bien votre tour à présent !

La Gloire par la main vous mène :
Moi, je végète obscurément ;
Vous avez un beau régiment,
Et je ne suis pas capitaine.
Mais suivons chacun notre essor;
J'ai prévu le vôtre d'avance;
Et cependant, quoique le sort
Ait mis entre nous de distance,
Jusqu'ici je vous aimai fort...
Vous serez maréchal de France :
Je saurai vous aimer encor.
Il est vrai que votre naissance,
Vos titres brillants, l'opulence
Et l'attirail d'un rang si haut,
Tout l'accessoire qu'il vous donne,
Sont très rarement ce qu'il faut
A l'amitié naïve et bonne;
Mais puisque c'est le seul défaut
Qu'elle trouve en votre personne,
Votre esprit juste et gracieux,
Votre cœur tendre et vertueux
Méritent bien qu'on vous pardonne.

A GLYCÈRE[1]

O très séduisante Glycère,
Écoutez-moi : j'aurois tout bas
Une question à vous faire :
M'aimez-vous ? ne m'aimez-vous pas ?
Répondez, et soyez sincère.
Je sais très bien que la beauté,
Fausse quelquefois par prudence,
Sait ménager la vanité
Au même instant qu'elle l'offense,
Et désarmer par le silence
Les doux propos ou la gaîté
Un questionneur entêté,
Qui veut savoir ce qu'elle pense
Et ne plus être ballotté
Entre la crainte et l'espérance.
Parlez sans ambiguïté;

1. *Almanach des Muses*, 1776.

Affligez-moi sans indulgence;
Point d'obligeante obscurité :
Dire une fois la vérité
Ne tire point à conséquence.

D'honneur! l'amour est sans pitié.
En butte à sa rage inhumaine,
Esclave très humilié,
Avec du temps et de la peine,
En me débattant dans ma chaîne,
Enfin je m'étois délié;
Et fuyant à travers l'orage,
Porté sur les flots, à la nage,
J'entrois au port de l'amitié.
Là, recueillant sur le rivage
Quelques débris de ma raison
Par bonheur sauvés du naufrage,
Détrompé de l'illusion,
Sans grands plaisirs, sans passion,
Vivant à peu près comme un sage,
J'avois, au défaut du bonheur,
La paix et le calme du cœur.
Loin de regretter son délire,
Je bravois l'amour, quand, hélas!
Je vis tes dangereux appas,
Tes jolis yeux et ton sourire,
Dont je ne me défiois pas.
Tu me parles, ta voix m'attire;
Tes yeux m'attaquent, je combats :
Mes projets, mon expérience,
Tu détruis tout cela d'un mot,

Et je suis, presque sans défense,
Pris dans tes filets comme un sot.
Quel destin ! coquette et légère,
Aimant peu, ne songeant qu'à plaire,
Je vois qu'un amant bien loyal
Jusqu'ici ne te convient guère ;
Que ton cœur enfant lui préfère
Les jeux, les pompons et le bal ;
Que sous ton empire inégal...
Mais qu'y faire enfin ? je t'adore,
Sans trop compter sur le retour,
Et, leurré par toi dans ce jour,
A tes pieds je m'empêtre encore
Dans tous les gluaux de l'amour.

VERS

DE M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD

A M. DE BONNARD

HIER, ami Bonnard, avec d'aimables fous,
De pampre et d'immortelle ayant ceint notre tête,
De l'amitié nous avons fait la fête
Et t'avons bu par tous les bouts,
En vosnes ta santé, tes plaisirs en champagne,
Et tes amours, que sagesse accompagne,
En liqueur de madame Amphoux.

REPONSE

A M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD

Le vosnes, le champagne, et puis madame Amphoux
Sont un trio de bonne compagnie,
Mais qu'il faut fêter avec vous :
Car sans vous il n'est point d'orgie.
Santé, plaisir, amour, voilà nos biens parfaits;
Voilà le vrai nectar et la pure ambroisie,
Que de sa main vraiment amie,
Nature distille à jamais
Pour bien faire goûter la vie.
Savourez-les longtemps, et toujours à grands traits.
Pour moi, je meurs de peur, hélas! que la sagesse,
Disposant seule de mes jours,
N'ait, sans pitié pour ma jeunesse,
Brisé le flacon des amours.
Sachant bien qu'à mon âge il faut une maîtresse,
Elle m'en donne une de sa façon,

Que j'ai juré d'aimer sans cesse :
Cette maîtresse est la raison,
Auguste et sublime immortelle,
Qui n'a, c'est bien assez, contre elle que son nom.
Aimons, faisons aimer ma conquête nouvelle;
Rendons-la, si nous le pouvons,
Douce et touchante autant que belle;
Mettons-lui parfois des pompons;
Égayons-la par des chansons,
Et même avec elle buvons
A ce qu'il faut quitter pour elle.

A MADAME

LA COMTESSE DE GENLIS

Le lendemain du spectacle du jardin de l'amitié, où ses pièces furent jouées par ses deux filles, le 17 *mars* 1779

C'est la vertu, c'est le génie,
C'est la nature et la raison,
C'est la grâce à l'esprit unie,
Qui, de la décente Thalie
Empruntant la séduction,
Dans un style plein d'harmonie,
Hier nous ont donné leçon.
Femme étonnante, heureuse mère,
Modèle aimable des auteurs,
Vous créâtes si bien pour plaire
Et vos pièces et vos acteurs,
Que l'on ne sait qui l'on préfère.
Mais, belle Genlis, si j'osois,
Au milieu de tous les hommages,

Vous dire ici tous mes secrets,
Ces drames si beaux, si parfaits,
Si dignes de charmer les sages,
Ne sont pas ceux de vos ouvrages
Que j'aimerois mieux avoir faits.

ÉPITRE A M. DORAT[1]

Sincère ami, parjure amant,
Poète aimable, homme charmant,
Ne crains pas que je les oublie,
Ces moments heureux, mais trop courts,
Où nous parlions philosophie,
Après avoir parlé d'amours.
Que du moins ta correspondance
Supplée à ton doux entretien !
Console-moi de ton absence
En versant ton cœur dans le mien.
Causons en toute confiance ;
Cher fripon, ne me cache rien :
Que fais-tu de tes deux maîtresses[2] ?

1. *Almanach des Muses*, 1775.
2. Dans l'*Almanach des Muses*, on lit :

Que fais-tu de tes cinq *maîtresses ?*

On se moqua de Dorat qui répondit :

Il est passé, le temps des cinq *maîtresses.*

Il en supprima trois ; on rit encore, il rétablit les *cinq*.

« Bonnard, dit La Harpe, avoit le défaut d'être un peu

Les gardes-tu? les sers-tu bien?
Leurs querelles et leurs caresses
Ont-elles brisé ton lien?
Non, je le vois, tu t'en amuses.
A plaisir tourmentant leurs cœurs,
Par jour tu leur fais cent noirceurs,
Et tu n'es fidèle qu'aux Muses.
Ma foi! tu prends le bon parti.
Je crois tes maîtresses fort belles;
Mais les Muses le sont comme elles,

louangeur. Il adresse à... Dorat des flagorneries poétiques, qu'on sait bien ne devoir pas être prises à la lettre, mais qu'on est toujours fâché de voir adressées à un mauvais écrivain. Il ne manque pas de le prendre par son foible, la prétention d'homme à bonnes fortunes.

Cher fripon, ne me cache rien :
Que fais-tu de tes deux maîtresses?

et le cher fripon lui répond :

Il s'est enfui, le temps des deux maîtresses.

Voilà du moins ce qu'on lit dans le recueil de Bonnard (édition de 1791) où l'on a inséré la réponse de Dorat; mais on n'a pas oublié qu'il y avoit d'abord :

Que fais-tu de tes cinq maîtresses?

Et les *cinq maîtresses* se trouvoient aussi dans la première édition de la réponse de Dorat. On se permit d'en rire un peu. Que fit-il? Dans une édition subséquente, il substitua *deux* à *cinq,* et le public de rire encore plus de cette modeste suppression. Que fit encore l'auteur dépité? Dans une troisième édition, il remit bravement les *cinq maîtresses,* en dépit des envieux et des rieurs. Il avoit raison; il ne lui en coûtoit pas plus pour les *cinq* que pour les *deux :* tout cela étoit l'affaire d'un trait de plume. »

Et tu n'en seras point trahi.
Sois leur amant, sois leur ami.
Que tes vers dictés par les Grâces
Soient applaudis par les Amours!
Vois naître en tous lieux sur tes traces
Des roses qui vivront toujours.
Que ta plume aimable et chérie
Peigne en se jouant nos travers!
Sois à jamais pour la patrie
Le dieu fêté des jolis vers!
Domptant rivaux et beauté fière,
Variant ton rapide essor,
En débutant dans la carrière,
Tu la parcourois sans effort.
Vainqueur modeste et fait pour plaire,
De concert avec les neuf Sœurs,
Les ris badins ornoient de fleurs
Ta casaque de mousquetaire.
Les ans n'ont point changé ton sort.
Sur le Parnasse et dans Cythère,
Tu seras bien longtemps encor
Général de troupe légère :
Honorable et brillant emploi,
Pour qui l'on n'a donné qu'à toi
La survivance de Voltaire.
Nous tous, faiseurs de madrigaux,
De stance, épître familière,
Tes soldats, et non tes égaux,
Marchons gaîment sous ta bannière,
En répétant tes vers nouveaux.
Le plaisir! c'est ton cri de guerre.

Si nous portons à nos chapeaux
Quelques brins de myrte et de lierre,
Symbole et prix de nos travaux,
Toi, notre chef, notre héros,
Tu portes la couronne entière.

RÉPONSE DE M. DORAT[1]

De Tivoli le possesseur charmant,
Pour bien louer te légua ses finesses.
Que je les crains, les vers que tu m'adresses!
Ma vanité vient d'y croire un moment.
Mon front ceignoit la palme du génie,
Que par tes mains le goût venoit m'offrir;
De tes chansons savourant l'harmonie,
Je me laissois doucement pervertir.
Mais je reviens à ma philosophie :
J'allois rêver; tu m'apprends à jouir.
Le vrai triomphe est dans la modestie,
Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.

Va, nous servons sous la même bannière;
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,

1. *Almanach des Muses*, 1775.

Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grand honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller, tant bien que mal,
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre général :
En cheveux blancs professant l'art de plaire,
Il a vieilli sans maître et sans rival.
Franchit qui peut ce roc où Mnémosyne
Brave la foudre à l'ombre du laurier !
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
Cueillons des fleurs au bas de la colline :
L'envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les ailes des vents;
L'automne est froid, c'est la saison du sage :
Les fous heureux sont tous dans leur printemps.
Je m'aperçois que le mien déménage,
Et je voudrois saisir à son passage
Son dernier myrte et ses derniers instants.
Il s'est enfui, le temps des deux maîtresses !
Sensible et douce, une me reste encor,
Et mon désir se borne à ses caresses :
Deux sont un bien, mais une est un trésor.

A MADAME ***

Qui avoit adressé à l'auteur de jolis vers anonymes sur lesquels elle demandoit le secret

J'ai lu vingt fois ces vers charmants.
Ils me prodiguent la louange,
Je dois les trouver excellents;
Mais le doux parfum de l'encens
Ne me fait point prendre le change.
Ces vers aisés et délicats,
J'en suis l'objet, je m'en honore :
Ils me paroissent pleins d'appas
Et me paroîtroient tels encore,
Quand même ils ne me loûroient pas.
Tout ce qu'ils disent à ma gloire
Sans cesse à l'esprit me revient;
Il est vrai que je n'en crois rien :
Mais j'aimerois bien à le croire.
Oui, la louange est un poison,
Qui, lorsque la beauté l'apprête,

Fait au moins dormir la raison
Et trop souvent tourner la tête.
De la mienne c'en étoit fait :
Un mot la sauvera peut-être;
On m'ordonne d'être discret :
Ah ! celle qui croit me connoître
Ne me connoît guère en effet.
Qui que tu sois, aimable objet,
Apprends que ton soupçon m'offense;
Que pour mon esprit et mon cœur
Les plaisirs qu'on goûte en silence
Sont les seuls qui font le bonheur.
Des faveurs qu'on a pu nous faire
S'il est bien doux de se vanter,
Celui qui sait les mériter
Trouve encor plus doux de se taire.
Oui, sûrement je me tairai ;
Mais quand je fais ce qu'on espère,
Ne puis-je du moins sans mystère
Savoir qui je remercîrai ?
Si ces vers étoient votre ouvrage !....
Jusqu'ici je les aimois bien;
Mais je ne puis dire combien
Je les aimerois davantage.
Jamais, jamais rien de si doux...
Se pourroit-il ?... mon cœur... le vôtre...
Ah ! Chloé, ces vers sont de vous :
Je ne veux pas qu'ils soient d'une autre.

A M. LE MARQUIS DE PEZAY[1]

Homme charmant, homme estimable,
Grand merci de tes jolis vers !
Grand merci de ta prose aimable !
L'un et l'autre me sont bien chers.
Mon cœur a reçu ton excuse ;
Rends-lui plus de justice, et croi,
Lors même qu'il se plaint de toi,
Que ce n'est pas toi qu'il accuse :
C'est ce pays d'enchantements,
Ce pays brillant des surfaces,
Et surtout des objets présents,
C'est ce Paris où les talents,
Les Jeux, les Amours et les Grâces
Remplissent si bien les moments.
On est entraîné, je le sens.
L'amitié, quand elle est absente,

1 Le marquis de Pezay mourut en 1778.

Perd quelque chose de ses droits :
Il faut qu'elle soit indulgente;
Et lorsque dans cinq ou six mois
On lui sait écrire une fois,
Elle doit être bien contente.
Suis tes destins, aime et jouis,
C'est l'amitié qui te l'ordonne;
Par tes chansons, par tes écrits,
Charme à la fois les bons esprits
Et la beauté qui te couronne.

Quant à moi, cloué dans Strasbourg,
Loin de toute littérature,
Loin des nouvelles de la cour,
Fidèle abonné du *Mercure,*
Connoissant par lui la brochure,
Le livre ou la pièce du jour,
Je coule en paix ma vie obscure,
Indifférent sur plus d'un point,
Laissant chacun dans son Église
Chanter, penser, vivre à sa guise,
Approuvant peu, ne blâmant point,
Et cependant plein de franchise;
Ne parlant guère aux généraux,
Fuyant la vanité gothique,
Les récits lourds, les vieux propos
De la noblesse germanique;
Les docteurs au savoir antique,
Aux longues phrases, aux grands mots;
La foule innombrable des sots,
Et même la bruyante clique

De nos étourdis de héros.
Je me plais dans ma solitude :
J'y trouve ensemble et tour à tour
Le repos, l'amitié, l'étude,
Doux équivalents de l'amour.
Eh ! que me faut-il davantage ?
Mes six lustres bientôt complets
Ont fixé mon humeur volage ;
Je me sens des désirs secrets,
Un certain besoin d'être sage...
Sans plaisir vif et sans tourment,
Je suis moins heureux que content,
Comme je voudrois toujours être.
Mais qui peut répondre de soi ?
Dans six mois, dans deux jours peut-être,
Un enfant me fera la loi,
Et je languirai sous un maître.

A MADAME

LA DUCHESSE DE MORTEMART

Qui venoit d'accoucher d'une troisième fille

MÈRE charmante des trois filles,
Je viens vous faire compliment.
Nous les verrons incessamment,
Belles comme vous et gentilles,
Être vos plus chers ornements,
Et former avec leurs mamans
La plus aimable des familles.
Vénus jadis en eut autant :
Sans cesse, dit-on, auprès d'elle,
On voyoit ce trio charmant,
Et Vénus en étoit plus belle.
Malgré cette comparaison,
Que je crois pourtant juste et sage,
J'imagine qu'un gros garçon

Vous auroit plu bien davantage.
Mais ce beau fils aura son tour;
Oui, pour embellir votre cour,
De Vénus vous suivez les traces,
En donnant trois sœurs à l'Amour,
Et nous sommes certains qu'un jour
Vous donnerez un frère aux Grâces.

A MADAME BARON

Je le dis, et je suis sincère,
Maman Baron, je vous préfère
A bien des femmes de vingt ans.
J'aime mieux vos longues cornettes,
Votre peau fraîche, vos bras blancs,
Votre air dévot et vos lunettes
Que les pompons et les rubans
Des plus sémillantes coquettes.
Vous ne redoutez rien du temps,
Bien différente de ces belles
Qu'on vit perdre avec leur printemps
La beauté, l'esprit, les talents
Et tout ce qu'adoroit en elles
L'essaim nombreux de leurs amants.
La grâce douce et naturelle
De votre esprit plein d'agréments
Nous paroît toujours plus nouvelle.
J'ignore ce que vous étiez

Dans vos amours, vos amitiés,
A l'âge où l'on tourne les têtes;
Mais quand on a soumis un cœur,
Il faut être ce que vous êtes
Pour qu'il s'attache à son vainqueur
Et pour conserver ses conquêtes.

A M. LE COMTE DE CASSINI

Vous qui rimez avec aisance,
Et qui calculez l'infini,
Aimable et savant Cassini,
Vous vous souvenez bien, je pense,
Que mon cœur au vôtre est uni
Par instinct, par reconnoissance,
Par ce sympathique lien
Qui nous fait sentir sa puissance,
Et qu'on n'explique pas trop bien.
Au penchant qui vers vous m'attire
Me laissant aller doucement,
Je vous regrette et vous désire;
Je m'occupe de vous souvent,
Et j'ai plaisir à vous l'écrire.
L'amitié (qui peut en douter?)
A parfois les mœurs de son frère;
L'aveu qu'elle se plut à faire,

Elle aime à vous le répéter.
Je rends grâce à la destinée
Dont l'ordre despotique et doux
Enjoint à mon âme entraînée
D'aimer tout ce qui tient à vous;
Cette femme jeune et touchante
Qui naquit pour vous rendre heureux,
Ces parents si chéris qu'enchante
Le bonheur d'un fils digne d'eux;
Et votre sœur aux jolis yeux,
A la gaîté vive et brillante,
Et cette cousine étonnante
Que l'on voit de sa belle main
Animer la harpe savante,
Faire parler le clavecin
Et rendre la toile vivante,
Tandis qu'à ces talents divins
Joignant un goût simple et sévère,
Elle sait, comme Boileau, faire
De beaux grands vers alexandrins.
J'adore en votre aimable tante
L'esprit à tous les tons monté,
La grâce naïve et piquante,
Ce zèle vrai, cette âme ardente,
Cet empire de la beauté
Et de la raison éloquente
Comment ai-je pu la quitter,
Cette société charmante!
Je vais longtemps la regretter.
Ces beaux jours où j'aimois à vivre,
Comme l'ombre ils sont effacés,

Et je ne les vois remplacés
Que par la nuit qui va les suivre.
Mais si je pousse des soupirs,
Si mon âme vers vous s'élance,
Pour tromper un peu ses désirs,
Pour charmer l'ennui de l'absence,
Il me reste encor deux plaisirs,
Le souvenir et l'espérance.

A MADAME

LA MARQUISE DE POLIGNAC[1]

Bonjour, madame la marquise!
Puisqu'il est d'usage entre nous
De converser avec franchise,
Encor faut-il que je vous dise
Comment l'on parle ici de vous;
Cet *on* qui parle, c'est moi-même.

1. « La marquise de Polignac, pendant vingt ans dame d'honneur du Palais-Royal, est telle qu'on la peint ici, s'occupant de parfilage et de romans, plus que de philosophie, gaie, vive, aimable et pleine d'agréments à soixante-huit ans. Son esprit est charmant, et son âme est excellente. Depuis plus de trente ans, elle aime M. de Maillebois avec l'ivresse du plus tendre sentiment, ne voit, ne sent, ne pense que pour lui. On dit qu'autrefois elle aimoit de même le comte de Frise, et que ce n'est qu'après sa mort qu'elle est devenue l'amie de M. de Maillebois; elle ne le nomme jamais que *le comte*. » (Note de M. de Bonnard, en 1778.)

Ainsi que moi, vous savez bien
Que l'on parle de ce qu'on aime
A propos de tout et de rien.
J'entremêle avec assurance
Votre nom dans tous mes récits :
Vous êtes pour moi dans Paris
La marquise par excellence.
Mais la capitale d'Auxois
N'est pas pour vous celle de France;
J'ai beau vous citer mille fois :
Les belles dames que j'y vois
N'ont de vous nulle connoissance.
Chacune, à votre occasion,
S'en vient, d'un air de confidence,
M'adresser une question :
« Cette marquise que l'on vante,
Est-elle encor dans son printemps?
Blonde tendre, ou brune piquante?
En amour est-elle constante?
Se plaît-elle à changer d'amants?
Sa maison sans doute est brillante,
Et son cuisinier excellent?
Elle est philosophe et savante?...
Non, mesdames, assurément,
Non : la marquise que je vante
Peut bien avoir eu quelque amant;
Mais pour l'amour, en ce moment,
Je la crois fort indifférente.
Elle a plus de trois fois vingt ans,
N'a jamais lu que des romans
Ne sait que l'histoire courante,

Et chez tous messieurs les savants
Passeroit pour fort ignorante.
Elle ne peut souffrir les vers;
On ne soupe jamais chez elle,
Et même parfois les hivers
Fait si petit feu, qu'on y gèle.
On prétend qu'elle a dans l'esprit
Moins de suite que de saillie,
Et des femmes souvent m'ont dit
Qu'elle ne fut jamais jolie.
Mais on se trompe, elle l'étoit :
Eh ! ne l'est-on pas quand on plaît ?
Les plus belles ont des égales :
Mais dans l'art de plaire en effet,
La marquise a peu de rivales.
Aujourd'hui comme en ses beaux jours,
Par l'agrément et par la grâce,
Près d'elle attirant les Amours,
On les voit se jouer toujours
Avec l'Amitié sur sa trace,
Et sourire à tous ses discours.
Son esprit jamais ne sommeille.
Le dieu charmant des vrais bons mots,
L'aimable et riant à-propos
Est toujours là qui la conseille.
Il faut l'entendre, il faut la voir
Dans sa gaîté vive et brillante;
C'est à souper, c'est sur le soir
Qu'elle est aimable et pétillante.
Tenez cependant pour certain
Qu'avec vos mines amoureuses,

Et vos grands yeux, et votre teint,
Vous seriez, mesdames, heureuses
D'avoir son esprit du matin [1].
Mais ce que l'on admire en elle
Plus que je ne puis l'exprimer,
C'est son âme sensible et belle.
Eh ! qui jamais sut mieux aimer?
Et sur cela je leur raconte
Vos actions et vos propos,
Et tous ces traits originaux
De votre amitié pour le comte,
Pour ce comte, notre héros,
Homme aimable, homme de génie
Que l'ingratitude et l'envie
Ont si longtemps calomnié,
Mais à qui nous rendons hommage,
Et que la postérité sage
Jugera comme l'amitié.
C'est alors qu'on aime à m'entendre,
Que l'on se tait pour m'écouter,
Que je vois les yeux s'humecter,
De douces larmes se répandre,
Et qu'on me force à répéter

1. « Ce trait est anecdotique. Un matin, le comte de Frise parlait, en toute confiance, à la marquise de Polignac, de son amour pour la comtesse de Forcalquier. La marquise lui faisoit mille plaisanteries charmantes, et le comte, ravi de l'entendre, lui disoit de temps en temps : « Que vous êtes charmante ! et que vous avez d'esprit ! — Avouez, reprit-elle, que vous seriez heureux, si votre comtesse avoit seulement mon esprit du matin. » (Note de M. de Bonnard.)

Ce que de moi l'on vient d'apprendre.
Chaque cœur vous dresse un autel;
L'enthousiasme universel
Sur mon bon destin se récrie;
On m'envie en m'applaudissant,
Parce qu'on croit, en m'écoutant,
Que vous m'aimez à la folie.
Moi, je réponds modestement
Que, n'aimant qu'un objet sur terre,
La marquise se laisse aimer
De tous ceux qu'elle n'aime guère;
Que, si l'on vient à s'enflammer
De l'espoir d'être aimé par elle,
A tous les transports d'un beau zèle
Elle répond sans beaucoup d'art :
« Moi! faire une amitié nouvelle!
Il n'est plus temps! il est trop tard! »
Enfin je l'aime à tout hasard,
Sans vouloir qu'elle me le rende,
Sans croire lui rien inspirer;
En l'adorant, je ne demande
Que le plaisir de l'adorer.

Ici je finis et je n'ose
Traiter plus au long cet objet :
Car, en fussiez-vous le sujet,
Trop parler d'une même chose
Et vous ennuie, et vous déplaît.
Au lieu de tout mon beau langage,
Si je vous eusse fait cadeau
D'un gros vaisseau de parfilage

Ou de quelque roman nouveau,
Je vous aurois plu davantage :
Je le sais, mais notre rivage
Ne produit roman ni vaisseau,
Et des vers sont tout notre hommage.

A MONSIEUR

LE COMTE DE MAILLEBOIS[1]

Décembre 1779

Si, dans la paix et dans la guerre,
Vous êtes vraiment mon héros,
Cher comte, c'est qu'on ne voit guère,
Dans les temps anciens et nouveaux,
De très habiles généraux,
Qui, sachant vaincre et sachant plaire,
Comme vous puissent dire et faire
Des jolis vers et des bons mots.
J'honore tous nos maréchaux;
Mais, dans ce tribunal auguste,
Avouez, si vous êtes juste,
Que vous avez peu de rivaux.
Aux clameurs de la basse envie,

1. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

A ses insidieux complots,
Opposez vos nobles travaux,
Le suffrage de la patrie,
Et votre gloire et le repos,
Et l'amitié, ce bien suprême,
Bien plus doux que la gloire même,
Puisqu'il console de ses maux.
Vous, qui lui fûtes si fidèle,
Soyez longtemps heureux par elle;
C'est elle qui fait le bonheur,
C'est elle qui vers vous attire
Plus que la sublime hauteur,
De ces grands talents qu'on admire :
Ces vers, échappés de mon cœur,
C'est elle qui me les inspire.....

Aimable comte, qu'il est doux
De vous entendre, de vous lire,
De vous aimer, de vous le dire,
Et surtout d'être aimé de vous!

ENVOI A M. P....[1]

D'UNE THÈSE

Que l'auteur devoit soutenir en logique

Un jeune élève du Permesse,
Apprenti dans l'art des chansons,
De l'étude de la sagesse
Doit lundi donner des leçons.
Ce triste et singulier langage,
Peu connu du sacré vallon,
A, dit-on, l'heureux avantage
D'être celui de la raison.
Vous êtes philosophe et sage,
Sur votre cœur elle a des droits;
Venez voir dans ce verbiage
Si vous reconnoîtrez ses lois.

1. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

ÉLÉGIE

Fuyez, importune clarté !
De ton manteau, Nuit, viens couvrir la terre ;
Que les plaisirs, enfants du doux mystère,
Règnent toujours en ton obscurité !
A la pudeur tu sais ravir ses armes ;
Ton voile aide l'amour à vaincre la beauté,
Et ton ombre pleine de charmes
Est le jour de la volupté.

Que ne te dois-je point ! En ma simplicité,
Les peines d'un amant qui tremble, doute, ignore,
Peut-être, ô Nuit, sans ta faveur,
Je les ressentirois encore !
L'aveu d'un sentiment qui fait tout mon bonheur,
Ce secret dont Zirphé redoutoit de m'instruire,

C'est toi qui le laissas échapper de son cœur.
Enfin, grâces à toi, dans ce cœur je puis lire!
Triomphe de l'amour, instant délicieux!
Ni les revers du sort, ni les glaces de l'âge,
Ni le temps, ni les dieux,
Ne pourront de mon âme effacer votre image!
J'étois près de Zirphé : des pleurs mouilloient mes yeux;
Ma main, quoiqu'en tremblant, osoit presser la sienne;
Mon genou sur le sien s'appuyoit faiblement;
Quelques mots, qu'étouffoit une voix incertaine,
Lui peignoient mes désirs et mon égarement;
Inquiet, interdit, ne respirant qu'à peine,
J'attendois mon arrêt..... mais seroit-ce une erreur?
C'est Zirphé, c'est sa main qui répond à la mienne...
En croirai-je mes sens? est-ce un rêve enchanteur?
Zirphé partageroit ma flamme!
Brûlant, muet, embarrassé,
Toutes les passions que peut éprouver l'âme
Combattoient à la fois dans mon sein oppressé.
Je touchois au bonheur et je n'osois le croire.
Amour vit les transports dont j'étois agité;
Il vit que mon triomphe importoit à sa gloire;
Il aida ma timidité :
Zirphé par un soupir annonça ma victoire;
Et tel fut le signal de ma félicité.

En adorant Zirphé, certain de sa tendresse,
Rempli de mon bonheur, entraîné par l'ivresse
De l'excès de la crainte à la témérité,
Dans mes bras égarés je saisis ma maîtresse;
Je ravis deux baisers qui me furent rendus.

Dans ces baisers, nos soupirs confondus...
Combien, charmante Nuit, j'ai béni ton ouvrage!
Ah! que Zirphé pour moi n'ait pas d'autre langage!
Je voulois un aveu, je n'en exige plus.

IMITATION DE L'ODE IXe

DU TROISIÈME LIVRE D'HORACE

Donec gratus eram tibi[1]

HORACE.

Quand tu m'aimois, quand tes yeux pleins d'ivresse,
Nos plaisirs, tes serments m'assuroient de ta foi,
Quand d'un rival tu fuyois la tendresse,
Quel monarque jamais fut plus heureux que moi?

LYDIE.

Quand à tes yeux moi seule j'étois belle,
Quand ton amour étoit égal au mien,
Quand tu fuyois Chloé, quand tu m'étois fidèle,
Le ciel le sait, je ne désirois rien.

1. *Almanach des Muses*, 1771.

HORACE.

Chloé me tient sous son empire;
Sa beauté, ses talents serrent nos doux liens;
Sa voix, pour les chanter, s'accorde avec ma lyre :
Ah! pour sauver ses jours, je donnerois les miens.

LYDIE.

L'amour à Calaïs me lie;
Nos deux cœurs sont unis par un nœud éternel;
Si ma mort répétée ajoutoit à sa vie,
Que j'aurois de plaisir à le rendre immortel!

HORACE.

Mais, si quittant ma nouvelle maîtresse...
Si l'Amour aujourd'hui te rendoit ton amant!
Si, jurant à tes pieds de t'adorer sans cesse,
J'expiois par mes pleurs une erreur d'un moment!..

LYDIE.

Ah! que tu connois bien le pouvoir de tes larmes!
Tu fus jaloux, trompeur, et tu me fais la loi;
Malgré Calaïs et ses charmes,
Je ne puis vivre et mourir qu'avec toi.

A MADAME D'ANTIGNY

MARS, ce n'est point sous tes drapeaux
Que l'on fait ce que l'on veut faire.
Le métier brillant des héros
N'est pas celui d'un volontaire.
Oh ! que me sert-il de vouloir,
Quand de moi je ne suis pas maître,
Quand un mot brise mon pouvoir,
Quand un mot détruit dans mon être
La faculté de se mouvoir ?
Tout ce qu'on nous dit du grimoire,
Des sorciers, des enchantements,
De la magie ou blanche ou noire,
J'en ai douté pendant vingt ans,
Et me voilà forcé d'y croire.
Avant que vous quittiez ces lieux [1],

1. « Mme d'Antigny alloit en Suisse consulter le nommé Michel Schuppach, paysan fort habile dans la médecine pratique. Je devois souper chez elle la veille de son départ ; je ne pus y aller, et je m'excusai auprès d'elle par cette lettre le 2 juin. » (Note de M. de Bonnard.)

Je comptois aujourd'hui sans faute
Vous porter avec mes adieux
Des regrets, des respects, des vœux;
Mais j'avois compté sans mon hôte.
Au moyen d'un mot seulement,
Renfermé solitairement
Dans mon petit appartement,
Comme une huître dans son écaille,
Toutefois un peu plus pensif,
Fixé comme elle à ma muraille,
Et sans mouvement progressif,
Tour à tour je dors et je bâille;
Je maudis le charme pervers
Qui de moi malgré moi dispose;
Et puisqu'un funeste revers
A mon empressement s'oppose,
Je vous fais mes adieux en vers,
Ne pouvant vous les faire en prose.

Vous jugez bien, Madame, qu'il ne falloit pas moins que la crampe, la goutte ou les arrêts pour m'empêcher de vous faire ma cour aujourd'hui, de vous souhaiter un bon voyage, à vous, Madame, à madame B..., à monsieur D.. Mais j'espère avoir recouvré mes jambes pour votre retour.

Dans ce beau pays helvétique[1],
Doux séjour de la liberté,
On dit que, sous un toit rustique,

1. *L'Almanach des Muses* de 1781 a reproduit la fin de cette épître, à partir du vers :

Dans ce beau pays helvétique.

Un bon vieillard plein de gaîté,
Avec la bonhomie antique,
Donne des brevets de santé.
Que ce prophète respecté
D'un peuple heureux, sage et gothique,
Soit donc par vous sollicité !
Portez-lui certaine bouteille
Pleine de ce que vous savez;
Déposez dans sa large oreille
Tous les bobos que vous avez;
Prenez ses avis, les suivez,
Et revenez fraîche et vermeille
Braver à loisir les douleurs,
Et le régime et les docteurs.
Jeune et vive, douce et jolie,
Vous avez l'esprit, la bonté,
De la grâce, de la saillie,
Une aimable simplicité :
Ayez encor de la santé,
Et vous serez femme accomplie.
Allez, partez pour l'Helvétie.
Pendant votre absence occupés
Soir et matin à l'exercice,
Nous regretterons vos soupés,
En rêvant souvent à la Suisse.

A M. L'ABBÉ TALBERT

Je vous ai bien plaint, mon cher abbé, pendant votre voyage. Vous vous êtes cru dans la zone torride, sous l'équateur, dans les climats brûlants qui ont fait les nègres, qu'on voudroit aujourd'hui regarder comme une espèce différente de la nôtre; et sans doute vous vous êtes écrié souvent avec Virgile :

O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Mais aujourd'hui le mal est passé, et vous respirez le frais dans les bosquets de Saint-Ouen; vous avez traversé l'enfer pour arriver aux Champs-Élysées, et vous y êtes heureux sans être une ombre.

Je vous félicite de tout mon cœur sur le séjour que vous allez faire dans la capitale près de vos amis et d'un monde choisi qui saura vous apprécier ce que

vous valez. Or vous valez sûrement beaucoup; vous faites des vers charmants et de belles oraisons funèbres. Dans un besoin, on feroit de vous un abbé de cour ou un père de l'Église.

Tous les cœurs sont votre conquête;
Partout, en tout temps vous plairez;
En chaire vous convertirez,
Vous séduirez en tête à tête
La beauté sera toujours prête
A croire ce que vous direz.

Il n'en faut pas tant pour obtenir un évêché, ou du moins une bonne abbaye. Vous aurez beau me dire que vous ne vous souciez point des vanités humaines : je vous croirai sans changer d'avis. Vous méritez, il faut obtenir. A tout prendre, il vaut mieux être prélat que chanoine. Dirigez vos batteries, corrigez, imprimez vos sermons et vos poésies en dépit de l'humilité chrétienne; car, vous le savez, mon cher abbé,

Ces livres qu'on aime à relire,
Morale, histoire ou fiction,
Jolis vers même, beau sermon,
Si l'on prit plaisir à l'écrire,
Enfin tout ce que l'on admire
Est un ouvrage du Démon;
Et Vanité l'enchanteresse
Peut-être a damné Massillon
Pour ses discours sur la sagesse,
Comme le fut Anacréon
Pour ses odes à sa maîtresse.

Courez les risques, et jouissez sans scrupule du plaisir que vous ferez à tous vos lecteurs. Je vous le

conseille en ami. Je n'ai jamais lu de prédicateur que ce Massillon que vous avez si bien loué; je vous lirai après lui; bien d'autres en feront de même et placeront ainsi que moi le panégyriste à côté du héros.

Vous me prescrivez un régime très agréable sans doute; ce que vous me souhaitez, je l'ai eu, et je ne l'ai plus.

Omnia vertuntur, certè vertuntur amores.

On m'aimoit et j'aimois, même pendant mon absence. Tout à coup le Diable s'est mêlé de mes affaires; on a presque oublié mes vers, ma prose et ma personne, et je n'en suis pas encore consolé. Je bataille tant que je puis; on veut me réduire à l'amitié. Vous savez que c'est au moyen de ce beau mot-là que les femmes se débarrassent d'un amant qui ne leur convient plus. L'année dernière, un de mes bons amis se trouvoit dans le cas où je suis aujourd'hui et se désoloit comme moi. Je lui écrivis alors :

Aime et jouis, Amour l'ordonne.
Si dans un objet adoré
Tu n'as trouvé qu'une friponne,
Sans jouer le désespéré,
Boude un peu, souris et pardonne ;
Ou, cherchant de nouveaux plaisirs,
A te venger d'une infidèle,
Porte ailleurs de nouveaux désirs
Et deviens inconstant comme elle.

J'éprouve maintenant qu'il est plus aisé de donner un bon conseil que de le prendre pour soi. Mais quelque malade que je sois, je ne me crois pas incurable, si je puis avoir un congé d'hiver et aller à Paris pour avancer ma guérison. En attendant, mon cher abbé, je me recommande à vos prières.

A M. DE VALFORT

Quoi ! mon cher Valfort, tu es en Languedoc ! Je te croyois encore à C... aux pieds ou dans les bras de la belle A... et brûlé de tous les feux du midi, tu lui as déjà fait nombre d'infidélités ! Une grosse Provençale à l'œil noir, à la peau blanche, qui a reçu sa portion d'esprit en tempérament, est donc l'autel où tu sacrifies ! C'est là que tu engloutis les serments, les larmes, les souvenirs de la beauté qui te regrette ! Crois-tu que je t'excuserai, que je ne me ferai pas le chevalier de ta belle délaissée ?

Elle étoit si vive et si tendre,
Faite pour la raison, faite pour le plaisir !
Tu possédois un cœur qu'elle avoit su défendre ;
La décence et l'amour paroissoient l'embellir :
Le sentiment chez elle et le feu du désir
Tour à tour se faisoient entendre :
Ses regards sembloient les unir ;
En différant le moment de se rendre,

Elle t'apprit l'art de jouir;
Et ton cœur aujourd'hui le veut-il désapprendre?

Au reste, tu ne me parles pas de tes motifs; et peut-être as-tu de bonnes raisons pour en agir ainsi; peut-être as-tu voulu que le devoir remplaçât l'amour dans ton cœur. Oui, je le vois,

Désormais de mon cher Valfort
La gloire sera la déesse.
Ce choix est beau, tu n'as pas tort
De la prendre pour ta maîtresse;
Je crois que tu lui plairas fort.

C'est la seule rivale que ton Ariane puisse voir sans jalousie; remplace-la par la gloire, elle ne te croira pas infidèle. Quelque noble que soit ton nouveau choix, il t'en a beaucoup coûté sans doute pour rompre tes anciens fers. Il ne fallut pas moins que la sagesse elle-même pour arracher Télémaque à Calypso; et le miroir de la vérité put seul enlever Renaud aux enchantements d'Armide.

Doux silence, regards charmants,
Qui des cœurs êtes le langage,
Baisers d'amour, tendres serments
De s'aimer toujours davantage,
Alcôve obscure, épais bocage,
Des plaisirs discrets confidents,
Pensers d'amour tant séduisants!
Le bruit des chevaux et des armes,
Les Commentaires de César,
Xénophon, Végèce et Folard
Ont-ils près de vous quelques charmes?

Sûrement de pareils souvenirs sont dangereux; ils sont pourtant si naturels! Nos sens, qui ont une influence si particulière sur notre imagination, ces sens, dis-je, embellissant pour toi les tableaux multipliés du passé, ont dû maintes fois troubler ta nouvelle vocation. Or d'ici je vois ton adresse; tu leur cèdes un point pour gagner la partie.

Oui, cher ami, je te devine :
Quand le danger devient pressant,
Quand le cri des sens nous lutine,
Il faut un parti violent,
Et celui que ta raison prend
Coupe le mal par sa racine.

A M. DE CŒURDEROI

J'ai reçu ta lettre trop cérémonieuse, mon cher Cœurderoi, et je l'ai lue avec plaisir, car tu m'y apprends que tu m'aimes encore. Je t'y réponds sur-le-champ sans cérémonie, et sur le ton de notre ancienne amitié, qui ne doit pas changer. Te voilà donc de retour après avoir couru le monde! tant mieux! il fait presque toujours bon d'être revenu.

Cher Cœurderoi, qu'il te souvienne
De ces deux pigeons amoureux
Dont parle ce bon La Fontaine.
L'un d'eux, un peu trop curieux,
Voulut courir la pretantaine,
Voir mœurs, pays, faits singuliers,
Pour rapporter en ses foyers
De quoi jaser une semaine.
Par son frère il fut averti
Qu'il avoit tort; mais la jeunesse
Peut-elle écouter la sagesse?
Adieu, bonsoir! il est parti.

Battu des vents et de l'orage,
Souffrant et la soif et la faim,
Bientôt aux dangers du chemin
Il reconnut ceux du voyage.
Morne, las, recru, harassé,
Poursuivi, tremblant et blessé,
Ayant des maux et de la peine
Tout ce qu'on en peut essuyer,
En volant d'une aile incertaine,
Il regagne son colombier :
Cette histoire est presque la tienne.

Mais dis-nous au moins avec cette franchise si naïve, si aimable, si bonne en amitié que je t'ai connue autrefois, et que tu n'as jamais sans doute perdue :

Tes voyages lointains ont-ils mûri ta tête ?
En as-tu rapporté quelques grains de bon sens ?
Cet agile vieillard que jamais rien n'arrête,
Tout en comptant nos jours, a marché vingt-sept ans :
Qui de nous sait, ami, le sort qu'il nous apprête ?
Ton esprit et le mien sont encor des enfants.
Craignons pourtant, craignons la vengeance du temps,
Il nous fera bientôt ressentir ses outrages ;
Bientôt de ses doigts malfaisants
Il va sillonner nos visages.
Plaignons-nous l'un et l'autre, et tâchons d'être sages.
Adieu, douces erreurs du matin de nos jours !
L'ennuyeuse raison vient chasser les amours.
Puisqu'il le faut, hélas ! armons-nous de courage ;
Sachons pour le bonheur faire un meilleur usage
De ces ans que nous amassons.
J'aime à penser qu'il est des plaisirs pour tout âge,
Comme l'on voit des fleurs pour toutes les saisons.

Me pardonneras-tu ce guet-apens, mon cher ami ? c'est de la belle et bonne morale que je t'envoie là ;

je l'ai pourtant habillée en rimes, pour qu'elle t'effrayât moins. Viens nous voir, et je t'en donnerai en prose sans que tu t'en offenses. Depuis que j'ai passé vingt-cinq ans, je deviens raisonneur et n'en suis pas plus raisonnable. Nous serons à deux de jeu. Arrive, j'ai dans ma chaumière une cellule pour l'amitié; il me tarde de la voir occupée par toi. Adieu, tout ce qui t'a aimé, t'aime et t'aimera!

A MADAME D'ARTUS

En lui envoyant le volume intitulé : les Grâces

VOILA, Madame, les Grâces de la première édition qui valent bien celles de la seconde. Vous serez sûrement contente de la comédie de M. de Saint-Foix, et des jolis vers de M. le cardinal de Bernis et de M. Dorat. Je ne sais si vous le serez autant de la dissertation sur les Grâces. Ces deux mots sont, à ce qu'il me semble, étonnés de se trouver près l'un de l'autre :

C'est bien assez de les sentir.
Je suis toujours tenté de plaindre
Celui qui veut les définir ;
Il faut les aimer, les servir,
Les invoquer, et non les peindre.
Malheur cent fois à ce savant
Qui, dans ses pages éternelles,
Les analyse doctement !
Tout dissertateur est pédant
Et ne fut jamais connu d'elles.

Oh ! combien j'en sais qui font peur
A ces Grâces si fugitives,
Si folâtres et si naïves,
Qu'on attire par la douceur,
Mais qu'on ne rend jamais captives !
Quand, pour les fixer sur leurs pas,
Tant de belles de tous états
Consument en vain leur adresse,
Vous seule ici ne savez pas
Qu'avec vous elles sont sans cesse ;
Qu'on les voit dans vos jolis yeux
Animer de leurs plus doux feux
La négligence et la paresse ;
Qu'elles sont dans vos airs boudeurs
Et dans vos propos enchanteurs...
En les épiant sur vos traces,
J'irai leur présenter des vœux.
Mais que dis-je, hélas, malheureux !
Quand à trente ans on est goutteux,
Peut-on sacrifier aux Grâces ?

L'HYMEN ET L'AMOUR

A MADEMOISELLE DE GROSBOIS

Sur son mariage avec M. Terrai de Rosières

L'Hymen et l'Amour étoient frères.
Ce ne fut pas toujours un titre pour s'aimer :
Aussi ceux-là ne s'aimoient guères.
Sans cesse, pour se nuire, on les voyoit s'armer ;
C'étoit à chaque instant entre eux nouvelle guerre,
Nouveaux procès, nouveaux débats :
Mais, hélas !
Hymen avoit beau dire, Hymen avoit beau faire,
Dans tous ces démêlés Hymen ne brilloit pas.
Amour lançoit sur lui, de ses mains toujours sûres,
Des traits qui lui faisoient de profondes blessures.
L'un pourtant jouissoit de la clarté des cieux,

Et l'autre étoit privé de leur lumière pure;
Mais, pour braver l'enfant maître de la nature,
Pour esquiver ses coups, que servent deux bons yeux?
Ils avoient chacun leur empire;
Les sujets de l'Amour, dans le plus doux délire,
Célébroient ses plaisirs et bénissoient ses lois.
Les sujets de l'Hymen n'en savoient pas tant dire :
De leur maître à toute heure ils faisoient la satire,
Le nommoient leur tyran et trembloient à sa voix.

Ce dieu sur son rival faisoit mainte conquête;
Mais ses notaires, ses contrats
Asservissant une âme et ne la gagnant pas,
A secouer le joug elle étoit toujours prête.
Lorsqu'on entroit dans ses États,
En vain exigeoit-il le vœu d'être fidèle :
En disant *oui* tout haut, on disoit *non* tout bas.
La révolte bientôt devint universelle.
Rien n'assouvit d'Amour la vaste ambition.
Hymen en tous lieux capitule;
Tel qui lui garde encor quelque dévotion
Est percé sans pitié des traits du ridicule;
Bref, il ne lui resta d'autre bien que son nom,
Que son nom... c'est bien peu! l'Amour est sans scrupule,
Le pauvre Hymen, trop maltraité,
Alloit partout contant sa doléance :
Mais les rieurs, malgré son éloquence,
N'étoient jamais de son côté.
Enfin ne pouvant plus supporter sa misère,
Tremblant, espérant tour à tour,
Au temple du Destin il se rendit un jour.

Ce maître des dieux même écouta sa prière,
Et dans son livre redouté
Lui laissa voir ces mots qu'en grands traits de lumière
Avoit écrits la Vérité :

« Quand de l'Amour le plus aimable ouvrage
Par lui-même à l'Hymen un jour sera remis,
Quand on verra s'unir sous un si beau présage
Deux noms chers à la France, aux vertus, à Thémis,
Hymen, Amour alors seront amis. »

Jeune Grosbois, vous remplissez l'oracle.
C'est aux beaux nœuds que vous formez
Qu'étoit réservé ce miracle.
Je vois déjà les Ris et les Plaisirs charmés
Désertant Paphos et Cythère,
Célébrer par leurs jeux une union si chère,
Applaudir à l'Hymen qu'ils sont surpris d'aimer,
Et sur vos pas s'accoutumer
A prendre ce dieu pour son frère.
Le bonheur les précède et se fixe vers vous;
Il s'embellit de l'éclat qu'il vous donne;
Son doux feu brille aux yeux de votre époux,
Et des plus belles fleurs tous deux il vous couronne.

Sur les bords de l'Ouche et du Doubs,
Tous les cœurs vous suivoient, vous les enchaîniez tous,
Sans y prétendre et sans en être vaine :
Ils vous suivront encore aux rives de la Seine;

Ils vous suivroient de même en tout autre pays.
L'art de plaire est en vous un secret de famille;
Votre mère le sait et l'apprit à sa fille :
Vos fils, instruits par vous, l'apprendront à leurs fils.

A MADAME PLANTA

JEUNE et belle Planta, nous vous rendons les armes :
Vous soumettez par les talents
Celui qui résiste à vos charmes ;
Vous flattez à la fois l'esprit, l'âme et les sens.
Que j'aime votre voix unie avec la lyre !
Je pleure et je gémis lorsque vous gémissez ;
Docile à vos accents, mon âme se déchire,
Se calme, s'attendrit à vos sons nuancés ;
Elle s'épanouit quand je vous vois sourire,
Elle applaudit aux vers que vous embellissez.
Je ne tenterai point de chanter votre empire,
Qu'exprimeroient des vers trop foiblement tracés.
Et d'ailleurs que peut-on vous dire,
Pour jamais vous en dire assez ?

A M. DE BEAUVERSEAU

En lui donnant du vin de Bourgogne

Le voilà, ce vin qui produit
Tant d'effet sur nos pauvres têtes !
Des gens d'esprit il fait des bêtes,
Des sots il fait des gens d'esprit.
Il charme la beauté sauvage ;
Les plus sages, il les rend fous ;
Bois-en, Beauver, et montre-nous
S'il pourroit d'un fou faire un sage.

A M. L'ABBÉ DE PIOLENC[1]

Qui avoit écrit à l'auteur pour sa fête

De votre saint je n'ai pas lu la vie;
Mais sûrement il ne vous valoit pas.
Mon gros Bernard depuis quinze ans m'ennuie;
Je ne veux plus le fêter ici-bas.
Vous qui n'avez froc, ni cordon, ni haire,
Aimable abbé, devenez mon patron.
Ai-je besoin d'un brevet du saint-père
Pour révérer, pour chérir votre nom?
Vous avez tout, puisque vous savez plaire.

1. C'est par erreur qu'on a imprimé dans les éditions de Bonnard *l'abbé de Piolène,* il s'agit ici de l'abbé de Piolenc. L'abbé de Piolenc était le frère du marquis de Piolenc, comte de Montbel, dont la fille épousa Antoine-Athanase Royer-Collard, frère du célèbre Royer-Collard. L'abbé et le marquis de Piolenc avaient l'habitude de passer l'hiver à Semur.

Soyez mon saint, mais soyez-le longtemps ;
Et s'il le faut pour le bien de la chose,
Mes petits-fils, à Rome, dans cent ans,
Se chargeront de votre apothéose.

A UNE MADELEINE

On dit qu'ayant par goût servi l'Amour fripon,
Et même sans grand choix prodigué ses tendresses,
Madeleine pleurant sur ses douces foiblesses,
D'un maître qu'elle aimoit en obtint le pardon.
Vous épurez son culte en adoptant son nom;
Vous savez plaire autant et bien mieux aimer qu'elle;
Vous avez moins d'amis qu'on ne lui vit d'amants,
Mais vous les aurez plus longtemps
Et ne verrez point d'infidèle.

A MADAME B....

Le jour de Saint-Antoine[1]

Votre patron fut tenté par le Diable :
Ève le fut, et même le Sauveur[2] ;
Roi, prince, abbé, beaux esprits, femme aimable,
Qui ne connoît le démon tentateur ?
Chacun s'en plaint, mais n'en ayez pas peur.
Vaincu par vous, malgré sa ruse extrême,
Le pauvre Diable avoueroit aujourd'hui
Que vous avez, en le tentant lui-même,
Plus de malice et plus d'esprit que lui.

1. *Étrennes du Parnasse*, 1773. — Au lieu de *A madame B...*, les *Étrennes du Parnasse* portent *à madame de* ***.

2. *Les Étrennes du Parnasse* donnent ce vers sous cette forme :

Ève écouta son parler séducteur.

A MADAME DE MALARMES[1]

Habillée en homme avec l'uniforme du régiment Dauphin

Sous un habit adopté par l'honneur
J'ai vu briller la touchante Malarmes,
Son œil plus fier conservoit sa douceur,
Et l'uniforme ajoutoit à ses charmes.
A ses genoux venez rendre les armes,
Braves guerriers; voilà votre vainqueur!
Pour résister à cette enchanteresse,
Que serviroit toute votre valeur?
Que serviroit même encor la sagesse?

1. Charlotte de Bournon, femme auteur, épouse de Jean-Etienne Malarmes (1753-1830).

A M. LE MARQUIS DE PUYSEGUR

La veille de son départ de Strasbourg

Nous t'aimons, et tu pars! Ton ami, ta maîtresse
Réclament tes derniers adieux.
A qui donneras-tu le moment qu'on te laisse?
Pour accorder leurs droits, viens souper entre eux deux.
Sur leurs fronts obscurcis viens lire leur tendresse;
Et dût ton cœur, hélas! y manquer chaque jour,
Par des serments au moins viens tromper leur tristesse;
Viens jurer que, malgré les honneurs et la cour,
La beauté, les plaisirs, ta jeunesse et tes charmes,
Tu n'oublîras jamais qu'en quittant ce séjour,
A l'Amitié tu vis verser des larmes,
Et gémir tendrement l'Amour.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ[1]

Fils des sens et tyran des cœurs,
Tendre, brillant, vif et volage,
Nourri de plaisirs et de pleurs
L'Amour est le dieu du bel âge

L'Amitié paisible a son tour.
Ses fruits sont les fleurs de l'automne;
Son règne dure plus d'un jour,
Il promet moins qu'il ne nous donne.

Aux premiers rayons du printemps,
On voit la rose purpurine
Briller aux yeux quelques instants,
Puis se flétrir sur sa racine.

1. *Étrennes du Parnasse*, 1773.

Moins orgueilleuse en sa couleur,
L'immortelle, plus tard éclose,
Des hivers bravant la rigueur,
Vit cent fois l'âge de la rose.

LE VOYAGEUR

Comme un malheureux écuyer,
Qui, sans argent et sans bagage,
Cherche partout son chevalier
Qu'un enchanteur a mis en cage,
Chevauchant sur mon palefroi,
Mal en point, tout en désarroi,
Ami, j'achève mon voyage,
Regrettant ma maîtresse et toi,
Tout le jour battu de l'orage,
Le soir arrivant morfondu
Dans une triste hôtellerie
Où jamais on n'est attendu,
Où chacun gèle, jeûne et crie,
Y soupant mal, partant matin,
Et, qui plus est, sur mon chemin
Rencontrant parfois, dès l'aurore,
Des ennuyeux pires encore
Que les vents, le froid et la faim.

Un pauvre diable, je l'avoue,
Prendroit à moins un peu d'humeur;
Mais qu'y faire? le sort se joue
Et de l'homme et du voyageur.
Sur la mer il est des tempêtes,
Sur terre d'ennuyeux conteurs;
Tous les jours ne sont pas des fêtes;
Et l'infortune arme les cœurs.
Avec du temps et du courage,
On touche au but de ses travaux;
On y jouit mieux d'un repos
Qui nous a coûté davantage.
Auprès du feu, le verre en main,
L'on raconte son odyssée :
Chacun nous écoute et nous plaint;
On rit de la peine passée,
On en jouit par la pensée,
Et la comparant au présent,
Et son image retracée
Ajoute au plaisir du moment.

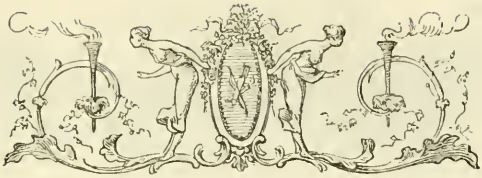
ROMANCE

Vastes bois, grottes antiques,
Rochers prêts à tomber sur moi,
Aux amants mélancoliques
Vous n'inspirez aucun effroi.
Je me livre, en vos ténèbres,
Au chagrin qui me poursuit;
Je m'y plais aux cris funèbres
Des tristes oiseaux de la nuit.

Hélas! depuis qu'une ingrate
A trahi le plus tendre amour,
Il n'est plus rien qui me flatte,
Et je fuis la clarté du jour.
Je n'aime que la nuit sombre
Où je rêve à mon malheur;
Dans le silence et dans l'ombre,
Je jouis mieux de ma douleur.

O toi que j'ai tant aimée,
Songes-tu que je t'aime encor?
Et dans ton âme alarmée,
Ne sens-tu pas quelque remord?
Viens avec moi, si tu m'aimes,
Habiter dans ces déserts;
Nous y vivrons pour nous-mêmes,
Oubliés de tout l'univers.

Non : j'ai cessé de te plaire;
C'est un crime, il faut m'en punir;
Plaintif, errant, solitaire,
Loin de toi, je dois me bannir.
Reste, embellis par tes charmes
Les lieux dont tu fais l'honneur,
Et ne viens pas voir mes larmes;
Elles troubleroient ton bonheur.



EN DONNANT UN SERIN

Aimé, chéri, caressé de Sylvie,
Obtenant tout et ne désirant rien,
Heureux oiseau ! que je te porte envie !
Et que mon sort est différent du tien !
Ah ! s'il étoit justice dans la vie,
Tout ton bonheur devroit être le mien.

Faut-il te voir auprès de ma bergère,
Sur ses genoux, sur son cou, sur ses bras,
Les parcourant de ton aile légère,
Impunément becqueter tant d'appas ?
S'il ne falloit que t'imiter pour plaire,
Dieux ! quels plaisirs ne goûterois-je pas !

Va ! sois heureux autant que tu peux l'être.
Que ma Sylvie écoute tes chansons !

Chante l'amour et les biens qu'il fait naître;
Peins-lui mes feux dans tes flexibles sons;
Fais-la rêver, et mon bonheur peut-être
Sera le fruit de tes douces leçons.

CHANSON

Faite dans un dîner où étoient quatre jolies femmes et plusieurs professeurs de Strasbourg

Le dieu des arts ici séjourne,
Et moi je m'y plais mieux qu'ailleurs :
Car de quel côté qu'on s'y tourne,
On n'y voit que des professeurs.

En dépit de mon ignorance,
Ma foi ! je boirai de bon cœur
A la santé de la science,
Dont chacun d'eux est sectateur.

A la chimie !... à la physique !...
Je veux m'y livrer quelque jour ;
Je leur soupçonne en la pratique
Bien des rapports avec l'amour.

Spielmann à ses leçons savantes
Me verra dans ses auditeurs;
Mais, en attendant, sœurs charmantes,
Vous êtes mes vrais professeurs.

Eh quoi! vous faites la grimace
A ce brillant titre d'honneur :
Tout sied sur le front d'une Grâce,
Tout, jusqu'au bonnet de docteur.

Oui, vous professez l'art de plaire,
Art qui de tous est le premier,
Et le savant quitte sa chaire
Pour devenir votre écolier.

MES VŒUX

AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE

Si dans ce jour anniversaire,
J'avois quelques vœux à former,
J'en ferois pour l'amant sincère
Occupé de se faire aimer ;
Pour la tendre et jeune bergère
Qu'un secret penchant vient charmer,
Qui craint, hésite, délibère,
Veut et ne veut pas s'enflammer ;
Contre ce vieux atrabilaire
Aux sens flétris, au cœur glacé,
Prôneur ennuyeux du passé,
Blâmant ce qu'il ne peut plus faire ;
Contre ces malheureux époux
Qui, ne sachant point l'art de plaire,
Osent pourtant être jaloux...
Ne désirant qu'avec sagesse,
A celle-ci j'aurois voulu

Pouvoir donner plus de vertu,
A celle-là plus de foiblesse;
Aux uns moins de légèreté,
Aux autres moins de suffisance,
A tous plus de sincérité,
Moins d'esprit que de vérité,
Plus de candeur que d'éloquence,
Plus d'amour que de vanité.
Mais dans la longue kyrielle
Des vœux qu'on peut faire en ce jour,
Voici ceux qu'en sujet fidèle
J'adresse en secret à l'Amour :
« Avec bonté daigne m'entendre,
Dieu puissant, dont je suis la loi;
Mon cœur ambitieux et tendre
N'eut jamais plus besoin de toi.
L'unique objet de ma tendresse,
Celle que j'aime pour jamais,
Amour, dis-moi, tu la connois,
Tu connois cette enchanteresse,
Son doux sourire, ses appas,
Sa voix touchante, sa jeunesse...
Eh bien ! Amour, ne permets pas
Qu'un autre que moi l'intéresse !
Près d'elle viens me seconder !
Puissé-je, l'occupant sans cesse,
Lui plaire, la persuader,
La pénétrer de ton ivresse,
La conquérir et la garder »

L'ESPRIT QUI PLAIT [1]

Extrait d'une lettre à madame Perret

Il est bien des genres d'esprit :
Mais celui qu'à tous on préfère,
Celui qui saura toujours plaire,
C'est le vôtre sans contredit :
Esprit profond dans sa finesse,
Et gracieux avec justesse,
Qui se plie à tous les sujets,
Qui, comme une glace fidèle,
Sait réfléchir tous les objets,
Et qui, par les plus doux reflets,
Leur donne une beauté nouvelle.
Un esprit vif et pétillant
M'éblouit plus qu'il ne m'attire,
Et le trait qui n'est que saillant
N'est pas trop celui que j'admire.

1. *Almanach des Muses*, 1776.

J'aime qu'un mot sage ou brillant
Me fasse penser ou sourire ;
Or, quand vous parlez, on sourit,
On s'égaye, on pense, on s'instruit,
On vous pardonne votre empire;
Près de vous enfin l'on jouit,
En vous entendant toujours dire
Ce que l'on voudroit avoir dit.

LA NAISSANCE DE L'AMITIÉ[1]

PALLAS, la noble déesse,
Dans son temple seule un jour,
Pour le dieu de la tendresse
Voyoit déserter sa cour :
De tout temps à la sagesse
L'Amour a fait plus d'un tour.

« Quoi donc! un enfant, dit-elle,
Contre moi viendroit s'armer!
Osons, pour vaincre un rebelle,
Comme lui, plaire et charmer;
La vertu sera plus belle,
Si la vertu sait aimer.

« Tendre Amitié, viens sourire
A l'homme, à la terre, aux cieux!

1. *Étrennes du Parnasse*, 1772.

Que les cœurs soient ton empire,
Et tes temples tous les lieux;
Qu'en toi l'univers admire
Le plus beau présent des cieux ! »

Elle dit : à sa parole,
L'Amitié naît et sourit;
Le crime effrayé s'envole;
En chœur l'Olympe applaudit;
Et de l'un à l'autre pôle,
Tout le globe s'embellit.

Sa beauté touchante et fière
Du méchant blessa les yeux.
Sa voix, mieux que le tonnerre,
Fit des mortels vertueux;
Et le sage sur la terre
Ne se crut plus malheureux.

* L'amour lui rendit les armes,
En l'adoptant pour sa sœur;
Mais ses feux nourris de larmes
Ont encor quelque rigueur :
Et l'Amitié sans alarmes
Nous conduit seule au bonheur.

Amitié, que ta présence
Brûle mon cœur enchanté !

1. Les strophes marquées d'un * n'ont pas été reproduites dans l'édition de 1824.

Fais-moi chérir l'existence
Au sein de l'adversité !
Que ta douce jouissance
Soit pour moi la volupté !

IMITATION LIBRE

D'UN SONNET ITALIEN[1]

Élégie

HÉLAS ! ils sont passés, les jours de mon bonheur !
Déjà le Temps, d'une aile impitoyable,
M'arrache à ce séjour aimable
Dont l'Adige entretient l'éternelle fraîcheur.
Je ne les verrai plus, ces riants paysages,

1. SONNETTO

Poiche giunta sarà la crudel' ora
Che troppo a danni miei veloci e preste
Batte l'ali, in cui dovrò da queste
Piagge partir, che il vago Adige infiora.

Lontana ancor, o nasca in ciel l'aurora,
O fuga il dì, te andrò con voci meste
Cercando a patrii colli ; e alle foreste
L'amato nome ripetendo ognora.

Ces coteaux couronnés d'ombrages,
Où du parfum des fleurs tout l'air est embaumé.
Zilia, digne objet des plus tendres hommages,
Toi seule embellissois à mes yeux ces rivages;
Toi seule leur prêtois ton charme accoutumé :
Ah! que me font à moi les champs et les bocages?
Les beaux lieux ne sont beaux que par l'objet aimé.

Exilé désormais dans ma triste patrie,
Y cherchant, mais en vain, ma maîtresse chérie,
De douleur et d'amour je vivrai consumé.

Dans nos tristes forêts errant avant l'aurore,
Rempli de ton image et pleurant mon malheur,
On m'entendra nommer la beauté que j'adore.
Dans le calme des nuits encore
J'y parlerai de ma douleur.
Je rendrai le zéphyr confident de ma peine;
Je lui dirai : Messager des amants,
Va, porte mes soupirs, mes pleurs, mes vœux constants
A la beauté dont je chéris la chaîne.
Dis-lui... Mais si de sa légère haleine
Zéphyr avoit déjà dissipé tes serments,
Si, parjure à ta foi,... Mais non! qu'osé-je dire!

Ma forse agli curi in preda andranno infrante
Le tue promesse e i giuramenti tuoi
Che su mille vergosti e mille piante.

Crescete impresse di si cari ardori,
Crescete amiche piante, e insiem di noi
Benche divise, oh Dio! crescan gli amori.

J'en crois mon cœur, le tien, nos transports, mon délire;
J'en crois mille serments que tu fis aux Amours;
Ici, de toutes parts, ta main sut les écrire;
Garants du bonheur de mes jours,
Caractères sacrés, je veux encor vous lire.
Ah! je revois nos noms, nos chiffres enlacés!
A plaisir de sa main l'Amour les a tracés.
Et vous qui nous prêtiez vos ombres tutélaires,
Arbres chéris des dieux, croissez,
De nos plus doux secrets restez dépositaires.
Qu'honorés des amants dans ces lieux solitaires,
Nos noms, gardés par vous, n'y soient point effacés.
S'il y venoit un profane, un impie,...
Agitez-vous et repoussez
Les attentats d'une main ennemie.
Arbres chéris, je vous confie
Tout ce qui reste, hélas! de mes plaisirs passés.

VERS

Envoyés à madame la marquise de la T. D. P. M.,
sous le nom du père Jacques,
gardien des Capucins de Grenoble

Gracieuse beauté, vous nous cachez en vain
Ce que durant les nuits de vous on s'imagine;
Votre taille et vos yeux feroient rêver un saint,
Et ce songe-là se devine.
Hier je vous ai vue et j'ai rêvé soudain.
Heureux, cent fois heureux celui qui sait vous plaire!
Sans doute il est pour lui bien d'autres voluptés;
Mais les rêves, hélas! sont nos réalités:
Des fils de saint François c'est l'épave ordinaire.
Vous qui, sans le savoir, inspirez tant d'amour,
Ah! combien vous auriez à faire
De réaliser chaque jour
Les rêves que la nuit vous nous avez fait faire!

LES BAISERS[1]

Laisse-moi ! si je ne puis plus
Te résister et me défendre,
N'en crois pas moins à mes refus.
Quel cas peut faire un ami tendre
De baisers pris et non rendus ?

— Pour qui les baisers sont-ils faits,
Si ce n'est pour un ami tendre ?
Qui sait mieux goûter leurs attraits ?
Ah ! laisse-moi toujours en prendre,
Et tu me les rendras après.

1. *Almanach des Muses*, 1777, signé *M. de B.*

A TROIS SŒURS[1]

Aglaé, Thalie, Euphrosine,
Si les Grâces ont eu ces noms,
Ils sont changés, et nous disons
Mabile, Olympe, Alexandrine.

1. *Almanach des Muses*, 1777, signé *M. de B.* — Les éditions antérieures n'ont pas reproduit ce quatrain.

VERS

Faits et écrits à la grande Chartreuse,
sur le livre des voyageurs

Sages contemplatifs, mortels aimés des cieux,
Est-il vrai que vos cœurs, paisiblement pieux,
Aux passions fermés, en bravent la bourrasque ?
Le bonheur que l'on cherche est-il donc en ces lieux ?
Et ce monde vanté n'en a-t-il que le masque ?
Je ne sais ; mais, malgré des jeûnes rigoureux,
Des devoirs répétés, un éternel silence,
Si vous avez trouvé dans ce désert affreux
La paix de l'âme et l'espérance,
Loin du monde et du bruit, vous êtes seuls heureux.

AUTRES VERS

Faits à la Grande Chartreuse

Si le bonheur se trouve en ces sauvages lieux,
Sous l'habit grotesque et fantasque
De ces tristes religieux,
Il est bien caché par son masque.

BILLET DU MATIN

Février 1776

O mon amie! ô ma maîtresse!
En croirai-je ces vers charmants
Et cette prose enchanteresse?
Que j'aime ta délicatesse,
Tes transports, tes vœux, tes serments,
Et tes combats, et ton ivresse!
Des pleurs échappés de mes yeux
Ont mouillé ces vers pleins de charmes;
Mais qu'ils étoient délicieux!
Que de volupté dans les larmes!
Toi que j'aimerois toujours plus,
Si mes feux dès longtemps accrus
Pouvoient jamais s'accroître encore,
N'afflige point par tes refus
L'amant éprouvé qui t'adore.
N'en crois que nos vœux et nos cœurs :
Ne mets point l'amour en système.

Si tu ne dois que des rigueurs
A l'homme heureux que ton cœur aime,
Pour qui seront donc tes faveurs?
Pour qui seront donc ces caresses,
Ces appas voilés et secrets,
Ces baisers d'avant et d'après,
Ces voluptueuses tendresses
Qui de l'amour sont les bienfaits?
Loin de nous la froide prudence
Qui veut lire dans l'avenir!
L'Amour, jaloux de sa puissance,
Sauroit peut-être nous punir
D'une funeste prévoyance.
Au lieu d'accuser ma constance,
Couronne-la par les plaisirs.
Dans le sein de la jouissance,
Redoublons encor de désirs;
Et puisque, malgré nos soupirs,
Le sort nous destine à l'absence,
Ménageons-nous des souvenirs.

A LA RAISON[1]

Raison qui me parles sans cesse,
Chacun son tour, écoute-moi :
C'est pour dire du mal de toi
A toi-même que je m'adresse.
Aux doux plaisirs de la beauté
Pourquoi déclares-tu la guerre ?
Tu commandes avec fierté :
Aussi l'on ne t'obéit guère.
Tu peux avoir beaucoup d'appas ;
Mais, en te croyant trop parfaite,
Pour nous fixer, tu n'y joins pas
Le bon esprit d'être coquette.
Celui que tu crois asservir,
Trop souvent, malgré ta puissance,
De ton joug osant s'affranchir,
Chante un hymne de délivrance,

1. *Almanach des Muses*, 1775.

Et te fait gaîment confidence
De la victoire du plaisir.
L'à-propos n'est point ta science.
Grondant toujours hors de saison,
Tu n'as pas ce ton d'indulgence
Qui fait pardonner la leçon;
Tu te perds par l'intolérance.
Entre nous, pour ton intérêt,
Il me semble peu nécessaire
De crier quand le mal est fait;
Mais à force d'art, il faudroit
Empêcher le mal de se faire.
Tu sais régner sur les esprits!
Quoiqu'un tel empire ait son prix,
Il vaut mieux régner sur les âmes;
Ce fripon d'Amour le sait bien :
Les sages, les héros, les femmes
Lui sont soumis par ce moyen.
Veut-il enlever ta conquête,
Il s'y prend toujours par le cœur;
Qu'une fois il en soit vainqueur,
Il fait ce qu'il veut de la tête.
Mets plus d'adresse dans tes soins,
Pauvre Raison, ma vieille amie;
Deviens bonne, prêche-nous moins;
On aime peu qui nous ennuie :
Apprends à perdre quelques points,
Si tu veux gagner la partie.

Arrêtez! me dit en courroux
Un grave et docte personnage.

La raison, la connoissez-vous?
Et la connoît-on à votre âge?
Oui, mon censeur, je la connois,
Mieux que vous peut-être, et je gage
Qu'à l'instant je vous la peindrois.
Taille imposante, port de reine,
Figure noble, de grands traits,
Un visage d'homme, à peu près
Ce qu'on nomme beauté romaine.
De loin sa majesté nous plaît...
Mais n'achevons pas son portrait;
Sans vouloir, en sujet fidèle,
A présent lui faire ma cour,
Ménageons pourtant cette belle :
Eh! ne faut-il pas quelque jour,
Bon gré, mal gré, finir par elle?

A M. DE BONNARD

Sur son Épître à la Raison

PAR M. BERTIN[1]

RIVAL aimable de Boufflers[2],
L'Amour comme lui vous inspire;
Vous faites d'aussi jolis vers,
Et vous n'avez que le travers
De ne point assez les redire.
Qu'il doit être doux et charmant,
Le prix des chansons que vous faites!
Sans doute aujourd'hui vingt coquettes

1. *Almanach des Muses*, 1775.

2. Il n'est pas exact, comme le dit une note de l'édition de 1824, que ces vers furent adressés à M. de Bonnard par M. Bertin, peu de temps après que le premier eut fait paraître la pièce : *Épître à M. le chevalier de Boufflers*. Ces vers sont une réponse à la pièce précédente, et ils parurent à sa suite dans l'*Amanach des Muses*.

Jugent de près votre talent.
Toujours volage et toujours tendre,
Chantez et trompez tour à tour
Un sexe qui sait nous le rendre.
La raison ne vaut pas l'amour :
S'il faut finir par elle un jour,
Du moins faites-la bien attendre.

RÉPONSE

DE M. DE BONNARD[1]

Quand on joint aux feux du printemps
Cette fleur d'esprit si brillante,
Et cette gaîté pétillante
Qui vaut seule tous les talents;
Lorsque l'on fait des vers charmants,
Qu'on connoît son siècle et l'usage,
Et surtout quand on a vingt ans,
On a raison d'être volage;
Et ma foi! soit dit entre nous,
Avec vos grâces et votre âge,
Je le serois tout comme vous,
Et, si je pouvois, davantage.
Mais, hélas! regrets superflus!
Il ne me convient presque plus
De voler de belles en belles;

1. *Almanach des Muses*, 1775.

Le Temps, avec ses doigts crochus,
Commence à me rogner les ailes.
Par mes vingt-neuf ans averti
Qu'il faut tâcher d'être fidèle,
Je prends sagement mon parti;
Et même j'y mets tout le zèle,
Qu'en sa religion nouvelle
Apporte un nouveau converti.
Je cherche quelque honnête femme
Dont l'esprit sache m'attirer,
A qui je puisse croire une âme,
Qui me laisse un peu soupirer
Avant de se rendre à ma flamme,
Et veuille longtemps m'adorer.
Ah ! si je puis la rencontrer,
La beauté que mon cœur appelle
(Pardonnez mon jaloux travers
Et ma crainte assez naturelle),
Je ne vous mène point chez elle,
Et ne lui montre point vos vers.

VERS

Au nom d'une mère à son fils, pour le nouvel an, en lui faisant présent d'ouvrages de tapisserie faits par sa sœur [1]

La politesse mensongère,
Ses grands mots, son zèle et ses vœux
Sont une étrenne assez légère;
Une maman doit donner mieux.
Tous les propos de bonne année,
Avant la fin de la journée,
Seront bien loin de votre esprit;
Mais vous vous souviendrez, je gage,
De la main qui fit cet ouvrage
Et de celle qui vous l'offrit.

1. *Étrennes du Parnasse*, 1773.

RACCOMMODEMENT[1]

PARDONNE-MOI, ma charmante maîtresse,
Mon cœur, sans doute, eut trop d'emportement;
Il est sensible, il s'afflige aisément,
Un rien le flatte, un rien aussi le blesse.
Il t'accusa par excès de tendresse,
C'est un grand tort; mais crois que ton amant,
S'il t'aimoit moins, seroit plus indulgent!
Ah! tous les deux oublions un orage,
Trop passager pour troubler un beau jour,
Et n'expions les fautes de l'amour
Qu'en nous aimant, s'il se peut, davantage.

1. *Étrennes du Parnasse*, 1773. Les éditions antérieures n'ont pas reproduit cette pièce.

VERS

DE DEUX JEUNES ÉPOUX

Le jour de l'anniversaire de leur mariage[1]

J'ai vu l'Amour embrassant l'Hyménée,
De leurs flambeaux ils confondoient les feux,
Et l'Amitié de roses couronnée
Les unissoit d'indissolubles nœuds :
Je viens chez vous honorer ces trois dieux.
En vous voyant fortunés l'un par l'autre,
Mon cœur jouit du bonheur de tous deux :
Et c'est ma fête aussi bien que la vôtre.

1. *Étrennes du Parnasse*, 1773. Les éditions antérieures n'ont pas reproduit cette pièce.

COMME J'AIMOIS[1]!

Aux premiers jours de ma jeunesse,
Dans l'âge heureux ou malheureux,
Où le cœur s'ouvre à la tendresse,
Amour me brûloit de ses feux.
Comme j'adorois ma maîtresse!
Je ne jurois que par ses yeux;
Je ne voyois qu'elle en tous lieux;
J'étois jaloux jusqu'à l'ivresse;
Son nom seul me faisoit rougir;
Je croyois qu'on lisoit mon âme,
Que chacun y voyoit ma flamme,
Et ma douleur et mon plaisir.
La beauté la plus régulière,
Le minois le plus agaçant,
Ne me faisoient pas seulement
Une impression passagère

1. *Almanach des Muses*, 1775.

Et l'auroient tenté vainement.
Ma passion forte et profonde,
Changeant pour moi tous les objets,
Me montroit celle que j'aimois
Comme la seule aimable au monde.
Et quand une sévère loi
Me forçoit à m'éloigner d'elle,
Durant cette absence cruelle,
Il n'existoit plus rien pour moi.
Tout l'univers d'un crêpe sombre
Me paroissoit enveloppé;
Amèrement préoccupé,
Je cherchois la retraite et l'ombre,
Certain que j'étois d'y trouver
Le triste plaisir de rêver.
Mais, parmi ces tourments, quels charmes,
Quelle volupté j'éprouvois,
Lorsque je parlois de mes larmes
A celle pour qui je souffrois!
Dieux! quelles lettres j'écrivois!
C'étoit le désordre de l'âme;
Chaque trait y peignoit ma flamme.
L'harmonieuse expression
De la plus belle poésie
Ne vaut pas la marche hardie,
La brûlante incorrection
D'une prose pleine de vie
Et respirant la passion.
Enfin, quand mon impatience
Sentoit approcher le moment
Qui devoit finir ma souffrance,

Et moi quel soudain changement !
Je revenois à l'existence ;
Je pleurois d'aise : en y songeant,
Mon cœur battoit un mois d'avance.
J'arrivois : quel ravissement !
Je la voyois, et dans l'instant
J'étois heureux de sa présence.

Hélas ! pourquoi le souvenir
De ces erreurs de mon aurore
Me fait-il pousser un soupir !
Je dois peut-être aimer encore.
Ah ! si j'aime encor, je sens bien
Que je serai toujours le même :
Le temps au cœur ne change rien.
Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'on aime ?

SUR LA RÉCONCILIATION

DE M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD

Et de M. Potot de Montbeillard [1]

Je ne l'oublîrai point, ce fortuné moment !
Mon cœur, en y songeant, s'attendrit et s'enflamme.
Noble et généreux mouvement !
Sublime élan d'une grande âme !
Oui, l'instinct d'un bon cœur est son raisonnement ;
Sans hésiter, il vole au cri du sentiment.
Ces mortels vertueux dont mon pays s'honore,

1. Guéneau de Montbeillard avait épousé Élisabeth Potot de Montbeillard, qui, malgré la ressemblance du nom, ne lui était point parente. Le frère d'Élisabeth Potot, Potot de Montbeillard, vécut en assez mauvaise intelligence avec son beau-frère Guéneau. Des intérêts de famille avaient divisé les deux beaux-frères. Cette brouille, charitablement entretenue par une de leurs nièces, paraît avoir été terminée après le mois de juin 1773, grâce à l'intervention de Buffon et de Mme Daubenton. Potot de Montbeillard mourut en 1778.

Dont il cite les noms respectés et chéris,
Ils s'aimoient autrefois, ils s'aimeront encore;
Ils se ressembloient trop pour cesser d'être unis.
Ils le furent toujours : s'ils purent s'y méprendre,
Si l'erreur d'un instant parut les séparer,
Cachée au fond du cœur, l'amitié vive et tendre
Existoit en secret, régnoit sans se montrer.
Chassons le souvenir de ces jours de tristesse;
Pour ces frères amis, d'autres jours vont couler :
Ces doux épanchements d'une égale tendresse,
Et ces moments heureux si chers à leur jeunesse,
Vont pour eux se renouveler.
Guéneau, sois content de toi-même;
Lis dans tous les yeux et jouis,
Vois les transports de tes amis,
Le bonheur de ta femme, et cette joie extrême
Qu'en sa naïveté laisse éclater ton fils;
Il pleure, il sait aimer, il mérite qu'on l'aime.
Rival du grand Buffon, j'admire tes talents;
J'admire en tes écrits savants
D'un style noble et pur la brillante énergie,
Et la raison profonde, et l'heureuse magie,
Qui sait dans un seul mot renfermer un grand sens.
Ta conversation agréable et fleurie
Par le sel et le feu de ta plaisanterie
Me procure à la fois vingt plaisirs différents;
Et mon esprit qui t'apprécie,
Toujours instruit, toujours flatté,
En t'écoutant te remercie
De ta supériorité.
Mais quels que soient tes droits à la célébrité,

Quel que soit ton esprit dans sa marche hardie,
Ton âme est cent fois au-dessus,
Et c'est elle qu'en toi je révère le plus.
Au silence, au respect tu forceras l'envie,
Et tes concitoyens émus
Diront tous avec moi que les grandes vertus
Sont le partage du génie.

A M. DE CHABANON

Sur sa traduction des idylles de Théocrite [1]

Vos vers harmonieux, coulants,
Et vos bergers sont du bon temps.
Vous faites aimer Théocrite
Que vous embellissez souvent.
Il n'appartient qu'au vrai talent
D'embellir alors qu'il imite.
En lui prêtant des ornements
Votre main fut sage et discrète :
Sans trop la charger de rubans,
Vous avez paré sa houlette.
Je crois entendre, en vous lisant,
Une femme belle et bien faite,
Au son de voix doux et touchant,
Naïve, aimable et point coquette.
Si, chez nos bergers de Paris,

1. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

On voyoit, à la mode antique,
Combats de vers et de musique,
Vous emporteriez les deux prix ;
Qu'on fît aussi, dans la grand'ville,
La recherche assez difficile
De quelque esprit de l'âge d'or,
C'est-à-dire simple et facile,
Aimable et brillant sans effort ;
Je doute qu'on en trouvât mille,
Mais on vous trouveroit encor.

RÉPONSE

A MADEMOISELLE DE CLUGNY-CHOISEUL

Qui m'avoit écrit
une jolie lettre en remerciement de vers
que je n'avois point faits

Ah ! que j'aimerois à vous croire,
Quand je vous entends m'applaudir !
C'est vraiment alors que la gloire
Seroit à côté du plaisir.
Mais ces vers qui surent vous plaire,
Ces vers dont votre encens flatteur
Est un si précieux salaire,
O Clugny, je ne le puis taire,
Je n'en dois pas avoir l'honneur.
Attiré par votre suffrage,
Croyez que l'auteur fortuné
Sortira bientôt du nuage
Dont il se tient environné.

Qu'enorgueilli de son ouvrage,
Dans son triomphe glorieux,
Il jouisse au moins sans partage,
Si ce n'est pas sans envieux.
Au reste, si ces vers heureux
Vous ont peint telle que vous êtes,
Digne de régner sur les jeux,
D'embellir les plus belles fêtes;
S'ils ont loué ces jolis yeux
Faits pour tourner toutes les têtes,
Ce coloris doux, cet air frais
De la rose dans son enfance,
Et cette gaîté sans apprêts,
Qui va si bien à vos attraits,
Ils n'ont dit que ce que je pense,
Et je pourrois les avoir faits.

A MADAME HOLDT

En lui envoyant un rosier [1]

Quand vingt roses, sortant d'une tige commune,
En parfumant les airs charment nos sens flattés,
Le groupe s'embellit des grâces de chacune :
C'est ainsi qu'une belle, à nos yeux enchantés,
Présente à la fois vingt beautés
Qui tout ensemble n'en font qu'une.
Pour le croire, il suffit de vous voir un moment,
Vous, en qui la nature assemble
Tant de fleurs de beauté, d'esprit et d'agrément ;
Chacune plaît à part, elles plaisent ensemble,
Et de leur union résulte un tout charmant.

De mon rosier si je vous fais hommage,
Vous le voyez, ce n'est pas sans raison,
Chloé, puisqu'il est votre image ;

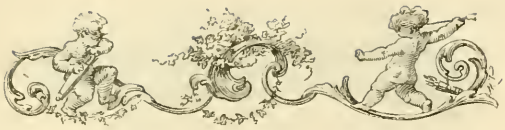
1. Donné pour la première fois dans l'édition de 1824.

Mais sans trop s'arrêter à la comparaison,
Mon cœur à vous l'offrir trouve un grand avantage.
J'ai raisonné; j'ai dit : la plus brillante fleur
Ne dure, hélas! qu'une journée,
Et, fût-elle un tribut du cœur,
Dès qu'elle a perdu sa fraîcheur
On oublie aisément la main qui l'a donnée;
Mais, tant que mon rosier vivra,
Mon rosier portera des roses,
Et, que sait-on, peut-être en les voyant écloses
Chloé de moi se souviendra.
Puissent l'amitié tendre et mes destins propices
Confirmer un penser si doux!
Que cet arbuste heureux, croissant sous vos auspices,
Ait chaque jour au moins une rose pour vous.

HYMNE A L'AMOUR[1]

Dieu d'Amour, qu'il est doux de vivre en tes liens !
Tes maux sont des plaisirs, tes ennuis sont des biens :
Quel intérêt touchant tu répands sur la vie !
Il n'est, lorsque l'on aime, aucuns moments perdus :
Combien je fus heureux, tant que j'aimai Silvie !
Près d'elle, tes transports m'ont tous été connus ;
Et pourtant (croiras-tu ce que je te confie ?)
Je fus bien plus heureux, quand je ne l'aimai plus.

1. *Almanach des Muses*, 1777, signé *M. de B.*



A MADAME BR...

En lui envoyant un recueil manuscrit [1]

Le pur flambeau du goût qui vous éclaire,
Parmi ces riens, ces vers et ces bons mots,
Saura tirer aisément du chaos
Le seul écrit qui soit digne de plaire.

Tout gros recueil ne ressemble-t-il pas
A la maison d'un homme d'importance,
Chez qui la foule est la magnificence,
Qui par état unit tous les états?
Là, sur le soir, s'assemble la cohue :
L'essaim nombreux d'habits blancs, bleus ou verts,
Les diamants, le rouge et les grands airs,

1. L'édition de 1824 reproduit cette pièce en l'indiquant comme inédite. C'est une erreur, elle avait déjà paru dans les *Étrennes du Parnasse*, 1775, p. 79. Il est vrai que dans le texte donné par les *Étrennes du Parnasse*, l'ordre des deux premiers vers est interverti.

Sans la flatter me fatiguent la vue.
Vous arrivez... vous fixez tous les yeux,
Vous ravissez et les fous et les sages,
Et je pardonne alors à cent visages
Tout ce qu'ils m'ont étalé d'ennuyeux.

A MADEMOISELLE FANNIER

En lui envoyant pour sa fête une poularde du Mans[1]

O vous, dont j'aime à la folie
L'esprit, la grâce et les talents,
Vous qui cachez votre bon sens
Sous les éclairs de la saillie;
Vous qui serez encor longtemps
Folle, raisonnable et jolie;
Mêlé parmi vos courtisans,
J'aurois voulu pour votre fête
Brûler deux ou trois grains d'encens,
Et j'avois pour vous dans ma tête
Quatre pages de vers galants;
Mais malgré mon humeur bavarde
Et mon poétique travers,
J'ai cru qu'une grosse poularde
Vaudroit mieux que de petits vers.

1. C'est à tort que l'édition de 1824 indique cette pièce comme inédite; elle a paru dans l'*Almanach des Muses* de 1777, signée *M. de B.*

IMITATION DE MARTIAL[1]

Dans le cours d'une vie entière,
S'il falloit ne compter que les heureux instants,
A quoi se réduiroit la plus longue carrière ?
On nous croit des vieillards, nous sommes des enfants.
Qu'est-ce en effet que des jours languissants,
Flétris par la douleur ou par la maladie ?
Longtemps souffrir, est-ce vivre longtemps ?
Ce n'est pas le nombre des ans,
C'est le plaisir qui fait la vie.

AUTRE[2]

Il faut payer le juge, aussi les avocats...
Crois-moi : payons la dette, ami, ne plaidons pas.

1. *Almanach des Muses, 1776.*
2. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

A MADAME

LA COMTESSE DE BARIN[1]

Oui, jeune Églé, puisqu'il faut vous le dire,
On aime en vous cette vive fraîcheur,
Ces yeux brillants, ce gracieux sourire,
Et cet esprit naïf en sa douceur,
Dont la gaîté nous charme et nous attire.
Dirai-je tout? on sent encor pour vous
Cet intérêt que l'on prend à l'enfance,
Et ce respect qu'on a pour l'innocence.
Sans rien prétendre, on tombe à vos genoux;
Et vous aimer semble un plaisir si doux
Que l'on consent d'aimer sans espérance.

1. *Almanach des Muses*, 1778.

A MADEMOISELLE FANNIER[1]

Par les Muses et par les Belles
Je fus si souvent maltraité,
Je me suis vu si ballotté
Par ces charmantes infidèles,
Tant de fois repris et quitté,
Que, soit raison, soit vanité,
Je ne veux plus m'occuper d'elles.
Ah ! combien je me suis promis
D'éviter toute enchanteresse,
L'Amour, la Gloire et leur ivresse,
De vivre enfin, sans nuls soucis,
Loin de Cythère et du Permesse,
En repos, près de mes amis !
Ce n'est point un projet frivole,
C'est un plan fait : je l'ai juré,
Je m'en suis donné ma parole,

1. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

Et sûrement je la tiendrai.
Toutefois, jeune Alexandrine,
Si, m'attirant par votre accueil,
Je vous voyois, tendre et badine,
Me regarder du coin de l'œil
Avec votre drôle de mine,
Hélas ! ce que c'est que de nous !
Malgré la raison que j'implore,
Leurré par un appeau si doux,
Peut-être j'aimerois encore
Et je ferois des vers pour vous.

A MADAME DE...

Dont sainte Suzanne est la patronne [1]

En vrai lion, la première Suzanne
Se défendit contre deux vieux coquins,
Qui pour ses deux yeux noirs et ses appas divins
Brûloient d'un feu plus que profane.
C'étoit beaucoup de résister à deux!
Mais contre un seul, tout de bon se défendre,
Contre un seul, jeune et beau, respectueux et tendre,
Insinuant et vif, amateur des yeux bleus,
Que protège l'amour, que le moment seconde,
Le triomphe seroit encor plus glorieux :
Qu'en dites-vous, madame la seconde?

1. *Almanach des Muses*, 1781.

RÉPONSE

DE MADAME LA COMTESSE DE BEAUHARNOIS

Aux vers de M. Doigny du Ponceau [1]

Oui, chaque fois que je vous lis,
Je suis contente de moi-même,
Vous embellissez mes écrits :
Quand vous les chantez, je les aime.
A parler pourtant sans détours,
Votre aveuglement est extrême ;
Mais il vous sied comme aux amours.
Gardez leurs bandeaux, leurs chimères ;
Ils vous diront, s'ils sont sincères,
Que les erreurs font leurs beaux jours.

1. La comtesse de Beauharnois ayant fait paraître, en 1774, une petite brochure in-8° de 28 pages avec ce titre : *A tous les penseurs, salut,* M. Doigny du Ponceau lui adressa une pièce de vers sur cet ouvrage. La comtesse de Beauharnois lui répondit par les vers que nous reproduisons.

Ils me semblent insupportables,
Nos critiques trop clairvoyants !
Je n'ai que de foibles talents ;
Il me faut des juges aimables,
Et qui ne passent pas trente ans.
La sombre raison me désole ;
Je hais ses calculs, sa froideur ;
Elle analyse le bonheur :
Tandis qu'on en parle, il s'envole.
Vos ouvrages le peignent mieux
Que la triste philosophie ;
Jeunes sages sont ma folie :
Dans l'âge mûr, je m'en défie,
Et je les plains, quand ils sont vieux.

VERS

A MADAME LA COMTESSE DE BEAUHARNOIS[1]

JEUNES *sages sont ma folie :*
Ce vers heureux, ce vers charmant,
De l'esprit est-ce une saillie ?
Exprime-t-il un sentiment ?
Je n'en sais rien, belle Zélie;
Mais je sens bien auprès de vous
Que les *penseurs* de tous les âges,
Les soi-disant et les vrais sages,
Quand vous voudrez, deviendront fous.

1. *Almanach des Muses*, 1775. — Ces vers sont une réponse à la pièce précédente.

LA JOURNÉE D'UN GUÈBRE[1]

Un Guèbre un jour disoit : ô Mitra, sois content !
J'ai labouré mon champ toute la matinée,
J'ai planté deux palmiers dans mon après-dînée;
A ma femme, ce soir, je vais faire un enfant,
Et j'aurai rempli ma journée.

1. *Almanach des Muses*, 1777.

A UN AMI

En lui envoyant le roman intitulé : l'École de l'amitié

En nous peignant un ami généreux,
Du bien d'aimer faisant son bien suprême,
Immolant tout, et jusqu'à l'amour même,
Pour un ami qu'il vouloit voir heureux,
L'auteur sans doute écrivoit une fable
Qui pût instruire à la fois et charmer;
Mais je rendrois son roman véritable,
Et c'est ainsi que mon cœur sait aimer.

HYMNE

D'AMOUR ET DE SOUVENANCE[1]

Zirphé, Zirphé, toi que j'ai tant aimée,
Est-il bien vrai que tu sois près de moi?
Oui, je le sens à mon âme charmée...
Mon cœur tressaille et s'élance vers toi.

O ma Zirphé, si tu pouvois connoître
Tous les tourments que tu m'as fait souffrir,
Tu me plaindrois, et, malgré toi, peut-être
Tu laisserois échapper un soupir.

Plus que jamais malgré moi je t'adore.
Quand tu m'aimois, n'étions-nous pas heureux?
T'en souviens-tu?... nous pourrions l'être encore,
Zirphé, l'amour nous rapproche tous deux.

1. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

Quel feu soudain dans mes veines circule !
Quels vœux confus ! quels rapides élans !
Cédons, cédons au transport qui me brûle,
Au cri du cœur, à la fièvre des sens !

Que dis-je, hélas ! passion insensée !
Il est passé, le temps de mon bonheur ;
Son souvenir trouble encor ma pensée,
Mais ma Zirphé n'est plus que dans mon cœur.

QUATRAIN

*Au sujet de l'*Essai sur les femmes *de M. Thomas*

PRÈS de Neckre il étoit assis,
Lorsqu'il fit de si belles âmes :
Sur la Vénus de Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.

ÉPIGRAMME

DAMON, jadis l'apôtre du plaisir,
Leste, coquet, vif et formé pour plaire,
Aujourd'hui pleure en un morne loisir
Les doux péchés que l'amour lui fit faire.
Je pleurerois... non pas de repentir
D'avoir servi ce beau dieu de Cythère,
Mais bien, hélas ! de ne le plus servir.

1. *Almanach des Muses*, 1779, sans nom d'auteur.

TRIOLET

GRONDEZ-MOI, si vous le pouvez,
Mais je vous aime à la folie;
Maintenant que vous le savez,
Grondez-moi, si vous le pouvez.
A la beauté que vous avez,
Unir raison, grâce et saillie!...
Grondez-moi, si vous le pouvez,
Mais je vous aime à la folie.

IMPROMPTU[1]

Fait à Versailles en voyant dans les appartements le magasin de porcelaines de Sèvres

Fragiles monuments de l'industrie humaine,
Hélas ! tout vous ressemble en ce brillant séjour !
L'amitié, la faveur, la fortune et l'amour
Sont des vases de porcelaine.

1. Cet impromptu eut un tel succès qu'il fut reproduit par un très grand nombre de recueils littéraires. On peut citer les *Étrennes du Parnasse* de 1775, l'*Almanach des Muses* de 1778, l'*Encyclopédie poétique* de 1780, etc.

SALUTATION

A UNE JOLIE DÉVOTE [1]

Quoique je ne sois pas l'archange Gabriel,
Agréez mon salut, mes vœux et mes louanges ;
On vous aime ici-bas au moins autant qu'au ciel,
Et votre fête est un jour solennel,
Pour les amours et pour les anges.

1. *Almanach des Muses*, 1777, signé *M. de B.*

CELLE QUI FUT BELLE[1]

Non, je ne m'en dédirai pas :
Iris possédoit mille appas;
Mais elle en perd tant chaque année,
Que si ses appas font son bien,
La pauvre fille est condamnée
Dans six mois à n'avoir plus rien.

QUATRAIN[2]

Quand j'eus vu de près tous nos sages
Et tous nos esprits trop fameux,
J'admirai toujours leurs ouvrages,
Mais j'eus moins de respect pour eux.

1. *Almanach des Muses*, 1777, signé *M. de B.*
2. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

A UNE JOLIE FEMME

Dans vos folâtres jeux, pour moi vous commettez
Deux fausses infidélités,
Et moi, si vous vouliez j'en ferois deux réelles,
Deux, c'est peu ! pour vous plaire, on en commettroit cent.
Mais dussiez-vous en rendre autant,
On n'en feroit plus après elles.

RÉPONSE

A DES VERS ADRESSÉS A UN INCONSTANT[1]

C'est foiblesse d'être infidèle,
Mais c'est crime d'être inconstant.
Femme sensible, aimable et belle
Pardonne à l'erreur d'un instant;
Mon âme n'est point criminelle.
Vois à tes pieds l'amour pleurant
Réitérer avec serment
Le vœu d'une flamme éternelle,
Dont l'amitié se fait garant.
Compte sur lui, compte sur elle.
Tu régnas toujours sur mon cœur,
Tu fus toujours ma bien-aimée;
Mon âme s'est accoutumée
A tenir de toi son bonheur.
Sois ma divinité chérie;

1. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

Je me donne à toi sans retour.
La plus belle ou la plus jolie,
Je ne puis l'aimer qu'un seul jour;
Mais toi, je t'aime pour la vie.

MON PATRON[1]

Non, mes amis, le Bernard de l'Église
N'est pas celui que je chôme aujourd'hui;
Rome le fête, et c'est assez pour lui.
Gentil Bernard est bien plus à ma guise;
C'est celui-ci dont je porte le nom.
Rival heureux et d'Ovide et d'Horace,
Il a leur goût, leurs grâces et leur ton;
Voilà mon saint... Que ne puis-je au Parnasse
Être jugé digne de mon patron!

1. *Almanach des Muses*, 1773.

SUR UN PORTEFEUILLE[1]

Le portefeuille d'une belle
Fait les archives de l'Amour.
Les billets de l'amant fidèle
Et les chansons qu'il fait pour elle
Y sont déposés chaque jour.
A ce dieu qui de moi dispose,
Combien je dirois grand merci,
Si de mes vers et de ma prose
Je pouvois remplir celui-ci !

1. *Almanach des Muses*, 1781, non signé.

LE SILENCE[1]

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage.
Le silence est l'esprit des sots
Et l'une des vertus du sage.

VERS

Au nom d'une demoiselle qui donnoit à son amant un tableau qu'elle avoit peint pour lui

Quand ma main dessinoit ces traits,
Cher amant, c'étoit pour te plaire :
Puisses-tu n'oublier jamais
Tout ce que l'amour m'a fait faire !

1. *Almanach des Muses*, 1776.

SUR UN SONNET

Que l'auteur avoit fait en société, et qu'un fat s'attribuoit [1]

HÉLAS ! oui, j'ai fait ce sonnet,
Et qu'Apollon me le pardonne !
Damon dit pourtant qu'il l'a fait :
Ah ! s'il l'a fait, je le lui donne.

1. *Almanach des Muses*, 1781, non signé.

A UNE JOLIE FEMME

*En lui envoyant l'*Art d'aimer [1]

N'en déplaise au gentil Bernard,
Aimer ne fut jamais un art;
Mais pour qui porte une âme tendre
Et voit vos dangereux appas,
Le grand art qu'il faudroit apprendre
Seroit celui de n'aimer pas.

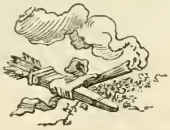
1. *Almanach des Muses*, 1777, signé *M. de B.*

VERS

Mis sur le tombeau du chevalier Bayard
le 1er *juillet* 1776 [1]

Toi qui n'eus point d'égal en vertus, en exploits,
Noble et dernier appui de la chevalerie,
De ta tombe, ô Bayard ! rappelle-nous ses lois ;
Que le François qui dort se réveille à ta voix,
Et rends jusqu'à ton ombre utile à la patrie.

1. *Almanach des Muses*, 1777, signé *M. de B.*



QUATRAIN

Mis au bas du portrait
de madame la comtesse de la Porte[1]

Elle étoit mon trésor, ma gloire, mon bonheur.
O ma fille! le ciel à mes vœux l'a ravie;
Et je n'ai plus, hélas! d'autre bien dans la vie
Que son image et ma douleur.

AUTRE

Mis au bas du portrait de la même[2]

Son esprit, ses talents ajoutoient à ses charmes;
Sa tendresse et ses soins embellissoient nos jours;
Elle n'est plus! mais nous l'aimons toujours,
Et souvent cette image a vu couler nos larmes.

1. C'est sa mère qui parle.
2. Ce sont ses parents qui parlent.

PORTRAIT

Elle vit clair dans son enfance :
C'étoit alors la médisance.
Son mauvais œil lui fut crevé :
Tant mieux ! qu'en est-il arrivé ?
Conservant son mauvais génie,
C'est à présent la calomnie.

VERS

Pour une jeune personne

Sans qu'on y pense,
J'ai bien grandi depuis deux ans ;
J'ai passé l'âge de l'enfance :
Ah ! grandirai-je encor longtemps
Sans qu'on y pense ?

DISTIQUE

Pour le portrait de M. le comte de Buffon [1]

PEINTRE de la Nature et sublime comme elle,
Son tableau doit durer autant que le modèle.

AUTRE

Pour le portrait de M. de Buffon [2]

DANS ses écrits la force est jointe à l'harmonie,
Et l'éloquence y peint ce qu'a vu le génie.

1. *Almanach des Muses* et *Étrennes du Parnasse*, 1775.
2. Donné pour la première fois par l'édition de 1824.

A MA FEMME

Qui m'avoit mandé que notre fils Bonbon m'envoyoit pour mon bouquet ses lis et ses roses et qu'elle y joignoit des baisers par-dessus[1]

Du château d'Harcourt, 20 août 1782.

JEUNE maman du gros Bonbon,
Avec quels transports, quelles joies,
J'ai reçu ce que tu m'envoies
En l'honneur de mon saint patron !
Oh ! bon Dieu ! les charmantes choses !
Des lis mêlés avec des roses,
Et des baisers tout par-dessus[2] !...
Si c'est Bonbon qui me les donne,
S'ils sont cueillis sur sa personne,

1. *Almanach des Muses*, 1786, c'est-à-dire après la mort de Bonnard. — Dans l'*Almanach des Muses*, la pièce a pour titre : *Épître à madame Sophie.*

2. L'*Almanach des Muses* porte : *Et puis cent baisers par-dessus...*

C'est de toi qu'il les a reçus;
Mais, soit du fils, soit de la mère,
Pareils envois sont sûrs de plaire,
Et chez moi toujours bien venus.
O ma douce et bonne Sophie!
Toi, Bonbon, si beau, si joyeux,
Couple charmant et gracieux,
Vous me faites aimer la vie.
Souriez-moi longtemps tous deux :
Chaque année, au jour de ma fête,
Détachez de vos blonds cheveux
Quelques fleurs pour orner ma tête,
Et je serai longtemps heureux.
Depuis que je suis à moi-même,
C'est vous deux, c'est vous seuls que j'aime.
Deux enfants jadis avec vous
Partageoient cet amour extrême,
Sans que vous en fussiez jaloux.
Hélas! tu le voyois sans cesse,
Avec quels soins, quelle tendresse
Des petits-fils du grand Henri
Ma main cultivoit la jeunesse!
Dépôt précieux et chéri,
Je vous pleurai, je le confesse...
Mais éloignons ces souvenirs:
Pour jouir encor de mon âme,
Pour savourer les vrais plaisirs,
N'ai-je pas mon fils et ma femme?
Près de mon Bonbon gros et frais,
Près de ma femme jeune et belle,
Est-il des maux ou des regrets?

Non, je le sens, et désormais
Tous mes travaux, tous mes souhaits,
Mes pensers, mes désirs secrets,
Mon cœur, mon esprit et mon zèle,
Mes lectures et mes extraits,
Chaque réflexion nouvelle,
Tout, jusques aux vers que je fais,
Tout est pour lui, tout est pour elle.

LA RAISON AUX HOMMES[1]

O vous tous qui ne m'aimez guère,
Mortels ingrats que je chéris,
Écoutez-moi, chers ennemis,
Sans préjugé, ni sans colère.
Je voudrois vous parler de moi
Et ne point vous causer d'effroi.
Je me flatte un peu trop peut-être ;
Mais je me suis souvent promis
Que si vous pouviez me connoître,
Nous serions assez bons amis.
On m'a peinte altière et sauvage.
Hélas ! en tout temps, en tout lieu,
Plus d'un fou que je crois un sage,
Pour me traiter comme son dieu,
A défiguré mon image.

1. Cette épître est composée de fragments trouvés dans les papiers de M. de Bonnard. Elle fut lue en 1785 dans une séance publique de l'Académie de Dijon, dont il était membre.

Connoissez-moi, voici mes traits :
Je suis partout où je me plais ;
Je m'assieds parfois sur le trône ;
On croit me tenir au Palais ;
On me vit un jour en Sorbonne.
Je mène avec moi la gaîté ;
Je cherche à plaire, j'aime à rire ;
Je veux consoler plus qu'instruire
Votre fragile humanité.
Je n'ai point de sexe et point d'âge.
Je badine avec les enfants,
Et je médite avec le sage.
Je fais des lois et des romans.
J'ai dicté des fables charmantes ;
La Fontaine eut tous mes secrets :
Car il vous faut, mes chers François,
Des moralités bien riantes.
Aussi dans Buffon, dans Guéneau,
Sans ce bel esprit qu'on étale,
En prose j'ai mis la morale ;
J'ai pris pour modèle un oiseau.
J'ai dicté, du moins en partie,
Votre énorme Encyclopédie ;
Mais malgré les trésors ouverts
Sous l'effort des plus doctes plumes,
J'ai toujours vu que l'univers
S'occupoit peu des gros volumes.
La science avec les docteurs
Ne m'a que rarement servie ;
C'est qu'en dissertant on ennuie,
Et c'est le plus grand des malheurs.

Mais j'ai dans le monde une amie,
Par qui, sous des destins meilleurs,
Je vois ma puissance affermie
Sur les esprits et sur les cœurs :
C'est la touchante Poésie,
Ainsi que moi fille des dieux,
Et que leur bonté m'associe
Pour me faire régner comme eux.
Tant que, l'une à l'autre fidèle,
De notre force mutuelle
Nous nous prêterons le secours,
Nous soumettrons le plus rebelle,
Et nous triompherons toujours.
Si je lui donne l'énergie,
Et la force et la gravité,
Elle me prête sa magie;
Elle adoucit ma dignité.
Sa main discrète et toujours sûre,
En se chargeant de ma parure,
Sait ajouter à mes attraits.
Je lui révèle mes secrets ;
Et soudain d'une aile légère,
Ma douce et tendre messagère,
Publiant partout mes décrets,
Leur imprimant un caractère
Qui les fait chérir à jamais,
Va porter au bout de la terre
Et mes conseils et ses bienfaits.
A l'exil longtemps condamnée,
J'ai vu partout mon nom proscrit ;
Du fond obscur de mon réduit

Où je languissois confinée,
J'ai vu l'ignorance et la nuit,
Et le préjugé qui les suit,
Couvrir la terre infortunée.
Enfin, comme un sage [1] l'a dit,
Allant à petite journée,
Regagnant petit à petit
Les beaux pays où j'étois née,
Un jour plus pur enfin me luit;
Devant moi le préjugé fuit;
Je marche la tête levée,
Et la sottise, dans l'effroi,
N'ose plus usurper sur moi
La gloire qui m'est réservée.
Entre les peuples et les rois,
Tenant aujourd'hui la balance,
Je viens prononcer sur leurs droits;
Je dicte aux uns l'obéissance;
J'apprends aux autres que les lois
Sont au-dessus de leur puissance.
Sur des bords lointains et rivaux
Qui m'ont prise pour souveraine,
Je vois un peuple de héros [2]
Défendre la nature humaine,
Montrer à des maîtres ingrats
Cette fierté républicaine,
Cette vertu dans les combats,
Et cette sagesse romaine

1. Voltaire.
2. Les États-Unis d'Amérique.

Qui fait prospérer les États.
De l'un et de l'autre hémisphère
Je n'ai pas encor fait le tour;
J'espère pourtant quelque jour
Vivre en sûreté sur la terre :
Oui, j'espère dans deux cents ans
Pénétrer jusque dans Byzance,
M'asseoir au trône des sultans
Pour y prêcher la tolérance,
Boire des vins rouges et blancs
Et faire fleurir les talents
Dans le pays de l'ignorance.
Il faut tout attendre du temps :
Des rochers, des landes stériles
Deviennent des vergers, des champs
Couronnés de moissons utiles.

Mais brisons là : c'est trop parler
De mes droits sur l'espèce entière;
O nation qui m'es si chère!
Avec toi tâchons de régler
Ma querelle particulière,
Pour ne la plus renouveler.

L'indifférence décidée
Que vous témoignez pour ma loi,
François, vient de la fausse idée
Que vous avez prise de moi.
Je ne suis point une marâtre,
Un censeur morne et plein d'humeur,
Un précepteur acariâtre,

Blâmant toujours avec aigreur
Ce qu'en secret il idolâtre.
Pour interdire tous plaisirs,
Qui peut me croire assez sauvage?
La Nature a fait les désirs;
Les bien régler est mon partage.
Si j'en ai condamné l'excès,
J'en ai toujours permis l'usage,
Et c'est l'abus seul que je hais.
Je sais bien qu'à votre souffrance,
Il faut mêler quelque douceur;
François, il vous faut une erreur :
J'y consens, j'ai de l'indulgence;
Que l'Amour ait la préférence.
Mais pour concilier nos droits,
Avant de lui céder ma place,
Faites-moi seulement la grâce
De me consulter sur le choix.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE BONNARD 1

Épître à M. le chevalier de Boufflers 3

Réponse de M. le chevalier de Boufflers. 6

Épître sur l'Ennui 7

Épître à Zéphirine 12

Épître à mon ami revenant de l'armée. 18

Épître à M. le marquis de Bercy 26

A M. le comte de Bissy. 31

A M. du Puget d'Orval, capitaine d'artillerie au régiment de Corse 34

A M. de Valfort, qui avoit adressé des vers à l'auteur. 36

A madame de..., en lui envoyant les *Cœurs* du chevalier de Boufflers 38

A mademoiselle de Flavignerot 40

A un nouveau major 42

Pages.
A M. Guéneau de Montbeillard. 45
A madame d'Autigny 47
A M. le prince de Tonnay-Charente 49
A madame la marquise de Cassini 52
A M. de la Chaise 55
A madame de Saint-M.... 57
A madame la marquise d'Argenteuil 59
A M. le marquis de Mortemart. 61
A M. le duc de Mortemart. 63
A M. le marquis de Mortemart. 67
A M. de la Marche. 69
Vers de M. le vicomte de Narbonne à madame de Nermont 72
Vers faits à l'occasion des précédents 73
A M. le vicomte de Narbonne 75
A mademoiselle Fannier. 77
A M. le comte de Bissy. 79
A M. de Guibert 81
A madame Barbier 84
A madame la comtesse de Mandelot, après son départ. 86
A M. Clément 88
Épître à M. le chevalier Bonnard, par Antoine Bret. . 90
A M. Bret. 95
A M. François de Neufchâteau. 97
A M. le duc de Mortemart 100
A Glycère 102
Vers de M. Guéneau de Montbeillard à M. de Bonnard. 105
Réponse à M. Guéneau de Montbeillard. 106
A madame la comtesse de Genlis. 108
Epître à M. Dorat. 110
Réponse de M. Dorat. 114
A madame *** 116
A M. le marquis de Pezay. 118

Pages.
A madame la duchesse de Mortemart 121
A madame Baron. 123
A M. le comte de Cassini 125
A madame la marquise de Polignac. 128
A M. le comte de Maillebois. 134
Envoi à M. P.... d'une thèse que l'auteur devoit soutenir en logique 136
Élégie. 137
Imitation de l'ode IXe du troisième livre d'Horace : *Donec gratus eram tibi* 140
A madame d'Antigny 142
A M. l'abbé Talbert. 145
A M. de Valfort 149
A M. de Cœurderoi. 152
A madame d'Artus 155
L'Hymen et l'Amour 157
A madame Planta 161
A M. de Beauverseau. 162
A M. l'abbé de Piolenc 163
A une Madeleine 165
A madame B...., le jour de Saint-Antoine 166
A madame de Malarmes. 167
A M. le marquis de Puységur 168
L'Amour et l'Amitié. 169
Le Voyageur. 171
Romance 173
En donnant un serin 175
Chanson 177
Mes Vœux au commencement de l'année. 179
L'Esprit qui plaît. 181
La Naissance de l'amitié. 183
Imitation libre d'un sonnet italien. 186
Vers à madame la marquise de la T. D. P. M. 189

Pages.

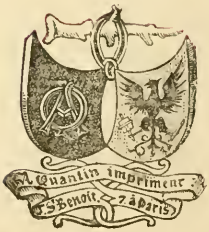
Les Baisers 190
A trois sœurs 191
Vers faits et écrits à la grande Chartreuse. 192
Autres vers faits à la grande Chartreuse. 193
Billet du matin. 194
A la Raison 196
A M. de Bonnard sur son *Épître à la Raison*, par M. Bertin 199
Réponse de M. de Bonnard 201
Vers au nom d'une mère à son fils. 203
Raccommodement 204
Vers de deux jeunes époux. 205
Comme j'aimois 206
Sur la réconciliation de M. Guéneau de Montbeillard et de M. Potot de Montbeillard. 209
A M. de Chabanon. 212
Réponse à mademoiselle de Clugny-Choiseul 214
A madame Holdt. 216
Hymne à l'Amour 218
A madame Br.... 219
A mademoiselle Fannier. 221
Imitation de Martial 222
A madame la comtesse de Barin 223
A mademoiselle Fannier. 224
A madame de... dont sainte Suzanne est la patronne. . 226
Réponse de madame la comtesse de Beauharnais aux vers de M. Doigny du Ponceau. 227
Vers à madame la comtesse de Beauharnais. 229
La Journée d'un Guèbre. 230
A un ami 231
Hymne d'amour et de souvenance. 232
Quatrain 234
Epigramme 234

Pages.

Triolet 235
Impromptu 236
Salutation à une jolie dévote 237
Celle qui fut belle 238
Quatrain 238
A une jolie femme 239
Réponse à des vers adressés à un inconstant 240
Mon patron 242
Sur un portefeuille 243
Le Silence 244
Vers au nom d'une demoiselle qui donnoit à son amant un tableau qu'elle avoit peint pour lui 244
Sur un sonnet 245
A une jolie femme 246
Vers mis sur le tombeau du chevalier Bayard 247
Quatrain 248
Autre quatrain 248
Portrait 249
Vers pour une jeune personne 249
Distique pour le portrait de M. le comte de Buffon . . 250
Autre distique pour le même portrait 250
A ma femme 251
La Raison aux hommes 254

Achevé d'imprimer

par



LE 15 SEPTEMBRE 1884

PQ
1957
B6A17
1884

Bonnard, Bernard, chevalier de
Poésies diverses

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY